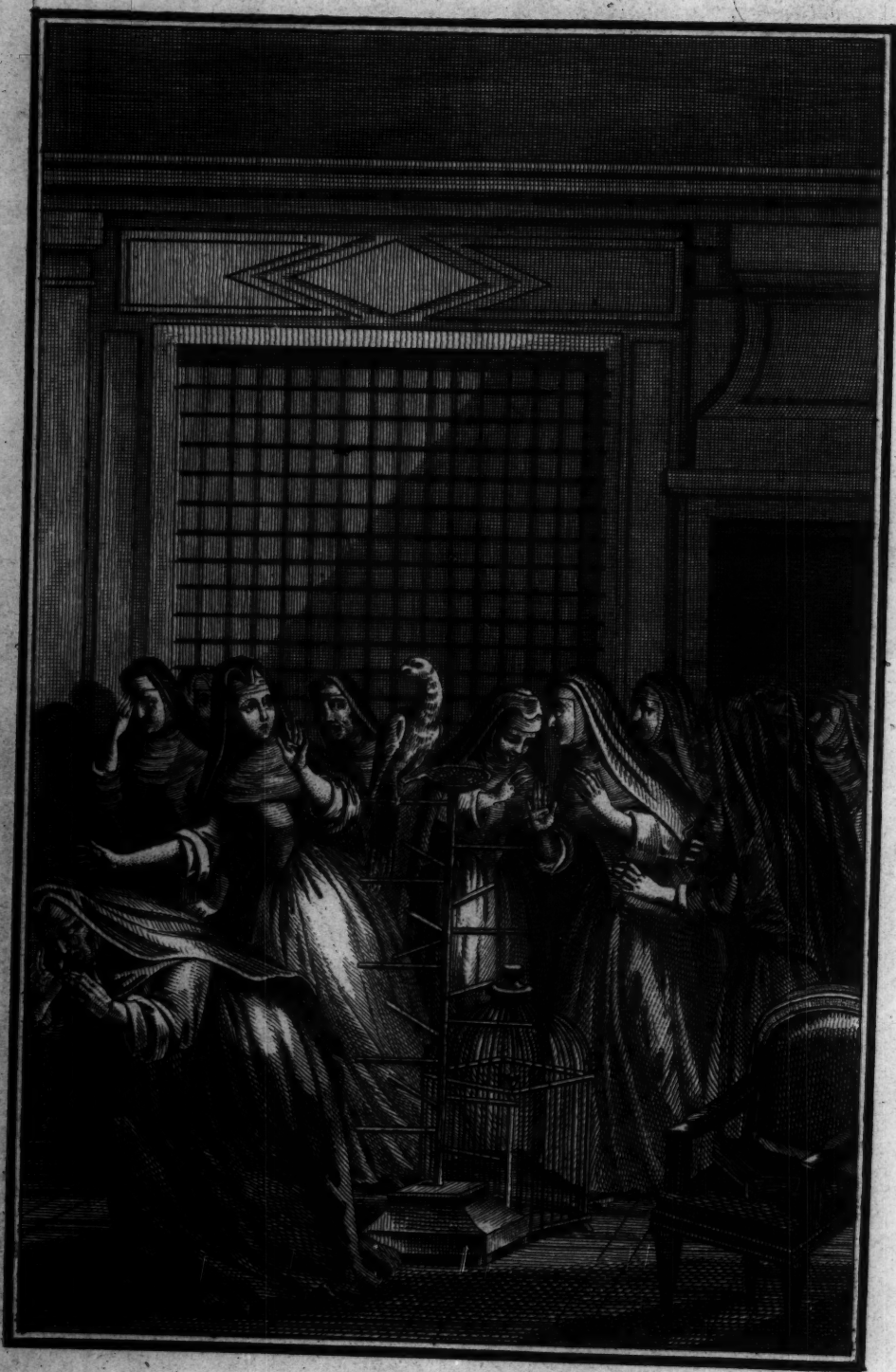
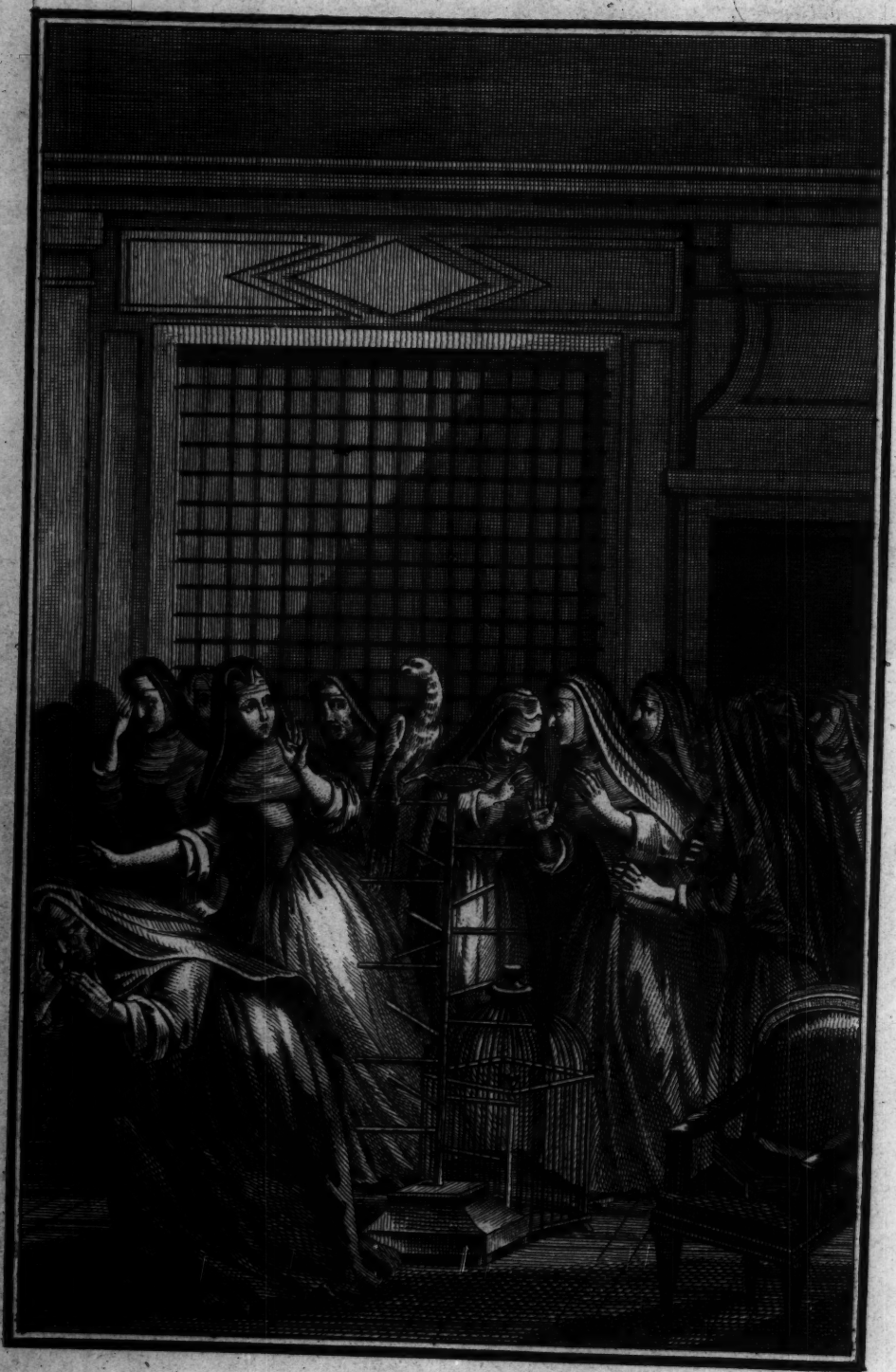


T



T



ŒUVRES

DE

M. GRESSET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée & considérablement augmentée,
avec figures.*

TOME PREMIER.



LONDRES:

M. DCC. LXXX.

P-

GEUVRÉS

M. GRESSÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

NOUVELLE ÉDITION

Revue par M. Gressé, de l'Académie Française

TOME PREMIER



LONDRES

M. DCC. LXX.



LETTRÉS

DE M. ROUSSEAU,

SUR VERT-VERT, LA CHARTREUSE, &c.

A MONSIEUR DE LASSERÉ,

Conseiller au Parlement.



'AI lu le Poëme que vous m'avez envoyé, je vous avouerai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir du style familier que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la poésie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talents affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez pris de me copier vous-même une piece si excellente; quelque longue qu'elle soit, je l'ai

trouvée trop courte, quoique je l'aie lue deux fois; il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes confrères modernes & moi, ne serions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un phénomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.



A U P E R E B R U M O Y ,

J É S U I T E.

P A R M I les phénomènes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poèmes du Perroquet & de la Chartreuse: je n'ai vu de lui que ces deux Ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde & de la langue françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans! & quel désespoir pour tous nos prétendus beaux esprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable, mais beaucoup moins; à dire vrai, qu'il n'étoit estimé; ici c'est le naturel de Chapelle; mais son naturel épuré, embelli, orné & étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.



A M. DE LASSERÉ.

A Ne juger du mérite de l'Épître nouvelle, (*) qu'en qualité d'ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louanges; elle est plus négligée que les deux autres Pièces que j'ai admirés du même Auteur: mais, à cela près, on reconnoît la même main & le même génie; c'est-à-dire, l'un des plus heureux & des plus beaux qui ait jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons vers, & les faire bien; & que pécher contre la rime en françois, ne fût pas la même chose que pécher contre la quantité en latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissants, doit être proscrire chez les génies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des vers que pour son plaisir: c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire; & ce plaisir n'est point complet quand on peut s'appercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boîte soit d'or, & que le dessein en soit neuf & agréable, il faut qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un Ou-

(*) Les Adieux.

vrage, ne consiste point dans l'inobservation des règles ; au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art, & je ne veux point d'autre preuve de ma proposition que les vers mêmes de notre aimable Auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il regne un plus grand air de facilité ; en un mot, le seul moyen de faire des vers faciles, c'est de les faire difficilement ; & , si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes :

*Nec virtute foret clarisve potentiùs armis,
Quam lingua Latium, si non offenderet unum-
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.*

Tâchez, mon cher Monsieur, de lui inspirer cette maxime, sans lui dire qu'elle vient de moi, car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zèle sincère que j'ai pour sa gloire & pour sa réputation, qui m'est aussi chère que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monsieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer par vos mains ces deux dernières (*) Épîtres que j'ai

(*) Les Ombres & les Adieux.

déjà lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le Vert-Vert qui est imprimé vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possède point en propre. Selon moi cet ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue.



É P I T R E

A L' A U T E U R.

SUR le Parnasse il est un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que son Disciple fidele
Prêta quelquefois à Chauffeur.
C'est-là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon,
Ce réduit du sacré Valon
Est loin des glaces de ***
Des fréquents éclairs de V.
Et des volcans de V***
On craint dans ce réduit paisible
Le merveilleux & le terrible :
La nature en fait les honneurs,
L'art y vient rendre son hommage;
Mais c'est dans le simple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfère un paysage
Rendu d'après le naturel,

Au pinceau, quoique docte & sage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au son du chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'est-là que les grâces naïves
Qu'on vit régner au siècle d'or,
Cessent du moins d'être captives,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage;
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus savante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus surchargés de fleurs;

Ces fleurs n'étoient point naturelles ;
Et par leur éclat emprunté ,
Ils n'avoient pu des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paroître ,
Nouveau César dans ce séjour ;
Venir , le voir , s'en rendre maître ,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour ;
Grâces , Amours , à ce spectacle ,
Ont cru revoir Anacréon ;
C'est son air , son style , son ton ,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon ,
Qui se plaisoit au parallele ,
Se cachoit derriere Chapelle ,
Chaulieu , la Fare & Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux ,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les moments précieux :
Cher favori de la nature ,
Enfant adoptif d'Epicure ,
Qui joins l'exemple à la leçon ,
Conduis toi-même ma raison ,
Forme mon goût sur ta maniere ,
Tes expressions , tes couleurs ,

Ton art de répandre des fleurs
Sans en accabler la matiere.
Du moins l'Editeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilege
De trouver l'atelier ouvert,
Non pour qu'une main sacrilege
Ose y profaner ton pinceau ,
Mais pour le former à connoître
Tous les desseins d'un si grand maître,
Et les premiers traits du vrai beau.



T A B L E.

xv

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

L ETTRE de M. Rousseau à M. de Lasseré, &c au R. P. Brumoy, Jésuite.	
ÉPITRE à M. Gresset.	
VER-VERT, Poëme à Madame l'Abbesse de	
CHANT I.	page 1
CHANT II.	6
CHANT III.	12
CHANT IV.	18
LA CRITIQUE de Ver-Vert, Comédie en un acte,	29
VERS adressés à M. l'Evêque de Luçon,	62
ADIEUX aux Jésuites,	63
LE CARÊME in-promptu,	64
LE LUTRIN VIVANT,	70
LA CHARTREUSE,	77
LES OMBRES,	92
ENVOI de l'Épître suivante,	110
ÉPITRE à ma Muse,	111
ÉPITRE au P. Bougeant,	129
ÉPITRE à ma Sœur,	149
ÉPITRE à M. Orry,	156
VERS sur la Tragédie d'Alzire,	159
VERS sur les Tableaux,	160
LE SIECLE Pastoral: Idylle,	163
ODE I. au Roi sur la Guerre,	167

ODE II. sur l'amour de la Patrie ,	174
ODE III. à M. le Duc de S. Aignan ,	180
ODE IV. à M. l'Archevêque de Tours ,	184
ODE V. sur la Canonisation des SS. Stanislas Kostka & Louis de Gonzague ,	187
ODE VI. à une Dame sur la mort de sa fille ,	191
ODE VII. sur l'ingratitude ,	197
ODE VIII. au Roi Stanislas ,	202
ODE IX. sur la Convalescence du Roi ,	206
ODE X. sur la Médiocrité ,	210
ODE XI. sur la Poésie champêtre ,	214
ÉGLOGUE I. Tityre ,	223
ÉGLOGUE II. Iris ,	228
ÉGLOGUE III. Palémon ,	233
ÉGLOGUE IV. L'Horoscope de Marcellus ,	241
ÉGLOGUE V. Daphnis ,	245
ÉGLOGUE VI. Silene ,	253
ÉGLOGUE VII. Mélibée ,	260
ÉGLOGUE VIII. les regrets de Damon ,	264
ÉGLOGUE IX. Mœris ,	271
ÉGLOGUE X. Gallus ,	277
RÉPONSE aux Adieux ,	282
ÉPITRE aux Dieu Pénates ,	289

Fin de la Table.



VER-VERT,

A MADAME

L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

VOUS, près de qui les Graces solitaires
 Brillent sans fard, & regnent sans fierté,
 Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
 Sait allier à des vertus austères
 Le goût, les ris, l'aimable liberté,
 Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
 D'un noble Oiseau la touchante disgrâce,
 Soyez ma Muse, échauffez mes accents,
 Et prêtez-moi ces sons intéressants,
 Ces tendres sons que forma votre lire,
 Lorsque Sultane *, au printemps de ses jours,
 Fut enlevée à vos tristes amours,
 Et descendit au ténébreux Empire.
 De mon Héros les illustres malheurs

* Espagneule.

Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur la vertu par le sort traversée,
Sur son voyage & ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odissee,
Et par vingt Chants endormir les Lecteurs:
On auroit pu, des Fables surannées
Ressusciter les Diabes & les Dieux;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des Abeilles volages:
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes,
Puisse vos loix se lire dans mes rimes:
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjouement me passera ces traits;
Votre raison, exempte de faiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir:
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise,
Plait moins au Ciel qu'une aimable franchise,
Si la vertu se montrait aux mortels,
Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,

Ni sous des traits farouches & cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des grâces :
Qu'elle viendrait mériter nos autels.

Dans maint Auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde :
Très-rarement en devient-on meilleur ;
Un fort errant ne conduit qu'à l'erreur.

Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Larex,
Et conserver, paisibles Casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.

L'affreux destin du Héros que je chante,
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes Vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguere un Perroquet fameux,
A qui son art & son cœur généreux,
Ses vertus même & ses grâces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT, (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté-là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien ;
Il étoit beau, brillant, leste & volage,
Aimable & franc comme on l'est au bel âge ;
Né tendre & vif, mais encore innocent ;
Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en Couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
 Les soins des Sœurs, des Nonnes, c'est tout dire,
 Et chaque Mere, après son Directeur,
 N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
 Ainsi l'écrivit un Chroniqueur sincere,
 Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.
 Il partageoit, dans ce paisible lieu,
 Tous les sirops dont le cher Pere en Dieu,
 Grace aux bienfaits des Nonnettes sucrées,
 Reconfortoit ses entrailles sacrées.
 Objet permis à leur oisif amour,
 V E R - V E R T étoit l'ame de ce séjour :
 Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
 Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
 Il étoit cher à toute la Maison.
 N'étant encor dans l'âge de raison,
 Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire,
 Il étoit sûr de charmer & de plaire.
 Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
 Il becquetoit & guimpes & bandeaux,
 Il n'étoit point d'agréable partie,
 S'il n'y venoit briller, caracoller,
 Papillonner, siffler, rossignoler;
 Il badinoit, mais avec modestie,
 Avec cet air timide & tout prudent,
 Qu'une Novice a même en badinant.
 Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
 Il répondoit à tout avec justesse :
 Tel autrefois César, en même-temps,
 Dictoit à quatre en styles différents.

Admis par-tout, si l'on en croit l'histoire,
 L'amant chéri mangeoit au réfectoire;

Là , tout s'offroit à ses friands desirs ;
 Outre qu'encor , pour les menus plaisirs ,
 Pour occuper son ventre infatigable ,
 Pendant le temps qu'il passoit hors de table ,
 Mille bonbons , mille exquises douceurs ,
 Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs ,
 Les petits soins , les attentions fines ,
 Sont nés , dit-on , chez les Visitandines :
 L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour ,
 Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour ,
 Tout s'occupoit du beau Pensionnaire ,
 Ses jours couloient dans un noble loisir ,
 Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire ;
 Là , de Cellule il avoit à choisir :
 Heureuse encor , trop heureuse la Mere
 Dont il daignoit au retour de la nuit ,
 Par sa présence honorer le réduit .
 Très rarement les antiques discrettes
 Logeoient l'Oiseau ; des Novices proprettes
 L'alcove simple étoit plus de son goût ;
 Car remarquez qu'il étoit propre en tout ,
 Quand chaque soir le jeune Anachorette
 Avoit fixé sa nocturne retraite ,
 Jusqu'au lever de l'astre de Vénus ,
 Il reposoit sur la boîte aux Agnus :
 A son réveil , de la fraîche Nonnette ,
 Libre témoin , il voyoit la toilette .
 Je dis toilette , & je le dis tout bas ;
 Oui , quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
 Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
 Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles :
 Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours ,

VER-VERT,

Un art, un goût de modes & d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui fait franchir grilles & tours,
Au bandeau donne une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir,
Ceci soit dit, entre nous, en silence;
Sans autre écart, revenons au Héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
VER-VERT vivoit sans ennuis, sans travaux,
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage;
Pour lui Sœur Thecle oubloit les Moineaux,
Quatre Serins en étoient morts de rage,
Et deux Matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie & de langueur.

Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un temps viendrait, temps de crime & d'alarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête Muse, & retarde des larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs,

CHANT III

CHANT SECONDE.

ON juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole,
L'Oiseau discret, hormis dans les repas,
Tel qu'une Nonne, il ne déparloit pas :
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un Livre,
Toujours d'un ton confit en savoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendu trop coquets,
Et qui, fiffés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un perroquet dévor,
Une belle ame, innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot :
Mais en revanche il savoit des Cantiques,
Des Oremus, des Colloques mystiques,
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et notre *Mere* & votre *Charité* ;
Il savoit même un peu du Soliloque,
Et des traits fins de *Marié Alacoque* ;
Il avoit eu dans ce docte manoir,
Tous les secours qui menent au savoir.
Il étoit-là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noël's anciens & nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Eleve égala ses Régentes ;
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,

Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, Colombes gémissantes.
Finalement VER-VERT favoit par cœur
Tout ce que fait une Mere de Chœur.

Trop resserré dans les bornes du Cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes,
Du Perroquet des bienheureuses Nonnès;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir:
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiseau: d'abord aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite.
On oubloit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les Auditeurs.
Orné, rempli des saintes gentilleses
Que lui dictoient les plus jeunes Professes
L'illustre Oiseau commençoit son récit
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement:
Nul ne dormoit dans tout son Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant;
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,

CHANT II.

Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec, & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié;
Et laissoit-là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médifance, & tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.

Ainsi vivoit, dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipsa sa gloire.
O crime ! O honte ! O cruel souvenir !
Fatal voyage ! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire ?
Ah ! qu'un grand nom est un bien dangereux !
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire ;
Trop de talents, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes prouesses brillantes
Ne furent point bornés à ces climats ;
La renommée annonça tes appas,

Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
 Là, comme on fait, la Visitation
 A son Bercaïl de révérendes Mères,
 Qui, comme ailleurs, dans cette Nation,
 A tout savoir ne sont pas des dernières ?
 Par quoi bientôt, apprenant des premières
 Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,
 Désir leur vient d'en voir la vérité.
 Désir de fille est un feu qui dévore,
 Désir de Nonne est cent fois pis encore,
 Déjà les cœurs s'envolent à Nevers,
 Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
 Pour un Oiseau. L'on écrit tout-à-l'heure
 En Nivernois, à la Supérieure,
 Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,
 Fût pour un temps amené par la Loire;
 Et que, conduit au rivage Nantais,
 Il pût jouir lui-même de sa gloire,
 Et se prêter à de tendres souhaits.

La Lettre part. Quand viendra la réponse ?
 Dans douze jours ; quel siecle jusques-là !
 Lettre sur Lettre, & nouvelle semonce :
 On ne dort plus ; Sœur Cecile en mourra.

Or, à Nevers arrive enfin l'Epître.
 Grave sujet : on tient le grand Chapitre,
 Telle Requête effarouche d'abord
 Pere VER-VERT ! O Ciel ! plutôt la mort !

Perdre

Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
 Que ferons-nous, si ce cher Oiseau sort ?
 Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
 Dont le cœur vif, & las de son loisir,
 S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :

Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe, étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet,
L'avis pourtant des Mères assistantes,
De ce Sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupille charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes;
Ainsi jugea l'Etat embeguiné.

Après ce Bil des Miledis de l'Ordre,
Dans la commune arrive grand désordre:
Quel Sacrifice! Y peut-on consentir?
Est-il donc vrai, dit la Sœur Séraphine,
Quoi nous vivons, & VER-VERT va partir!
D'une autre part, la Mere Sacristine,
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémir, se pâme, perd la voix:
Tout est en deuil, je ne fais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'instant funeste arrive;
Jà tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:
Jà chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux,
Que de baisers, au sortir de ces lieux,
Reçut VER-VERT! Quelles tendres alarmes?

On se l'arrache, on le baigne de larmes :
 Plus il est prêt de quitter ce séjour,
 Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes ;
 Enfin pourtant il a passé le tour :
 Du Monastere , avec lui fuit l'amour.
 Pars , va , mon fils , vole où l'honneur t'appelle ;
 Reviens charmant , reviens toujours fidele ;
 Que les Zéphirs te portent sur les flots ,
 Tandis qu'ici , dans un triste repos ,
 Je languirai , forcément exilée ,
 Sombre inconnue & jamais consolée ;
 Pars , cher VER-VERT , & dans ton heureux cours ,
 Sois pris par-tout pour l'aîné des amours.
 Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine ,
 Qui pour distraire & charmer sa langueur ,
 Entre deux draps , avoit à la sourdine ,
 Très-souvent fait l'Oraison dans Racine ,
 Et qui , sans doute , auroit de très-grand cœur ,
 Loin du Couvent suivi l'Oiseau parleur.
 Mais c'en est fait , on embarque le drole :
 Jusqu'à présent vertueux , ingénu ,
 Jusqu'à présent modeste en sa parole :
 Puisse son cœur constamment défendu ,
 Au Cloître , un jour , rapporter sa vertu !
 Quoi qu'il en soit , déjà la rame vole ,
 Du bruit des eaux les airs ont retenti ;
 Un bon vent souffle , on part , on est parti .

CHANT TROISIEME.

LA même Nef, légère & vagabonde,
 Qui voiturait le saint Oiseau sur l'onde,
 Portait aussi deux Nymphes, trois Dragons,
 Une Nourrice, un Moine, deux Gascons,
 Pour un enfant qui sort du Monastère,
 C'étoit échoir en dignes compagnons.
 Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
 Se trouve-là comme en terre étrangère,
 Nouvelles langues & nouvelles leçons.
 L'Oiseau surpris n'entendoit point leur style,
 Ce n'étoit plus paroles d'Évangile,
 Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
 Ces traits de Bible, & d'Oraisons mentales,
 Qu'il entendoit chez nos douces Vestales,
 Mais de gros mots, & non des plus chrétiens;
 Car les Dragons, race assez peu dévot,
 Ne parloient-là que langue de gargot,
 Charmant au mieux les ennuis du chemin,
 Ils ne fêtoient que le Patron du vin,
 Puis les Gascons & les trois Perronnelles
 Y concertoient sur des tons de ruelles.
 De leur côté, les Batteliers juroient,
 Rimoiient en Dieu, blasphémoient & sacroient;
 Leur voix stylée aux tons mâles & fermes,
 Articulaient sans rien perdre des termes,
 Dans le fracas, confus, embarrassé,
 VER-VERT gardoit un silence forcé,
 Triste, timide, il n'osoit se produire,

Et ne savoit que penser, ni que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
Faire parler le Perroquet rêveur;
Frere Lubin, d'un ton peu Monastique,
Interrogea le beau-mélancolique:
L'Oiseau benin prend son air de douceur,
Et vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave ma Sœur*:
A cet *Ave* jugez si l'on dût rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre Sire;
Ainsi berné, le Novice interdit,
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il seroit mal mené des commeres
S'il ne parloit la langue des confreres:
Son cœur né fier, & qui jusqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder la modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants:
A cet instant, en perdant patience,
VER-VERT perdit sa premiere innocence.
Dès lors ingrat, en soi-même il maudit
Les cheres Sœurs, ses premieres maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau François les brillantes finesse,
Les sons nerveux & les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête;
Ils furent tous oubliés en deux jours;

Tant il trouva la langue à la Dragonne
Plus du bel air que les termes de Nonne.
En moins de rien l'éloquent Animal,
Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !
L'Animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il fut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier :
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés. Il fut un scélérat,
Profès d'abord, & sans noviciat.
Trop bien fut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mor....* VER-VERT faisoit l'écho,
Lors applaudi par la bande fustite,
Fier & content de son propre mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur ;
Et dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane :
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du Ciel au Diable emporte un jeune cœur !

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos Cloîtres déserts,
Chastes Iris du Convent de Nevers ?
Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.

Sans doute alors l'accès du Monastere
 Etoit d'ennuis tristement obsédé;
 La grille étoit dans un deuil solitaire,
 Et le silence étoit presque gardé.
 Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne;
 VER-VERT n'est plus cet Oiseau révérend,
 Ce Perroquet d'une humeur si benigne,
 Ce cœur si pur, cet esprit si fervent,
 Vous le dirai-je? Il n'est plus qu'un brigand,
 Lâche apostat, blasphémateur infigne;
 Les vents légers, & les Nymphes des eaux
 Ont moissonné le fruit de vos travaux.
 Ne vantez point sa science infinie:
 Sans la vertu que vaut un grand génie?
 N'y pensez plus: l'infâme a, sans pudeur,
 Prostitué ses talents & son cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes,
 Où languissoient nos Sœurs impatientes:
 Pour leurs desirs le jour trop tard naîssoit,
 Des Cieux trop tard le jour dispa-roissoit.
 Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
 A nous tromper toujours ingénieuse,
 Leur promettoit un esprit cultivé,
 Un Perroquet noblement élevé,
 Une voix tendre, honnête, édifiante,
 Des sentiments, un mérite achevé;
 Mais, ô douleur, ô vaine & fausse attente!

La Nef arrive & l'équipage en sort.
 Une Tourriere étant assise au Port,
 Dès le départ de la première lettre,
 Là, chaque jour, elle venoit se mettre,
 Ses yeux errants sur le lointain des flots,

Sembloient

Sembloient hâter le vaisseau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coëffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et, mieux encore, à sa petite croix :
Il en frémit, & même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au Diable ;
Bien mieux aimant suivre quelque Dragon,
Dont il favoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La révérence & les cérémonies :
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris la Touriere l'emporte :
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant, les uns disent au cou,
D'autres au bras, on ne fait pas bien où ;
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non sans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmene ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On étoit lors au chœur :
On quitte tout, on court, on a des ailes :
C'est lui, ma Sœur, il est au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles mêmes, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit, & la Mere Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIEME.

ON voit enfin , on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'Oiseau :
C'étoit raison , car le frippon pour être
Moins bon garçon , n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier , & cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il , grand Dieu , que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble ;
En entendant cet essaim bourdonner ,
On eût à peine entendu Dieu tonner :
Lui cependant , parmi tout ce vacarme ,
Sans daigner dire un mot de piété ,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme ,
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la Communauté,
En second lieu , quand la Mere Prieure ,
D'un air auguste , en fille intérieure ,
Voulut parler à l'Oiseau libertin ,
Pour premiers mots , & pour toute réponse ,
Nonchalamment , & d'un air de dédain ,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce ,
Mon Gars répond , avec un ton faquin ,
Par la corbleu , que les Nonnes sont folles !
L'histoire dit qu'il avoit , en chemin ,
D'un de la troupe entendu ces paroles.

A ce début, la Sœur Saint Augustin,
D'un air sucré, voulut le faire taire,
En lui disant : Fi donc, mon très-cher Frere !
Le très-cher Frere indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jesus ! il est forcier, ma Mere,
Répond la Sœur ; Juste Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc-là ce Perroquet divin !
Ici VER-VERT, en vrai Gibier de Greve,
L'apostropha d'un *la peste te creve*.
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut son paquet.
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il baffouoit leur sermon nazillard.
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux ;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'Enfer en revue,
Les B.... les F.... voltigeoient sur son bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit Grec.
Jour de Dieu ! ... mor ! ... mille pipes de Diâbles !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ; les Nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix,
Toutes pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du Couvent ;
Et sur son nez, la Mere Cunégonde

Se laissant cheoir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe,
Pere éternel ! dit la Sœur Bibiane,
Miséricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet Antechrist, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc-là l'esprit & la science
De ce VER-VERT si chéri, si prôné ?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur Ecoute,
Quelles horreurs ! chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'est ainsi qu'on instruit la jeunesse !
Quel hérétique ! O divine sagesse !
Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer,
En garnison, nous aurions tout l'enfer.

Conclusion ; VER-VERT est mis en cage ;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le Pélerin ne demandoit pas mieux :
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes Sœurs : toutes de l'exécration
Signent l'arrêt en pleurant le coupable ;
Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
Il part enfin, porté par la Tourière,

Mais sans la mordre, en retournant au port.
Une cabane emporte le compere,
Et sans regret il fuit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Iliade.

Quel désespoir! lorsqu'enfin de retour,
Il vient donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour,
Que résoudront nos Sœurs inconsolables?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au Discrétoire entrent neuf vénérables;
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet, enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire & sans appui.
On est aux voix; déjà deux des Sybilles
En billets noirs ont crayonné sa mort:
Deux autres Sœurs un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir Brachmane:
Mais de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite & quatre de silence;
Jardins, toilette, alcoves & biscuits,
Pendant ce temps, lui seront interdits.
Ce n'est point tout, pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geoliere,
Pour entretien l'Alecton du Couvent,
Une Converse, infante douairiere,

Singe voilé , squelette octogénaire ,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible ,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs ,
Venant le plaindre avec un air sensible ,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie , au retour des Matines ,
Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais , dans les fers , loin d'un libre destin ,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte , instruit par l'infortune ,
Où las de voir sa compagne importune ,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine ,
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos Sœurs , pour l'air & pour le ton ,
Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion ,
Le vieux Divan désarmant sa vengeance ,
De l'Exilé borna la pénitence.
De son rappel , sans doute l'heureux jour
Va , pour ces lieux , être un jour d'alégresse ;
Tous ses instans donnés à la tendresse ,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je ! hélas ! ô plaisirs infidèles !
O vains attrails de délices mortelles !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs ,
Café parfait , chansons , course légère ,
Tumulte aimable & liberté plénier ,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs ,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs , ô largesse indiscrete !

Du sein des maux d'une longue diete,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupieres
Dans l'Elisée, & les sacrés bosquets,
Le mene au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre & chantoit la doctrine.

Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté? La Sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future
Son portrait fut tiré d'après nature,
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs & par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funebres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
Que couvre encor le Mausolée nouveau:
Là, par la main des tendres Arthémises,

En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs :
En les lisant on sent naître les pleurs.

Novices qui venez causer dans ces Bocages,

A l'insçu de nos graves Sœurs,

Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,

Apprenez nos malheurs.

Vous vous taisez ! si c'est trop vous contraindre,

Parlez, mais parlez pour nous plaindre :

Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :

Ci - git VER-VERT, ci-gissent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose

En peu de mots) que l'ombre de l'Oiseau

Ne loge plus dans le susdit tombeau

Que son esprit dans les Nonnes repose,

Et qu'en tout temps, par la Métempyscose,

De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet

Transportera son ame & son caquet

Fin de Ver-Vert.

LA CRITIQUE

DE

VER-VERT,

COMÉDIE,

EN UN ACTE.

LA CRITIQUE

DE

VER-VER

COMEDIE

EN UN ACTE



A V I S D U L I B R A I R E .

CH E R Lecteur, après vous avoir procuré la lecture de *Ver-Vert*, ou du *Voyage du Perroquet des Dames de la Visitation de Nevers*, je crois me faire un mérite auprès de vous, en vous procurant celle de la *Critique*, que l'on m'a chargé d'imprimer. Quoiqu'elle n'ait pas par-devers elles les beautés de la Poésie, cependant je me flatte, mon cher Lecteur, que vous voudrez bien y donner un moment de votre attention.

Au reste, ne cherchez pas qui l'a faite, il n'est pas aisé de le découvrir : il n'est ni Religieux, ni Abbé, ni Chanoine, ni Laïque, ni Homme d'Epée, ni Homme de Robe; il fait sa résidence dans une Ville proche de Rouen, célèbre par son Académie & par quelques beaux édifices. Son nom y est des mieux établis; & quoique jeune encore, il y a déjà donné des marques de sa capacité & de ses lumieres, par plusieurs petits ouvrages volants qu'il a donnés au Public, & qui ont été vus & bien reçus. Mon cher Lecteur, quoique je me fasse un devoir de rechercher les moyens de vous en taire le nom, si je faisois autrement, je craindrois de m'exposer à la colere de sa famille : famille assez connue en France par son mérite, sa probité & ses alliances. Je finis, mon cher Lecteur, de peur que le zele que j'ai à vous procurer de nouveaux plaisirs, ne me fit dire, sans y songer, quelque parole qui pût vous le désigner; je crains même de vous en avoir déjà trop dit.

Il m'a parlé d'une Comédie à laquelle il travaille, ouvrage de longue haleine, & dont la matiere est difficile à traiter, elle conviendra fort au temps présent; d'abord qu'il me l'aura donnée, je me ferai un plaisir, mon cher Lecteur, de vous en faire part,

P E R S O N N A G E S ,

La Mere SUPERIEURE.

La Mere S. IGNACE, Coadjutrice.

La Mere S. AUGUSTIN, Mere des Novices.

La Mere ANGELIQUE, Confituriere.

La Mere ECOUTE.

Deux jeunes NOVICES.

Une TOURIERE du dedans.

La Scene est à Neters, chez les Dames de la Visitation.



LA CRITIQUE

DE

VER-VERT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Ici on sonne la Cloche de la Récréation.

DEUX JEUNES NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

JE mourois d'envie, ma Sœur, d'entendre sonner la Cloche de la Récréation pour m'aboucher avec vous, & vous demander votre sentiment.

LA SECONDE NOVICE.

Ma Sœur, il n'y a rien que je ne fasse pour votre service; de quoi s'agit-il, s'il vous plaît?

LA PREMIERE NOVICE.

Vraiment, ma Sœur, je ne fais trop si je dois vous le dire; je crains de ne vous pas faire plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Dites, dites, ma Sœur; ne craignez rien.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh bien, ma Sœur, c'est pour vous demander ce que vous pensez d'un livre qui paroît....

LA SECONDE NOVICE.

Quoi! Ver-vert?

LA PREMIERE NOVICE.

Justement.

LA SECONDE NOVICE.

Mon Dieu! Vous me faites un vrai plaisir d'en faire le sujet de notre conversation.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh bien, qu'en pensez vous?

LA SECONDE NOVICE.

(En regardant s'il n'y a personne.)

Entre nous deux, il est fort joli: il nous repasse un peu; mais enfin, que voulez-vous? Pourquoi aussi toutes les grimaces que l'on nous fait faire? Celui qui l'a fait n'a pas été bien instruit; car il n'en a pas fait voir la centième partie: mais vous, ma Sœur, qu'en dites-vous?

LA PREMIERE NOVICE.

Je suis de votre sentiment. L'Auteur a su parfaitement dévoiler les mystères secrets.

» *L'Art des Parloirs, la science des Grilles,*

» *Les graves Riens, les mystiques Vétilles.*

Et je dirai comme vous, que s'il est parfaitement instruit de mille petites choses que l'on fait ici, je le trouve très-retenu de n'avoir dit que ce qu'il a dit.

LA SECONDE NOVICE.

Je suis ravie, ma Sœur, de me rencontrer avec vous, car je craignois d'être seule de mon sentiment; mais ne vous souvenez-vous point de quelques petits traits? Par exemple, cet endroit où il dit....

» *Bref, digne Oiseau d'une si sainte Cage,*

» *Par son caquet digne d'être en Couvent.*

Et puis celui où il montre l'attachement de nos Mères pour leurs Directeurs. Que dites-vous de ces petits traits-là?

LA PREMIERE NOVICE.

Ils me paroissent faits d'après nature; j'en suis enchantée. En effet, le P. G. a-t-il seulement un peu plus touffé qu'à l'ordinaire, aussi-tôt on charge la Touriere de mille sirops, dont on fait provision en grande partie pour lui; mais que dites-vous du petit trait de la Toilette?

LA SECONDE NOVICE.

Ce que j'en dis... mais... je ne fais...

LA PREMIERE NOVICE.

Il me paroît que celui-là ne vous fait pas tant de plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Si fait, il est fort joli; mais il n'est pas à comparer aux autres.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! qu'y trouvez-vous donc à redire?

LA SECONDE NOVICE.

Il ne me plaît pas tant que les autres.

LA PREMIERE NOVICE.

Cependant je n'y vois rien qui...

LA SECONDE NOVICE.

Les goûts sont différents.

LA PREMIERE NOVICE.

Pour moi je le trouve fort joli.

LA SECONDE NOVICE.

Et moi le plus mauvais endroit de toute la piece.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh ! pourquoi donc ?

LA SECONDE NOVICE.

Comment ! vous ne le voyez point ? cela faute pourtant aux yeux.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, ma Sœur, à vous entendre parler, il sembleroit que vous y prendriez intérêt.

LA SECONDE NOVICE.

En effet, ma Sœur, y a-t-il rien de plus impertinent que de trouver à redire qu'on se mette proprement ? Parce que nous sommes Religieuses, devons-nous pourrir dans la crasse ? Ma Sœur, en renonçant au monde, je n'ai pas prétendu renoncer à tout le monde. Est-ce que la propreté d'ailleurs, que l'Auteur vante en nous comme un mérite, s'accorde avec ce trait ? Pour moi, ma Sœur, je suis surprise que vous, qui n'aimez pas moins que les autres à vous parer de certain air de propreté, trouviez cela beau.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais il me paroît, ma Sœur, que vous prenez à gauche le sens de l'Auteur ; je ne crois pas que son but ait été de nous faire un crime de la propreté, comme

comme propreté, mais seulement de railler la vaine complaisance que nos Meres ont dans leur habillement, ce qui leur est ridicule; mais brisons là-dessus, ma Sœur, il me paroît que la conversation commence à languir.

LA SECONDE NOVICE.

Vous, ma Sœur, continuez, j'ai de quoi vous répondre, &...

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, je serois fâchée de vous faire la moindre peine, & nous avons bien d'autres endroits à critiquer & à approuver dans cet Ouvrage, sans nous tenir si long-temps sur un, qui, à ce que je vois, ne vous fait pas de plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Je suis infiniment reconnoissante des attentions que vous avez pour moi, & il me seroit mal-séant de vouloir tenir davantage sur un pareil discours. Je découvre assez quels sont vos sentimens pour me faire changer de langage.... Eh bien, que dites-vous de ces deux vers;

» *Desir de fille est un feu qui dévore,*

» *Desir de Nonne est cent fois pis encore.*

LA PREMIERE NOVICE.

Le second est très-joli; mais pour le premier l'Auteur auroit pu se dispenser de le faire.

LA SECONDE NOVICE.

Moi, je suis pour tous les deux.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! si donc, ma Sœur, songez à ce que vous êtes: quoi!

LA SECONDE NOVICE.

Parce que je suis fille, dois-je trouver cela mal?

LA PREMIERE NOVICE.

Eh vraiment, sans doute.

LA SECONDE NOVICE.

Point du tout, ma Sœur.... Au reste, je suis étonnée de vous entendre, vous qui trouviez l'Auteur très-retenu. Pour moi, je suis comme vous; j'aime les vérités, & comme cela en est une, vous me permettrez de ne la point condamner.

LA PREMIERE NOVICE.

On a raison de dire que chacun a son sentiment; mais je ne crois pas que vous compreniez la malice de ces deux vers, & sur-tout du premier.

LA SECONDE NOVICE.

Eh mon Dieu, ma Sœur, c'est un vieil mal chez nous, & l'Auteur de Ver-Vert n'a pas été le premier à nous le reprocher.

LA PREMIERE NOVICE.

Enfin, ma Sœur, vous me permettez de ne point l'approuver.

LA SECONDE NOVICE.

Je ne fais pas qu'est-ce qui peut vous y engager; tenez, je n'étois point pour le trait de la Toilette. Vous, vous n'êtes point pour celui-ci; nous voilà quittes, ma Sœur.

LA PREMIERE NOVICE.

Vous êtes maligne, ma Sœur, eh... j'entends quel qu'un.

LA SECONDE NOVICE.

Ce sont apparemment nos Mères. Elles sont longtemps aujourd'hui à se rendre à la salle de récréation ; je ne fais pas qui peut les empêcher.

LA PREMIERE NOVICE.

Je ne fais pas non plus. Elles lisent peut-être Ver-Vert.

LA SECONDE NOVICE.

Nos Milaidis feront bien courroucées : qu'en pensez-vous ?

LA PREMIERE NOVICE.

Si ! elles jetteront feu & flamme, j'en suis sûre. Notre Mere S. Ignace, notre Mere Saint Augustin, notre Mere Ecoute. & notre Mere Supérieure.... Oh, mon Dieu ! il ne faut pas même qu'elles sachent notre conversation, car... Voilà la Mere Saint Augustin.

SCENE II.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

(toute éplorée)

LES DEUX NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

V Raiment, ma Mere, nous étions, ma Sœur & moi, dans l'inquiétude ; nous ne savions à quoi attribuer ce long retardement à vous rendre à la Salle des Récréations, vous & toutes nos Mères.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Hélas, ma Sœur ! si vous saviez.... ah...

LA PREMIERE NOVICE.

Qu'y a-t-il, ma Mere?

LA SECONDE NOVICE.

Qu'est-il donc arrivé?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vengeance, mès Sœurs, vengeance, on nous dés-honore.

LA PREMIERE NOVICE.

Qu'est-ce donc, ma Mere? Faites-nous part, s'il vous plaît, du sujet de votre affliction.

LA SECONDE NOVICE à part.

Il y a là dedans du Perroquet.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Non! plus j'y pense, plus je me sens le cœur pénétré.... il court un Livre, ma Sœur... ah! un Livre.... l'abomination de la désolation.... un Livre, ma Sœur, qui.... je ne saurois parler.

LA PREMIERE NOVICE.

Qui? Ver-Vert?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Justement, c'est cet exécration Livre qui cause toute mon affliction; l'avez-vous lu, ma Sœur?

LA PREMIERE NOVICE.

Il est, à ce qu'on dit, plein d'impertinences.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Et vous, ma Sœur, ne l'avez-vous pas lu?

LA SECONDE NOVICE.

Ma Mere, sur ce que l'on m'en a rapporté, une

servante Novice ne peut pas le lire, en conscience.

A part. Je l'ai cependant lu.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vous avez raison, ma Sœur; vous ne le devez pas faire sans l'avis de vos Supérieures... Mais je vous le permets; tenez, le voilà.

LA SECONDE NOVICE.

Je ne manquerai pas de le lire.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

En vérité, ce Livre est affreusement composé.

LA PREMIERE NOVICE.

Bon, ma Mere, il faut mépriser tout cela? d'ailleurs, qui le croira?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Mon Dieu! le monde est si corrompu & porté à croire le mal, que....

SCENE III.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE
SAINT AUGUSTIN, LES DEUX
NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

(allongeant les mots.)

Q U'avez-vous donc, que je vous vois toutes si affligées?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Nous parlions, notre Mere, de ce Livre qui nous fait tant d'horreur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ah ! mon Dieu , quelle affreuse chose ! j'en suis dans un chagrin mortel ; ne connoissez-vous point le nom de l'Auteur ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Mon Oncle le Commandeur qui me vint hier voir , m'a promis de m'en instruire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Toute la Communauté lui aura une obligation infinie. Il est malheureux pour nous que mon Frere le Comte & mon Cousin le Baron ne soient pas en ce pays-ci : ils nous auroient bien vite éclairci ce mystère ; mais que faites-vous-là ?

LA SECONDE NOVICE.

(lisant ce Livre.)

C'est le Livre que notre Mere Saint Augustin m'a donné à lire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Lisez , ma Sœur , lisez , mais avec modestie.

LA SECONDE NOVICE.

Notre Mere , je le regarderai toujours du bon côté.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je serois ravie que nos Meres fussent ici , pour qu'elles me disent ce qu'elles en pensent. Nous pourrions en tenir Conseil.

LA SECONDE NOVICE. à part.

Prends garde à toi , misérable !

LA MERE SUPÉRIEURE.

Nous verrons les moyens de pouvoir rétablir notre réputation.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vous avez raison, notre Mere. Nous verrions ce qui seroit de plus piquant pour nous, & ensuite nous cherchions les moyens de nous venger.

LA SECONDE NOVICE: *à part.*

Gare l'interrogatoire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

(à la premiere Novice.)

Allez, je vous prie, ma Sœur, avertir nos Mères du Conseil que je les attends ici.

LA PREMIERE NOVICE.

J'y cours, notre Mere.

LA SECONDE NOVICE.

N'oubliez pas la fellette.

SCENE IV.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. AUGUSTIN, LA SECONDE NOVICE.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il faut avouer que l'homme est un animal bien malin. Où l'Auteur de ce libelle a-t-il été inventer tout ce qu'il a dit contre nous ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Je ne fais pas, notre Mere, qui a pu lui mettre cela dans la tête. Il faut que cet homme-là soit ou fou, ou impie.

LA MERE SUPÉRIEURE.

La bonne Justice devroit y mettre ordre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Est-elle observée, notre Mere? Eh, mon Dieu! tout est renversé à présent.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il est vrai que depuis quelque temps tout le monde veut se mêler de la rendre, & l'un détruit ce que fait l'autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Tenez, ma Mere, plus il y a de têtes dans un Conseil, & plus tout est renversé. D'ailleurs à présent, plus qu'en tout autre temps, l'argent fait le bon droit, & le malheureux pauvre, eût-il la plus grande raison du monde, il perdra toujours, s'il plaide contre un homme qui soit en état de graisser la patte à Messieurs les Juges.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais cependant, ma Sœur, on devrait y faire attention; car tout autre que nous peut être noirci de la même calomnie. Eh.... mais j'entends nos Meres.

SCENE V.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE,
LA MERE S. AUGUSTIN, LA MERE ANGÉ-
LIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

MES Sœurs, je viens de vous envoyer chercher pour vous prier de me donner votre conseil sur une chose qui est pour nous de la dernière importance. Il paroît ici un livre qui déchire notre réputation; vous y.....

LA PREMIERE NOVICE A LA SECONDE.

Voilà les Chambres assemblées ; allons-nous-en , ma Sœur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Où allez-vous donc toutes les deux ?

LA SECONDE NOVICE.

Ma Mere , n'étant point capables de peser , au poids de notre charité , les secrets mysteres du Conseil , nous prenons la peine de nous retirer.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Restez , restez , je vous le permets..... Il paroît donc ici un livre affreux. Voyons les moyens de détromper le monde des erreurs qui y sont glissées. Vous y êtes toutes aussi intéressées que moi ; ainsi voyez par quels moyens nous pourrons y réussir.

Parlez , Sœur Ignace.

LA MERE SAINT IGNACE.

Puisque votre Révérence me commande de dire mon sentiment , je vais le dire ; nos Meres & Sœurs voudront bien me le permettre. Notre Révérende Mere , dans le moment qu'on est venu m'avertir de venir vous parler , nous étions dans notre Cellule , notre Sœur Angélique & moi , occupées à la lecture du livre dont est question. Puisqu'il m'est permis de dire mon sentiment , je dirai que ce livre est rempli de sottises , blesse notre réputation , & nous déchire entièrement. Il est indigne , notre Révérende Mere , que des personnes comme nous , retirées du monde , soient malgré cela exposées aux langues médisantes ; & je crois que , sans blesser notre charité , je puis dire que ce livre mérite d'être jetté au feu ; je ne prétends pas , nos cheres Sœurs , que notre

sentiment doit prévaloir ; mais j'ajoute qu'il faut absolument présenter notre Requête aux Juges , pour nous venger d'une tache si noire qu'on fait à notre réputation. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Parlez , Sœur Saint Augustin.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Par votre ordre , notre Révérende Mere , je dirai mon sentiment : je suis presque de l'avis de notre Sœur Saint Ignace , qui a pensé très-juste ; mais puisqu'il m'est permis de m'expliquer , je dirai qu'il faut non-seulement jeter ledit livre au feu , mais qu'il faut aussi implorer la justice de notre Roi ; réservé à la prudence de Sa Majesté d'imposer à l'Auteur telle punition qu'il jugera à propos. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Parlez , Sœur Angélique.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Puisque notre Révérende Mere veut absolument que je dise mon sentiment , je vais obéir à ses ordres.

Nos Sœurs Saint Ignace & Saint Augustin se sont toutes les deux rencontrées dans leur sentiment , ce qui me fait appréhender d'ouvrir le mien , quoiqu'il se rapporte aussi au leur , mais pas entièrement. Elles ont toutes les deux fait paroître un attachement très-louable pour la Communauté , qui , sauf meilleur avis , leur a fait un peu précipiter les choses. Pour moi , je crois plus à propos & moins contre notre charité , de faire ici une revue des traits les plus piquants pour nous ; afin de servir de matière à notre Requête , pour le reste , je suis entièrement de l'avis de nos Sœurs Saint Ignace & Saint Augustin. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Notre Sœur Angélique me paroît avoir très-bien pensé ; ainsi, si quelqu'un fait quelques-uns de ces traits, nous les prions d'en faire le récit à notre Conseil, pour qu'il puisse ensuite plus mûrement délibérer. Notre Sœur Novice a le livre, qu'elle le parcourt, & si elle en rencontre, elle nous en fera part.

LA SECONDE NOVICE. (à part.)

Je n'ai pas besoin du livre, je le fais tout par cœur.

LA MERE SAINT IGNACE.

En parlant du Perroquet, il dit :

- » Chaque Mere, après son directeur,
- » N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur
- » Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.

LA SECONDE NOVICE.

Eh, si donc, notre Mere, quelle est la cervelle assez lourde pour s'imaginer qu'un animal tel qu'un Perroquet, puisse l'emporter sur l'amitié & le respect qu'on doit avoir pour le raisonnable : je veux dire un Directeur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Un Oiseau l'emporter sur le Pere ! Je crois, ma Sœur, que le monde nous rendra justice sur une chose où il n'y a nulle vraisemblance ; ainsi passons à une autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, je suis entièrement courroucée des quatre vers qui suivent :

- » Il partageoit, dans ce paisible lieu,
- » Tous les Sirops dont le cher Pere en Dieu
- » Réconfortoit ses entrailles sacrées,
- » Grace aux bienfaits des Nonnettes sucrées.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Quelle médifance, notre Sœur ! où a-t-il été chercher tout cela ?

LA MERE SAINT IGNACE.

Il sembleroit que nous leur donnerions tous nos sirops ; cela crie vengeance...

LA SECONDE NOVICE. (à part.)

On s'offense toujours des vérités.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, notre Mere, je trouve que ce trait-là nous pique jusques au vif, & que nous devons le mettre à la tête de notre Requête.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Doucement, notre Sœur : avant que de rien mettre par ordre, parcourons encore d'autres endroits ; peut-être en trouverons-nous pour le moins d'aussi piquants. Par exemple, celui-là ?

» Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus,

» Il reposoit sur la Boîte aux Agnus.

LA SECONDE NOVICE, à part.

Bon, bon, nous allons rire de la bonne façon.

LA MERE ANGÉLIQUE.

» A son reveil de la fraîche Nonnette,

» Libre témoin, il voyoit la toilette.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Notre toilette, notre Sœur ! Ah quelle impudicité ! Libre témoin, il voyoit la toilette..... ah ! notre Sœur.

LA MERE ANGÉLIQUE poursuit.

» Oui quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas

- » *Aux fronts voilés des Miroirs moins fideles ,*
 » *Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles.*

LA MERE SAINT IGNACE.

Miséricorde, ma Sœur ! ah je n'en puis plus.

LA MERE ANGÉLIQUE *poursuit.*

- » *Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours,*
 » *Un art, un goût de modes & d'atours,*
 » *Il est aussi des modes pour le voile,*
 » *Il est un art de donner d'heureux tours*
 » *A l'étamine, à la plus simple toile;*
 » *Souvent l'Essaim des folâtres Amours,*
 » *Essaim qui sait franchir grilles & tours,*
 » *Au bandeau donne une grace piquante,*
 » *Un air galant à la guimpe flottante;*
 » *Enfin, avant de paroître au Parloir,*
 » *On doit au moins deux coups d'œil au miroir.*

(Pendant ce temps-là, toutes les Meres font divers gestes, haussent les épaules, &c.)

LA MERE SUPÉRIEURE.

Pere Eternel, miséricorde ! Quel abominable homme !

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Quelles horreurs ! quel langage pervers !

LA MERE ANGÉLIQUE.

- » *Il est aussi des modes pour le Voile.*

Chez nous une mode, notre Mere ! il fait bien de nous l'apprendre, car nous ne le savions pas.

LA PREMIERE NOVICE.

- » *Souvent l'Essaim des folâtres Amours,*
 » *Essaim qui sait franchir grilles & tours.*
 Que dites-vous de ces deux vers là ?

LA MERE SAINT IGNACE.

Ah ! je m'en meurs.

LA SECONDE NOVICE.

J'y suis plus sensible que personne.

» *Essaim qui sait franchir grilles & tours.*

S'il disoit vrai du moins, notre Mere, on pourroit lui pardonner. Tenez, ma Mere, je tiens un trait des plus piquants, c'est l'adieu d'une Novice, lorsqu'il part pour Nantes.

» *Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,*

» *Qui pour distraire & charmer sa langueur,*

» *Entre deux draps, avoit à la sourdine*

» *Très-souvent fait l'Oraison dans Racine,*

» *Et qui sans doute auroit de très-grand cœur*

» *Loin du Couvent suivi l'Oiseau parleur.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

C'est affreux, ma fille ; gardez-vous de le croire.

LA SECONDE NOVICE.

Je m'en garderai bien, ma Mere.

LA MERE SAINT IGNACE.

C'est impudent, notre Mere.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Et qui sans doute auroit de très-grand cœur*

» *Loin du Couvent suivi l'Oiseau parleur.*

Hélas ! faut-il.... (*En soupirant.*)

LA SECONDE NOVICE.

Il en dit trop, & n'en fait pas assez.

LA MERE SAINT IGNACE.

Notre Mere, voilà quelque chose de pis, il nous traite de folles.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ma Sœur, de folles..... Ah!

LA MERE SAINT IGNACE.

Voilà son vers.

» *Par la corbleu, que les Nonnes sont folles!*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mon doux Sauveur, comment peut-il en conscience jurer comme un damné?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Et moi, ma mere, il m'a rimée en *tain*. Nous ne nous sommes jamais vus, & je ne le connois pas.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il faut, notre Sœur, tout prendre en patience...

LA MERE SAINT IGNACE.

Voilà encore une horrible suite, en parlant de son Perroquet.

» *Les B. & les F. voltigeoient sur son bec.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mon Dieu quel est ce langage-là?

LA MERE SAINT IGNACE.

Mais que veut-il dire par ces B. F.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ne fais pas non plus.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! ma Mere, le Vers suivant vous instruira.
Ecoutez.

» *Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.*

LA MERE SUPÉRIEURE ET LA MERE SAINT IGNACE.

Quoi! c'est-là du grec!

LA MERE SAINT IGNACE.

On disoit cette langue harmonieuse.

LA SECONDE NOVICE, *à part.*

Celle-là est l'harmonie des Brouettiers.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, notre Mere, le grec est bien changé.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Aussi donc, car mon Neveu le Vicomte, qui est encore au Collège, m'en a répété plusieurs passages, & ils me faisoient un vrai plaisir. Mais qu'est-ce?

SCENE VI.

LA MERE SUPÉRIEURE, LE RESTE,
UNE TOURIERE.

LA TOURIERE.

MA Sœur Saint Augustin, on vous demande au Parloir.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Savez-vous qui ma Sœur?

LA TOURIERE.

Je crois que c'est le même Monsieur qui vint hier vous voir.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Ah! notre Mere, c'est mon oncle le Commandeur.

LA

LA MERE SUPÉRIEURE.

Courez vite, ma Sœur, & ne le faites pas attendre, pour aujourd'hui je vous dispense de notre règle; courez, nous y sommes toutes intéressées.

SCENE VII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE SAINT
IGNACE, LA MERE ANGÉLIQUE, LES
DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

A La fin, ma Sœur nous allons être éclaircies sur un mystère si important pour nous, & nous pourrions alors plus sûrement porter nos coups.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Je meurs d'envie de savoir le nom de cet indigne Auteur.

LA MERE S. IGNACE.

Pour moi, notre Mere, je ne doute pas que ce ne soit un ennemi de la Religion.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais à propos, notre Sœur, son mauvais procédé tombe de lui-même, car il nous est défendu d'élever chez nous des Animaux Domestiques, qui ne servent qu'à l'amusement, tels qu'un Perroquet.

LA SECONDE NOVICE.

Vraiment oui, notre Mere, & l'on ne nous permet d'avoir du soin & des attentions fines que pour des Animaux utiles à notre état.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Je n'y avois pas encore fait attention, notre Mere : ainsi, si l'Auteur dans son principe se trompe, le monde, quoique de naturel incliné à penser le mal plutôt que le bien, reviendra bientôt de tous les abus que l'infame Auteur a glissés dans le reste de la Piece.

LA MERE SUPÉRIEURE.

En vérité, je ne reviens pas de cet indigne procédé.

SCENE VIII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE ANGÉLIQUE, LA MERE S. IGNACE, DEUX NOVICES, UNE TOURIERE.

LA TOURIERE.

MOn Dieu! notre Révérende Mere, j'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre; notre Sœur le Febvre est revenue exprès de la Ville pour nous avertir que le R. P. G. avoit un gros rhume sur la poitrine, & que cette nuit il n'avoit presque point fermé l'œil.

TOUTES ENSEMBLE.

Mon Dieu! le pauvre P. G.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Allez vite, Sœur Angélique, allez vite à l'Office, & donnez à la sœur le Febvre une bouteille de sirop de limon, une demi-douzaine de pâtes de Guimauve, & de Réglisse blanc & noir, & chargez-la des compliments de toute la Communauté & des miens, & de lui marquer la part que nous prenons toutes à son incommodité.

LA MERE S. IGNACE.

Mais, notre Révérende Mere, si vous vous donniez la peine de lui en écrire un mot, je crois que cela vaudroit encore mieux.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Vous avez raison, notre Sœur, mais prêtez-moi, je vous prie, une plume, car je ne fais ce que j'ai fait de la nôtre; allez toujours, Sœur Angélique, appréter ce que je vous ai dit : notre Lettre va être prête dans un moment, Sœur Saint Ignace & moi allons la faire,

SCENE IX.

L'ES DEUX NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

Enfin nous voilà en liberté de rire tout à notre aise.

LA SECONDE NOVICE.

Pour celui-là, ma Sœur, je puis dire que j'ai été à la Comédie aujourd'hui, sans sortir du Couvent.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! mon Dieu, ma Sœur, n'y allons-nous pas tous les jours, en allant à la récréation?

LA SECONDE NOVICE.

Les hélas de nos Mères m'ont beaucoup réjoui.

LA PREMIERE NOVICE.

Et moi les figures & contorsions qu'elles faisoient, lorsque notre Mere Angélique m'oit le trait de la Toilette.

D.

LA SECONDE NOVICE.

Il y en a un, ma Sœur, que je suis étonnée qui ait échappé à la critique de nos Meres. Ecoutez,

- » Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
- » Ne disoit on un immodeste mot.
- » Mais en revanche il savoit des Cantiques ;
- » Des Oremus , des Colloques mystiques ;
- » Il disoit bien son Benedicite,
- » Et notre Mere & votre Charité.

LA PREMIERE NOVICE.

Que cela est joli ! d'autant plus que tout y est vrai.

LA SECONDE NOVICE.

Vous n'êtes pas encore à la fin. Elle poursuit.

- » Il savoit même un peu de Soliloque,
- » Et des traits fins de Marie Alacoque :
- » Il avoit eu dans ce docte manoir
- » Tous les secours qui menent au savoir ;
- » Il étoit-là maintes filles savantes
- » Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
- » Tous les Noël's anciens & nouveaux.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, ma Sœur, comment l'Auteur peut-il en savoir tant ?

LA SECONDE NOVICE.

Il a peut être passé quelque-temps dans quelqu'un de nos Monasteres. Mais écoutez jusqu'au bout.

- » Instruit, formé par les leçons fréquentes,
- » Bientôt l'élève égala ses Régentes ;
- » De leur ton même adroit imitateur,
- » Il exprimoit la pieuse lenteur,

» *Les saints soupirs, les notes languissantes*

» *Du chant des Sœurs, colombes gémissantes :*

» *Finallyment Ver-Vert savoit par cœur*

» *Tout ce que fait une Mere de Chœur.*

Eh bien ! que dites-vous de cela ?

LA PREMIERE NOVICE.

Que c'est le plus joli endroit de toute la Piece.

» *Il savoit des Cantiques,*

» *Des Oremus, des Colloques mystiques,*

» *Il disoit bien son Benedicite,*

» *Et notre Mere & votre Charité.*

J'en suis enchantée.

LA SECONDE NOVICE.

Moi, je suis encore plus pour ceux-ci :

» *Il savoit même un peu de Soliloque,*

» *Et des traits fins de Marie Alacoque....*

» *Il étoit-là maintes filles savantes,*

» *Qui mot pour mot portotent dans leurs cerveaux*

» *Tous les Noël's anciens & nouveaux.*

Il savoit tout Saint Augustin ; il auroit fallu, ma Sœur, le mettre pour arbitre entre les Jansénistes & les Molinistes.

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, dans l'un & l'autre parti il y en a bien qui n'en savent pas plus que n'en savoit le Perroquet.

LA SECONDE NOVICE.

Vous avez raison, ma Sœur ; mais laissons cela aux gens du métier ; pour nous, disons notre *Credo*, cela nous suffit.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Il exprimoit la pieuse lenteur,*

» *Les saints soupirs, les notes languissantes*
 » *Du chant des Sœurs, colombes gémissantes.*

Que cela est bien exprimé ! en effet, y a-t-il rien de plus sot que le chant des Sœurs de Sainte Marie ? Sûrement Saint François de Sales n'avoit pas le goût bon pour les chants de l'Eglise ; car il ne pouvoit pas en choisir un plus vilain que celui-là.

LA SECONDE NOVICE.

Il est d'autant plus vilain, qu'il nous fait geler quand nous sommes au Chœur.

LA PREMIERE NOVICE.

Il y a encore deux Vers qui me charment.

» *Finalement Ver-Vert savoit par cœur*
 » *Tout ce que fait une Mere de Chœur.* } Ensemble.

LA SECONDE NOVICE.

J'allois vous le faire remarquer.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Tout ce que fait une Mere de Chœur.*

Ce n'est pas peu dire, au moins, & il y a des Mères de Chœur qui savent un peu plus que la note.

LA SECONDE NOVICE.

Eh ! bien ! ma Sœur, nos Mères trouvoient ridicule le trait du Directeur ; on est venu les avertir que le P. G. étoit malade, voyez quels mouvemens elles se sont donnés.

LA PREMIERE NOVICE.

Elles ont beau dire & beau faire, on les croira toujours ridicules.

LA SECONDE NOVICE.

Eh ! mon Dieu, elles le sont en tout,

LA PREMIERE NOVICE.

Voulez-vous que je vous dise, ma Sœur, plus j'avance au terme de mon Noviciat, plus j'ai de chagrin de me voir obligée à passer ma vie dans un lieu tel que celui-ci, où tout est rempli de petitesesses, cependant d'orgueil, & de sottise vanité. Car si nos Mères ont des parens de quelque condition, elles vous jettent cela au nez cent fois le jour; & cependant avec tout leur orgueil, elles s'amuse à quantité de minauderies qui font hausser les épaules à celles qui ont tant soit peu de raison.

LA SECONDE NOVICE.

Mais, ma Sœur, puisque vous êtes si dégoûtée du Couvent, pourquoi persister dans la résolution de faire vos vœux?

LA PREMIERE NOVICE.

Que voulez-vous que je fasse, c'est bien malgré moi. Mon pere s'est remarié, je suis tous les jours exposée aux mauvaises humeurs d'une Belle-Mère. Mon pere a fait ce qu'il a pu pour me dégoûter du Couvent; & si je reste, ce sera plutôt par raison que par inclination.

LA SECONDE NOVICE.

Et moi, ma Sœur, si j'étois de vous, j'aimerois mieux vivre dans le monde. Avec le peu de bien que vous pourrez avoir, une fille de mérite trouve toujours rang parmi les honnêtes gens.

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, vous avez en vérité, de moi une idée trop avantageuse, je vous ai mille obligations des sentimens que vous voulez bien avoir pour moi..... Non, j'y suis entrée, c'est pour y demeurer le reste de mes jours;

je tâcherai de faire de nécessité vertu. Au reste, ma Sœur, je viens de vous faire part d'une chose sur laquelle je vous prie de garder un secret inviolable.

LA SECONDE NOVICE.

Ma Sœur, soyez persuadée que je le fais, sans le savoir; & puisque vous avez la bonté de m'honorer de votre amitié & de votre confiance, je veux vous faire un aveu qui demande de vous le même service: c'est que j'ai pris le parti de sortir aussi du Couvent; & comme je n'y suis entrée que contre la volonté de mes parens (ce qui est extraordinaire) ils seront ravis de me revoir: si les religieuses ont quelque regret de me perdre, elles ne doivent s'en prendre qu'à leurs ridicules manières, qui....

LA PREMIERE NOVICE.

Taisons-nous, voilà nos Mères qui reviennent.

LA SECONDE NOVICE.

Elles sauront bientôt la fin de notre entretien.

SCENE X.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE SAINT IGNACE, LA MERE ANGÉLIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE,

EN vérité, je suis dans une grande inquiétude de la santé de notre pauvre P. G.

LA MERE SAINT IGNACE.

Il se portoit assez bien quand il entra ici aux quatre-temps de Noël; mais, ma Sœur, pourquoi M. l'Ar-

chevêque ne veut-il point qu'il vienne confesser hors ces jours-là ?

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ne fais pas qu'est-ce qui a pu l'engager à faire cette défense qui nous fait tant de peine.

LA MERE ANGÉLIQUE.

C'est quelqu'un, sans doute, qui a déservi les bons Peres auprès de sa grandeur ; par-tout, notre Mere....

SCENE XI.

LA MERE SUPÉRIEURE ET LA MERE ÉCOUTE, *toute transportée.*

LA MERE ÉCOUTE.

Vous ne savez pas, notre Mere : j'étois à l'écoute de notre Mere Saint Augustin ; on a parlé de Vert, & le Monsieur a dit que c'étoit un Jésuite qui l'avoit fait.

TOUTES ENSEMBLE.

Un Jésuite !

LA MERE SUPÉRIEURE. *Toutes ensemble.*

Ma Sœur, que dites-vous-là.... Quoi ! un Jésuite.... Juste Ciel.... Un Jésuite !

LA MERE SAINT IGNACE.

Cela ne se peut, ma Sœur.... C'est une calomnie.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Quoi ! ce seroit un Jésuite qui auroit fait ce Livre infâme.

LA MERE ÉCOUTE.

Un Jésuite, ma Sœur, un Jésuite, un Jésuite !

LA SECONDE NOVICE.

Il y a là-dedans quelque chose qui révolte.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Un Jésuite, notre Mere, faire un pareil Livre: non cela ne se peut, ma Sœur.

LA MERE SAINT IGNACE.

Ne vous êtes-vous point trompée, notre Sœur?

LA MERE ÉCOUTE.

Non, non, j'ai écouté de toutes mes oreilles.

LA PREMIERE NOVICE, à part.

La chose étoit trop intéressante pour ne pas bien écouter.

LA MERE SAINT IGNACE.

Mais.....! Notre Sœur..... n'a-t-on point.... dit.... un Janséniste?

LA MERE ÉCOUTE.

Non, notre Mere, un Jésuite, un Jésuite.

LA SECONDE NOVICE.

La rime, notre Sœur, vous a peut-être trompée.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il faut attendre la Mere Saint Augustin; elle nous éclaircira. Mais la voilà.

SCÈNE XII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE SAINT
IGNACE, LA MERE SAINT AUGUSTIN,
LA MERE ANGÉLIQUE, LA MERE ÉCOUTE,
LES DEUX NOVICES.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

AH! ma Mere, nous sommes au comble de nos malheurs. Un Jésuite, notre Mere.... Un Jésuite a fait ce Livre infâme.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Cela n'est donc que trop vrai; notre Sœur Écoute nous l'avoit déjà annoncé, mais nous n'avions pas voulu l'en croire.

LA MERE SAINT IGNACE.

Quel hérétique!

LA SECONDE NOVICE.

Il a manqué à sa vocation, il devoit être Janséniste.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Oh! si c'étoit un Janséniste, il n'y auroit rien à dire. Mais un Jésuite.

LA SECONDE NOVICE, à part.

Cela n'est plus du jeu. Un Jésuite!

LA MERE ANGÉLIQUE.

Vraiment nous avions cru que notre Sœur Écoute avoit confondu l'un avec l'autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi quoiqu'on me l'ait dit, j'ai de la peine à le croire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ne vous l'a-t-on point nommé, ma Sœur?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

C'est le P. G.

LA SECONDE NOVICE.

Quoi! le P... G... Je le croyois si aimable homme; il me plaisoit tant.

LA MERE SAINT IGNACE.

Je ne suis pas surprise qu'il ait fait un tel livre; je n'ai jamais cru cet homme-là capable d'être Jésuite. Tout y répugne dans ses manieres; il a un air fier qui ne s'accorde nullement avec l'humilité de Saint Ignace.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Notre Sœur a raison; il portoit aussi son manteau en petit Abbé poupin.

Ici on sonne la fin de la Récréation.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Vous voilà pourtant désarmées; car...

LA PREMIERE NOVICE.

Notre Mere, voilà la fin de la récréation qui sonne.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Allons, retirons-nous, nos cheres Sœurs. Mais auparavant il faut que je vous fasse part de ma résolution.

Comme nous ne pourrions rien tenter contre le P. G., que nous n'attaquassions la chere Compagnie, à laquelle il a l'honneur & le bonheur d'être associé, & que nous avons trop de respect pour elle pour rien entreprendre contre, mon avis seroit de nous unir toutes pour empêcher qu'il ne fit ses derniers vœux, &

ne demeurât plus long-temps Jésuite. Allons, unissons-nous toutes, nos très-cheres Sœurs, pour un œuvre si charitable; car nous aurons en cela un mérite infini, en engageant ces bons Peres à se défaire d'un sujet qui leur fait tant de déshonneur.

LA SECONDE NOVICE. *à part.*

Je crois qu'il ne se fera pas beaucoup tirer l'oreille.
A la première Novice. Allons, ma Sœur, & charitable-
 ment pour nous, tâchons de nous délivrer d'elles.

Fin de la Critique de Ver-Vert.

V E R S
ADRESSÉS
A MONSIEUR L'ÉVÊQUE
DE LUÇON.

Vous dont l'esprit héréditaire ;
Et par les graces même orné,
Aux talents d'une illustre Pere
Joint l'agrément de SEVIGNÉ ;
Vous dont le tendre caractère
Sait unir, par d'aimables nœuds,
A l'avantage d'être heureux,
Le plaisir délicat d'en faire.
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muse ressuscitée,
De vos soins généreux, de vous-même enchantée ;
Et qui n'a point encor paré l'Autel des Grands,
Recevez le premier encens,
Protégez Euterpe & Minerve ;
Parmi les noms fameux que Clio nous conserve,
Ses fastes en comptent plus d'un :
Mais être aux bords de l'Hypocrene
Assis entre les Rois amis de Melpomene,
Et les tendres Auteurs des accents les plus doux,
Horace à la fois & Mécène,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'Eloge commence à vous.

ADIEUX AUX JÉSUITES.

A Monsieur l'Abbé MARQUET.

LA Prophétie est accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi;
La métamorphose est finie
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le fais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau sur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore
Quand j'y vins begayer l'engagement cruel....
Nos goûts sont nos destins, l'astre de ma naissance
Fut la paisible liberté;
Pouvois-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-temps souffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en est fait, à mon sort ma raison me ramène:
Mais, ami, t'avourai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnoitra sans peine:
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant:
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte,
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux:
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux:
Car ne les crois point tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus:
Si tu ne les connois que sur ce qu'en public
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus;

Lis & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus :
 Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
 Dont l'intérêt, la crainte & l'espoir sont exclus
 A leur sort le mien ne tient plus,
 L'impartialité va tracer leur image.
 Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
 Trop combattus, connus trop peu ;
 J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
 Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
 A leurs propres maux insensibles,
 Prodigués de leurs jours, tendres, parfaits amis,
 Et souvent bienfaiteurs paisibles
 De leurs plus fougueux ennemis ;
 Trop estimés enfin pour être moins hais.
 Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
 En reproches injurieux ;
 Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux,
 Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma pensée,
 C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

LE CARÈME

IM-PROMPTU.

Sous un Ciel toujours rigoureux,
 Au sein des flots impétueux,
 Non loin de l'Armorique plage,
 Il est une Île, affreux rivage,
 Habitable marécageux,
 Moitié peuplé, moitié sauvage,
 Dont les Habitants malheureux,
 Sont séparés

Séparés du reste du monde,
Semble ne connoître que l'Onde
Et n'être connus que des Cieux.
Les nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y fait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre;
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivants & les morts.

De cette étrange résidence
Le Curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.

On va penser que j'exagère,
Et que j'outré ce caractère;
« Quelle apparence, dira-t-on,
« Quelle Isle assez abandonnée
« Ignore le temps de l'année?
« Non, ce trait ne peut être bon
« Que dans une Isle imaginée
« Par le fabuleux Robinson. »

De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule;

Il porte la conviction,
Je n'y mettrai que la façon.

Le Curé de l'Isle susdite,
Vieux Papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *Guid'ânes*, ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ses Antiennes,
Et régler ses petits Etats.

Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.

La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le Continent abordable,
Qu'à la naissance du Printemps.

Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans Calendrier?
Comment placer les jours de Fête?
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise,
Quelqu'autre Curé plus savant
Auroit pu régir son Eglise,
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré sans remise
Aux périls du moite Elément:
Mais pour une telle imprudence

Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre assurément
Chériffoit trop son existence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Offioit sans trop d'étude,
Et qui dans sa décrépitude,
Dégôisoit Pseaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance Chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées,
Que quand, au retour du Zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu;
Ce fut celui de son Vicaire,
De Javotte, sa ménagère,
Et de son Magister Matthieu,
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé, Janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours ,
Février suit, Mars le remplace ,
Et l'Aquilon régnoit toujours :
Du Printemps, avec patience ,
Attendant le prochain retour ,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance ,
Tout bonnement & sans détour ,
Par faute de réminiscence ,
Notre vieux Curé chaque jour
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour :
Cependant, poursuit la Chronique ,
Le Carême depuis un mois ,
Sur tout l'Univers Catholique
Etendoit ses austeres loix ,
L'Isle seule, grace au bon-homme ,
A l'abri des statuts de Rome ,
Voyoit ses libres habitants
Vivre en gras pendant tout ce temps :
De vrai ; ce n'étoit fine chere ;
Mais cependant chaque Insulaire ,
Mi-Paysan , & mi-Bourgeois ,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytere ,
Tous dans cette erreur salutaire
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux ,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée :

Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitents,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le Printemps;
C'étoit lui qui par stratagème
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un Carême,
Pour se divertir en passant,
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon Curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement;
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine
Déjà la cinquième semaine
Venoit de commencer son cours.)

Il vient : il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'Eglise
Pâques revenoit dans dix jours,
» Dieu soit loué ! Prenons courage,
» Dit-il, enfonçant son castor;
» Grace au Seigneur, notre voyage
» Se trouve fait à temps encor
» Pour pouvoir dans mon hermitage
» Fêter Pâques selon l'usage.

Content, il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs & de lunettes;
Il part, il arrive à bon port

Dans ses solitaires retraites.
 Le lendemain, jour des Rameaux,
 Prônant avec un zèle extrême,
 Il notifie à ses Vassaux
 La date de notre Carême;
 » Mais, poursuit-il, j'ai mon système,
 » Mes Freres, nous n'y perdrons rien,
 » Et nous le rattrapperons bien;
 » D'abord, avant notre abstinence,
 » Pour garder l'usage ancien
 » Et bien remplir toute observance,
 » Le mardi-gras fera mardi,
 » Le jour des Cendres mercredi;
 » Suivront trois jours de pénitence;
 » Dans toute l'Isle on jeûnera;
 » Et Dimanche, unis à l'Eglise,
 » Sans plus craindre aucune méprise,
 » Nous chanterons l'Alleluia.

LE LUTRIN VIVANT.

A Monsieur l'Abbé DE SEGONZAC,

DE mes Ecrits aimable confident,
 Cher SEGONZAC, ma Muse solitaire,
 De ses ennuis brisant la chaîne austère,
 Vient près de toi retrouver l'enjouement:
 Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
 Nous unissoit sur les rives de Loire,
 Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
 Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,

Je te promis qu'au Temple de mémoire
Je placerois le Pupitre vivant
Dont je t'appris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment,
A dire vrai, cette moderne Histoire
Est un peu folle, il en faut convenir :
Est-ce un défaut ; Non, si c'est un plaisir,
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi ! la sagesse est-elle de saison ?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide Oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits,
Et les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : honni qui mal y pense.
Attention : j'ai touffé, je commence.

Non loin des bords du Cher & du Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux Bourg dont l'Eglise sans vitres
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres :
Là ne sont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude & libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies,
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,

A chaque Office , & de chanter eux-mêmes.

Ils ont pourtant , pour aider leur labeur ,

Un Chapelain & quatre Enfans de Chœur ,

Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté

Chez dame Barbe : elle leur sert de mère

Et de soutien , le public est leur pere.

Il faut savoir , pour plus grande clarté ,

Que dame Barbe est une Octogénaire ,

Fille jadis , aujourd'hui douairière ,

Qui , dès seize ans , d'un siècle corrompu

Craignant l'écueil , pour mettre sa vertu

Mieux à couvert des Mondains & des Moines ,

Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines ,

D'abord Servante , ensuite adroitement

Elle parvint jusqu'au gouvernement :

Déjà trois fois elle a vu dans l'Eglise ,

De pere en fils chaque charge transmise ,

Barbe , en un mot , au Chapitre fusdit ,

De race en race a gardé son crédit.

Or , chez ladite arriva notre histoire.

En Juin dernier , l'aventure est notoire ;

Par cas fortuit , l'Enfant de Chœur Lucas

Avoit usé l'étui des pays-bas :

Vous m'entendez , sa culotte trop mûre

Le trahissoit par mainte découpure ;

Déjà la breche augmentant tous les jours ,

Démanteloit la place & les fauxbourgs.

Barbe le voit , s'attendrit ; mais que faire !

Elle étoit pauvre , & l'étoffe étoit chère ;

D'une autre part , le Chapitre étoit gueux ;

E : puis d'ailleurs le petit malheureux ,

Ouvrage né d'un Auteur anonyme ,

Ne connoissant parents ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce stérile lieu,
Pour se chauffer que la grace de Dieu,
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre & rarement debout:
Enfin pourtant l'habile Gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais & dans un nouveau goût,
Nécessité prend son parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mere.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample & poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on paroît le Lutrin;
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique:
De ses feuillets par la crasse endurcis
L'âge avoit fait une étoffe en glacié.
La Vieille crut qu'on pouvoit sans dommages
Du Livre affreux détacher quelques pages.
Elle en prend quatre & les coud proprement
Pour relier un volume vivant:
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
Prit justement la Messe du Patron;
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable:
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent,
Or, cependant arrive le saint Brice,
Fête du lieu, fête du grand Office;
Le maître Chantre, Intendant du Lutrin,

Vient au grand Livre, il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd & temps & peines :
Il jure, il sacre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'office en croupe :
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce Livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au Chapitre;
On délibère, on décide soudain
Que le marmot braqué sur le pupitre,
Y servira de livre & de Lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service;
En quatre tours il apprend l'exercice;
Déjà d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot:
A livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner; un groupe de mazettes,
Très-gravement poursuit ce chant fallot;
Concert grotesque & digne de Calot.
Tout alloit bien jusques à l'Evangile:
Ferme & plus fier qu'un Sénateur romain,
Lucas tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin:
Mais par malheur une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible Lutrin.
D'abord il souffre; il se fait violence,
En tenant bon il enrage en silence.
Mais l'aiguillon allant toujours son train,

Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin delà va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Le fait est sûr, sans peine, on peut m'en croire,
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.

C'est pour toi seul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma Muse exilée
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit du caprice, ouvrage d'un moment;
Que loin de toi jamais il ne transpire.

Si par hasard il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre effor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire,
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes Vers, foudroyer & proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux;
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton douxereux:

» Y pense-t-il? Quel écrit scandaleux!

» Quel temps perdu! pourquoi, s'il veut écrire,

» Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux ?
Mais dédaignant leur absurde satire,
Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps & de peines entr'eux
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement,
Au grave poids d'une raison chagrine,
Les jeux légers d'une Muse badine,
Non, la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'aimable du Cerceau;
Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse.
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Graces;
Et les Censeurs obstinés à ternir
Son art chéri par l'ennui pédantesque
D'un François fade ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir,

LA
CHARTREUSE.

EPI TRE A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates,
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher malgré moi-même
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant & suprême
Qui, malgré tous ses traits flatteurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des fots,
Et la victime des cagots;
Mais votre Epître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens;
Vainement j'abjurois la rime,

L'haleine légère des vents

Emportoit mes foibles ferments :

Aminé votre goût ranime

Mes accords & ma liberté :

Entre Uranie & Thérpécure

Je reviens m'amuser encore

Au Pinde que j'avois quitté ;

Tel par sa pente naturelle,

Par une erreur toujours nouvelle ;

Quoiqu'il semble changer son cours ;

Autour de la flamme infidelle

Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes légères

Je vous offre des traits sincères

Du gîte où je suis transplanté ;

Mais comment faire en vérité ?

Entouré d'objets déplorables,

Pourrai-je de couleurs aimables

Egayer le sombre tableau

De mon domicile nouveau ?

Y répandrai-je cette aisance,

Ces sentiments, ces traits diserts

Et cette molle négligence

Qui mieux que l'exakte cadence

Embellit les aimables vers ?

Je ne suis plus dans ces bocages,

Où plein de riantes images,

J'aimai souvent à m'égarer ;

Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages

Ni vous-même pour m'inspirer.

Quand arraché de vos rivages

Par un destin trop rigoureux,

J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux ! quel contraste douloureux ?
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur subitement flétri,
Dans une surprise muette
Restait long-temps enseveli ;
Quoi qu'il en soit, je vis encore,
Et malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers :
De l'assoupissante Elégie
Je méprise trop les fadeurs ;
Phœbus me plonge en léthargie
Dès qu'il frédonne des langueurs,
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle & vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie,
Foule aux pieds la terre & le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin létargique,
Par un heureux tour de penser,
Je fais me faire un jeu comique

Des peines que je vais tracer ;
 Ainsi l'aimable poésie ,
 Qui dans le reste de la vie
 Porte assez peu d'utilité ,
 De l'objet le moins agréable
 Vient adoucir l'austérité ,
 Et nous sauve au moins par la Fable
 Des ennuis de la vérité.
 C'est par cette vertu magique
 Du Téléscope poétique ,
 Que je trouve encore les ris
 Dans la lucarne infortunée
 Où la bizarre destinée
 Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée ,
 Où la foule toujours crotée
 De prestolets provinciaux
 Trotte sans cause & sans repos ;
 Vers ces demeures odieuses
 Où regnent les longs arguments
 Et les harangues ennuyeuses ;
 Loin du séjour des agréments :
 Enfin pour fixer votre vue ,
 Dans cette pédantesque rue
 Où trente faquins d'Imprimeurs ,
 Avec un air de conséquence ,
 Donnent froidement audience
 A cent faméliques Auteurs ,
 Il est un édifice immense ,
 Où dans un loisir studieux
 Les doctes arts forment l'enfance
 Des fils des Héros & des Dieux :

Là,

Là, du toit du cinquième étage
Qui domine avec avantage,
Tout le climat Grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique hermitage
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard.
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Roufflent encore en faux-bourdon,
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en fais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabats,
Où l'Université des chats,

A minuit en robe fourée,
 Vient tenir ses bruyants états;
 Une table mi-démembrée,
 Près du plus humble des grabats;
 Six brins de paille délabrée,
 Treffés sur de vieux échelas;
 Voilà les meubles délicats
 Dont ma *Chartreuse* est décorée,
 Et que les freres de Borée
 Bouleversent avec fracas,
 Lorsque sur ma niche éthérée
 Ils préludent aux fiers combats
 Qu'ils vont livrer sur vos climats;
 Ou quand leur troupe conjurée
 Y vient préparer ces frimats
 Qui versent sur chaque contrée
 Les catharres & le trépas.
 Je n'outre rien; telle est en somme
 La demeure où je vis en paix
 Concitoyen du peuple Gnome
 Des Sylphides & des Follers;
 Telles on nous peint les tanières
 Où gissent ainsi qu'au tombeau,
 Les Pythonisses, les Sorcieres,
 Dans le donjon d'un vieux château;
 Ou tel est le sublime siege
 D'où flanqué des trente-deux vents,
 L'auteur de l'Almanach de Liege,
 Lorgne l'histoire du beau temps,
 Et fabrique avec privilege
 Ses astronomiques romans.
 Sur ce portrait abominable,

On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil,
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels;
Qui fais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque fait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté suprême;
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux ! plaisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel autre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur ?
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorants
Viennent, conduits par la folie,

S'ennuyer en cérémonie ,
Et s'endormir en compliments ,
Loin de ces plates cotteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau ,
La bigotterie en lunettes ,
La minauderie en cornettes ,
Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médifant infâme ,
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho :
Loin de ces fots atrabilaires ,
Qui , confus de petits mystères ,
Ne nous parlent qu'*incognito* ;
Loin de ces ignobles Zoïles ,
De ces enfileurs de dactyles ,
Coiffés de phrases imbéciles
Et de classiques préjugés ,
Et qui , de l'enveloppe épaisse
Des pédants de Rome & de Grece
N'étant point encor dégagés ,
Portent leur petite Sentence
Sur la rime & sur les Auteurs ,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs :
Loin de ces voix acariâtres ,
Qui dogmatifant sur des riens ,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres ,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unifon ,

Pour des miseres pédantesques ,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesé ,
Qui sous un air symétrisé ,
Parle à trois temps , rit à la toise ,
Regarde d'un œil apprêté
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux Cénobites ,
Qui voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont prosrites ,
Errant de quartiers en quartiers ,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites ,
Et le dégoût de leurs Moutiers :
Loin de ces faussets du Parnasse ,
Qui , pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace ,
Dans un petit monde bourgeois ,
Ne causent plus qu'en folles rimes ,
Ne vous parlent que d'Apollon ,
De Pégase & de Cupidon ,
Et telles fadeurs synonymes ,
Ignorant que ce vieux jargon ,
Relegué dans l'ombre des classes ,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction.
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton ;
Et qu'enfin , de la foule obscure

Qui rampe au marais d'Hélicon ,
Pour sauver ses vers & son nom ,
Il faut être sans imposture
L'interprete de la nature
Et le peintre de la raison.
Loin enfin , loin de la présence
De ces timides discoureurs ,
Qui , non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance ,
Restent noyés dans mille erreurs ,
Et damnent toute ame sensée ,
Qui , loin de la route tracée ,
Cherchant la persuasion ,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois , Aminte ,
Ajouter encor d'autres mœurs :
Mais sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs ,
Dont j'ai nuancé les couleurs ,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits ,
N'est point l'asyle & le pourpris
De l'entière béatitude ?
Que dis-je ? Est-on seul après tout
Lorsque touché des plaisirs sages ,
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux ,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux ,

Non sous ces vêtements funebres
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand vengeurs des crimes célèbres
Ils montent aux terrestres lieux;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort
Que les Citoyens d'Elisée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage,
Plus brillant que les plus beaux jours
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des amours;
Epris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accents,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poète sans fade encens;
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison;
Tandis que le Tasse & Milton
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois succéder une troupe

De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmants à mes yeux,
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Seneque & Lucien;
Saint-Evremont les accompagne:
Sur la recherche du vrai bien
Je les vois porter la lumière;
La Rochefoucauld, la Bruyere
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma bibliotheque & mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste cahos de volumes,
Dont l'erreur & les fots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés & reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.

C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains;
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages,
Qu'ils vont imprudemment chercher;
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir:
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,

Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur fardé,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux,
De la sublime Poésie,
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accents,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importants,
Dont l'âme massive, assoupie
Dans des organes impuissants,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentiments ?
Irois-je pâlir sur la rime,
Dans un siècle insensible aux arts,

Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards ?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrais-je, au char de l'immortelle
M'enchaîner encor pour long-temps,
Quand j'aurai passé mon printemps,
Pourrai-je vivre encor pour elle,
Car en vain au lyrique effort,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrais-je me livrer encor ?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie,
Et que sans un peu de folie
On ne rime plus à trente ans,
Suivrais-je un jour à pas pesants,
Ces vieilles Muses douairières,
Ces meres septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poètes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets ?
Egaré dans le noir Dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre & les lys,
Penche sa balance inégale
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris ;

Irois-je , Orateur mercénaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'autre de la chicane,
Aux loix d'un tribunal profane;
Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence anglicane,
Saper & le trône & l'autel:
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frêlaté,
Ces plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oïiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté:
Non , non , avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes menfonger
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidelles

Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui , dans la paix secrète
D'une libre & sûre retraite ,
Vit ignoré , content de peu ,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle Déesse ,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments ,
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements ,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugements :
Une indifférence suprême ,
Voilà mon principe & ma loi ;
Tout lieu , tout destin , tout système ,
Par-là devient égal pour moi ,
Où je vois naître la journée ,
Là , content , j'en attends la fin ;
Prêt à partir le lendemain ,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain ,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidelle ;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies ,
Vous voyez un foible rameau

Qui, par les jeux du vague Eole,
 Enlevé de quelque arbrisseau,
 Quitte sa tige, tombe, vole
 Sur la surface d'un ruisseau,
 Là par une invincible pente,
 Forcé d'errer, & de changer,
 Il flotte au gré de l'onde errante,
 Et d'un mouvement étranger;
 Souvent il paroît, il surnage,
 Souvent il est au fond des eaux;
 Il rencontre sur son passage
 Tous les jours des pays nouveaux;
 Tantôt un fertile rivage,
 Bordé de côtes fortunées;
 Tantôt une rive sauvage,
 Et des déserts abandonnés;
 Parmi ces erreurs continuës
 Il fuit, il vogue jusqu'au jour
 Qui l'enfouit à son tour
 Au sein de ces mers inconnues,
 Où tout s'abyme sans retour.

Mais qu'ai-je fait? Pardon, **Amince**,
 Si je viens de moraliser;
 Dans une lettre sans contrainte
 Je ne prétendois que causer.
 Où sont, hélas! ces douces heures
 Où dans vos aimables demeures,
 Partageant vos discours charmants,
 Je partageois vos sentiments?
 Dans ces solitudes riantes
 Quand me verrai-je de retour?
 Courez, volez, heures trop lentes.

Qui retardez cet heureux jour :
Oui, dès que les désirs aimables,
Jointes aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe & le bruit
Jusques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asyle
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art fait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verts,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Aufonie
Se mêle aux agréments français :
Je regrette les chanfonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les côteaux,
Quand vos Bergeres fortunées,

Sur les soirs des belles journées,
Ramenent gaiement leurs troupeaux,
Dans ces palais où la mollesse
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour :
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux discurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répendent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours :
Je regrette la bonhomie :
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux
Et toute la Mithologie,
Pour un quarteau de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappelant le regne charmant,

Je me redis, incessamment :
 Dans ces solitudes riantes
 Quand me verrai-je de retour !
 Courez, volez, heures trop lentes,
 Qui retardez cet heureux jour,
 Claire fontaine, aimable Ifore,
 Rive où les Grâces font éclore
 Des fleurs & des jeux éternels
 Près de ta source, avant l'aurore,
 Quand reviendrai-je boire encore
 L'oubli des soins & des mortels.
 Dans cette gracieuse attente,
 Aminte, l'amitié constante,
 Entretenant mon souvenir,
 Elle endort ma peine présente
 Dans les songes de l'avenir.
 Lorsque le Dieu de la lumière,
 Échappé des feux du lion,
 Du Dieu que couronne le lierre,
 Ouvrira l'aimable saison,
 J'en jure le pèlerinage :
 Envolé de mon hermitage,
 Je vous apparîtrai soudain
 Dans ce parc d'éternel ombrage,
 Où souvent vous rêvez en sage,
 Les lettres d'Usbeck à la main ;
 Ou bien dans ce vallon fertile,
 Où, cherchant un nouvel asyle,
 En trouvant des périls nouveaux,
 La perdrix en vain fugitive
 Rappelle sa troupe craintive
 Que nous chassons sur les côteaux.

Vous

Vous me verrez toujours le même ,
Mortel sans soin , ami sans fard ,
Pensant par goût , rimant sans art ,
Et vivant dans un calme extrême ,
Au gré du temps & du hasard :
Là , dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties ,
Portant des esprits dégagés
De soucis & de préjugés ,
Et retranchant de notre vie
Les façons , la cérémonie ,
Et tout populaire fardeau ;
Loin de l'humaine Comédie ,
Et comme en un monde nouveau ,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.
Une Divinité commode ,
L'amitié , sans bruit , sans éclat ,
Fondera ce nouvel état ,
La franchise en fera le code ,
Les jeux en feront le Sénat ;
Et sur un tribunal de roses ,
Siege de notre Consulat ,
L'enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude ,
La raison quittant son ton rude ,
Prendra le ton du sentiment ;
La vertu n'y fera point prude ,
L'esprit n'y fera point pédant ;

Le savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément :
Pourvu que l'on sache être aimable ,
On y saura suffisamment ;
On y proscrira l'étalage
Des Phrasiers , des Rhéteurs bouffis ;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage ,
Mais sous le nom de badinage ,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes ,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris ,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusques sur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudeville ,
On bannira les faux plaisants ,
Les Cagots fades & rampants ,
Les Complimenteurs imbéciles
Et le peuple des froids savants.
Enfin , cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs ,
Le soleil levé sans nuages ,
Fournira son cours sans orages ,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement ,
Nul indiscret , nul inconstant
N'entrera dans la confidence ;

Ce canton veut être inconnu
 Ses charmes, sa béatitude
 Pour base ayant la solitude,
 S'il devient peuple, il est perdu.
 Les Etats de la République
 Chaque automne s'assembleront,
 Et là notre regret unique,
 Nos uniques peines seront
 De ne pouvoir toute l'année
 Suivre cette loi fortunée
 De philosophiques loisirs,
 Jusqu'à ce moment où la Parque
 Emporte dans la même barque
 Nos jeux, nos cœurs & nos plaisirs.

LES OMBRES.

ÉPÎTRE A M. D. D. N.

DEs régions de Sylphirie,
 De ce séjour aérien,
 Dont ma douce philosophie
 Sait bannir la mélancolie,
 En rimant quelque aimable rien,
 SALUT, santé toujours fleurie,
 Solitude & libre entretien
 A la République chérie
 Dont une tendre rêverie
 M'a déjà rendu citoyen.
 Dans votre Epître ingénieuse

Vous prétendez que le pinceau
 Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
 N'en a pas fini le tableau,
 Et vous m'engagez à décrire,
 D'un crayon léger & badin,
 La carte du classique empire,
 Et les mœurs du peuple Latin.
 A la gaieté de nos maximes
 Pour ajuster ce grave objet,
 Et ne point porter dans mes rimes
 La séchereffe du sujet,
 Ecartons la Muse empestée,
 Qui, se guindant sur de grands mots,
 Préside à la Prosentoisée
 Des Poètes collégiaux.

Je vous ai dépeint l'Elisée

Dans le plaisir pur & parfait

De mon hermitage secret.

Par un contraste assez bizarre,

Dans ce nouvel amusement,

Je vais vous chanter le Ténare,

Non sur un ton triste & pesant;

Ennemi des Muses plaintives,

Jusques sur les fatales rives

Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves

Dans un silence rigoureux;

Des pleurs, des prisons, des entraves,

Un séjour vaste & ténébreux;

Des cœurs dévoués à la plainte,

Des jours filés par les ennuis,

N'est-ce point la fidelle empreinte

Du triste royaume des nuits ;
N'en doutez point, ce que la Fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erebe & son cortège
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un College
Vous reconnoîtrez les enfers :
Tel étoit le vrai parallèle
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit :
Amince, je me le rappelle,
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidelle,
Je vous entretenois ainsi.
Venez, de la docte poussière
Osez franchir les tourbillons,
Perçons l'infemale carrière
Des scholastiques régions :
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proscrire
La nuit semble régner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure

N'ornent point ces lieux détestés ;
 Les seuls oiseaux d'affreux augure
 Y forment des sons redoutés.
 Dès l'abord de ce gouffre horrible
 Tous nous retrace Achéron ;
 Voyez ce portier inflexible,
 Qui payé pour être terrible,
 Et muni d'un cœur de Huron,
 Réunit dans son caractère
 La triple rigueur de Cerbere
 Et l'âme avare de Caron ;
 Ainsi que ces ombres légères
 Qui, pour leurs demeures premières,
 Formoient des regrets & des vœux,
 Les jeunes captifs de ces lieux
 Voltigent auprès des barrières,
 Sans pouvoir échapper aux yeux
 De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques
 Et sous les lugubres portiques
 De ces tribunaux renommés,
 Au lieu de ces voiles funebres
 Qui de l'empire des ténèbres
 Tapissoient les murs enfumés,
 D'une longue suite de theses
 Contemplez les vils monuments,
 Archives de doctes fadaïses,
 Supplice éternel du bon sens,
 A la place des Tisiphones,
 Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
 Qui du Styx étoient les bourreaux,
 J'apperois des tyrans nouveaux,

L'hyperbole aux longues échasses
La catachrese aux doubles faces,
Les logogripes effrayants,
L'impitoyable syllogisme,
Que fuit le ténébreux sophisme
Avec les ennuis dévorants.
Quelle inexorable mégère
Ici rassemble avant le temps,
Ces mânes jeunes & tremblants,
Et ravis au sein de leur mère !
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence ;
Voyez des pâles Souverains
Exercer leur triste puissance,
Un sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais, quelles alarmes soudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces prisons & ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures de Phlégéon !
Tels étoient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels sont ces brûlants soupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux ?
De ce parallèle grotesque,

Moitié vrai, moitié romanesque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge
Et le prestige officieux
Qui vous présente à mes yeux ;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuscule
Tenant leur conciliabule :
Parmi la cendre des tombeaux,
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre :
Affublé de l'accoutrement
D'un précurseur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et d'une bouche sépulcrale
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du sein délectable,
Et des songes & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain l'aurore ;
Un voile épais couvre les airs ;
Et Phébus n'est point prêt encore

A quitter les nymphes des mers.

Astre qui réglas ma naissance,

Pourquoi ta suprême puissance,

En formant mes goûts & mon cœur,

Y versa-t-elle tant d'horreur

Pour la monacale indolence ?

Plus respecté dans mon sommeil ;

Exempt des craintes du réveil,

J'eusse, les deux tiers de ma vie,

Dormi, sans trouble, sans envie,

Dans un dortoir de Victorin,

Ou sur la couche rebondie

D'un Procureur Génovésin.

Il est vrai qu'un peu d'ignorance

Eût suivi ce destin flatteur :

Qu'importe. Le nom de Docteur

N'eût jamais tenté ma prudence ;

Jamais d'un sommeil enchanteur

Il n'eût violé la constance ;

Une éternité de science

Vaut-elle une nuit de bonheur ?

Par votre missive charmante,

Vous me chargez de vous donner

Quelque nouvelle intéressante,

Ou quelqu'anecdote amusante ;

Mais que puis-je vous griffonner,

Les politiques rêveries

Des vieux chapiers des Tuilleries

Intéressent fort peu mes soins,

Vous amuseroient encor moins ;

Et d'ailleurs, selon le génie

De notre aimable colonie,

Je ne dois point perdre d'instants,
Ni perdre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du temps :
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront;
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau;
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.

A tout le petit confistoire
Où ne font échos imprudents,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens;
Mais sauvez-la des jugements
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médifante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux
Sur le champ iroit sans repos,
Dressant la crête & battant l'aile,
Glapisse quelqu'alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots;

Ou qui, pour parler sans emblème,
Dans quelque parloir médifant,
Iroit afficher l'anathème
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale,
De ce fiel mystique & couvert
Que vient de verser sa cabale
Sur l'histoire de DOM VER-VERT,
Fait en cette critique année;
Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent,
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit,
Sur je ne sais quel manuscrit,
Par un prestolet famélique,
Se vend, à l'insçu de l'Auteur,
Par ce petit collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint oiseau;
De narrer comme quoi la pièce
Portée au sortir de la presse,
Au parlement Visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,

Et sonna par-tout le tocsin ;
Comme quoi les meres notables ,
L'état major , les vénérables ,
Vouloient , dans leur premier accès ,
Sans autre forme de procès ,
Brûler ces vers abominables ,
Comme erronés , comme exécrables ,
Jansénistes impardonnables ,
Et notoirement imposteurs ;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La Jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups ,
Ravi VER-VERT à ce courroux ,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médifant ,
Les jeunes sœurs d'un œil content ,
Ont vu draper les graves meres ,
Les révérendes douairieres ;
Et la grand'chambre du couvent.
Une Nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidele
Que jamais VER-VERT n'exista ,
Vu , dit-elle , qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloître Sibylle ,
N'en déplaît à sa charité ,
Sera de peu d'utilité ;
Car dès que VER-VERT est cité
Dans les archives du Parnasse ,

Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique,
Au carnaval se jugera;
Dans un chapitre écuménique
L'oiseau défenseur paroîtra;
La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et dans le fort des arguments
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernières dents;
Mais la jeune Sœur Pulchérie,
Qui pour VER-VERT perorera,
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent là,
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printemps,
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies;
Trop paresseux pour abréger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier:
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me défennuyer:
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire;
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

E N V O I

DE L'ÉPITRE SUIVANTE,

A MADAME***

SUR le sage emploi de la vie
Une aimable philosophie
A trop éclairé votre cœur
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma Déesse :
Aux sons négligés de ma lyre
Vous sentirez qu'elle m'inspire,
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté,
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître,
Il en coûte trop au bonheur,
Le titre trop cheri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être :
Aussi n'est-ce point sous ce nom
Si peu fait pour mon caractère
Que je rentre au sacré Vallon,

Moi qui ne suis qu'en volontaire
Les drapeaux brillants d'Apollon.

La Muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'est point de ces Muses sublimes
Qui pour amants veulent des Dieux :
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces Nymphes altieres
Que divinisent les guerriers :
La négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs font ses graces,
Et les roses sont ses lauriers.

Ici sur le ton des préfaces
Et des pesantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages,
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille suffrages ;
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes amis me font l'univers.

É P I T R E

A M A M U S E.

VOLAGE Muse, aimable enchanteresse,
Qui m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs :
Si, dans ce jour de loisible mollesse,
Tu peux quitter les paisibles douceurs,

Vole en ces lieux ; la voix de la sagesse
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois sans crainte aux yeux d'une Déesse
Qui regle seule & ma lyre & mes mœurs ;
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage & l'idole des fots :
C'est cette Nymphé au tendre caractère,
Née au Portique & formée à Cythere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard , & rassemble près d'elle
La vérité, la franchise fidelle
Et la vertu dans le char des amours.
C'est à ses yeux , au poids de sa balance,
Muse , qu'ici , dans le sein du silence,
De l'art des Vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrtes de Vénus ,
Où voles-tu ? Quelle brillante fête
Peut inspirer ces transports inconnus ?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute ;
Mais instruis-moi , pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu ,
Au Pinde seul je vais tourner ma route ,
Où qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjouement folâtre ,
Je vais enfin , de toi seule idolâtre ,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchanté ,

C'est

C'est t'endormir dans une vaine attente
Sous d'autres loix mon sort se voit rangé,
Avec mon sort mon cœur n'a point changé,
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison & mes sens,
Et pour un temps avec toi je suppose
Que consacrant ma voix à tes accents,
J'aïlle t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes Autels, que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu, capricieuse idole ?
Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes Sœurs tu payerois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs ! que dis-je ? Hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines Beautés, Syrenes homicides,
Dans tous les temps par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amants endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monuments de disgrâce & de gloire ;
Je lis les noms des Poètes fameux,
Où sont les noms des poètes heureux ?
Enfants des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager,
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir sans patrie,

Vole en ces lieux ; la voix de la sagesse
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois sans crainte aux yeux d'une Déesse
Qui regle seule & ma lyre & mes mœurs ;
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage & l'idole des fots :
C'est cette Nymphé au tendre caractère,
Née au Portique & formée à Cythere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, & rassemble près d'elle
La vérité, la franchise fidelle
Et la vertu dans le char des amours.
C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des Vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu ? Quelle brillante fête
Peut inspirer ces transports inconnus ?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute ;
Mais instruis-moi, pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjouement folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'effor aux fougues de tes jeux ?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchanté,

C'est

C'est t'endormir dans une vaine attente :
Sous d'autres loix mon sort se voit rangé,
Avec mon sort mon cœur n'a point changé,
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison & mes sens,
Et pour un temps avec toi je suppose
Que consacrant ma voix à tes accents,
J'aïlle t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes Autels, que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu, capricieuse idole ?
Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes Sœurs tu payerois mès hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs ! que dis-je ? Hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines Beautés, Syrenes homicides,
Dans tous les temps par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amants endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monumens de disgrace & de gloire ;
Je lis les noms des Poètes fameux,
Où sont les noms des poètes heureux ?
Enfants des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager,
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir sans patrie,

Non moins errants que ce peuple léger,
Semé par-tout, & par-tout étranger.

De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains;
Et pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athene,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les manes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrâce
Au fier caprice & des Rois & des Dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangères archives,
Notre Hélicon; trop long-temps désolé,
Ne voit-il pas ses grâces fugitives?
Oui chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce phénix Lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ses bras.

Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes Sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire:
Et j'envierois tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permesse
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs:
Eh! que fait-on? un simple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage;
Pour perdre un sage, il ne faut qu'un bigot.

Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjouement ?
Toujours fidelle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissais la rime
Moins par fureur que par amusement :
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment ?
Hélas ! je vois par quel charme séduit
Tu veux franchir la carrière des airs ;
De mille objets la nouveauté t'invite
Et ton image autrefois interdite
A leur pinceau dans les jours de tes fers
Vient aujourd'hui te demander des Vers :
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers,
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux Cieux !
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes,
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer, le Dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars,
Un autre Dieu plus charmant & plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons :
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie,

Et tu voudrois dans tes nouveaux transports
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,
Prenant son vol pour la première fois,
Charmé, surpris entre Pomone & Flore,
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstants;
Il vole au bois, il est dans la prairie,
Il est par-tout dans les mêmes instants.

C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé:
Du moins avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé,
Vas consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa Muse en courroux
De l'art des Vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade personnage?
Que fais-je enfin, tous les soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?

Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystere,
Où s'amusant & charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur,
Du goût public honorable victime,
Bientôt au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,

Et regretter sa douce obscurité :
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrete & légère,
Le trahira sans croire lui déplaire ;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.

Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier Censeur seront pourtant soumis.

Si par hasard il trouve comme Horace
Quelque Mécène ou quelque tendre Grâce ;
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie,
L'esprit d'Auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui naturel, égal,
Sache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du peuple parasite,
Des froids pédants, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite ;
Que de dégoûts l'investiront ailleurs !
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuira la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui prévenus de cette erreur commune,
Que quand on rime on ne fait que des vers,
A son abord prendront cet idiome.
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,

Et de l'Auteur ne distinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.

Tels sont les maux où cet effort s'engage;
Mais l'amour propre opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou fait du moins ne le peindre qu'en beau;
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public, distingué du vulgaire,
T'appelle encore à de nouveaux succès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts?
En deux printemps, de ce Juge peu stable
On peut se voir & l'idole & la fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arene
Par les Zéphirs de l'heureuse Hypocrène,
Est effacé par Eole en courroux:
Et quand les fleurs, dont le public vous pare,
Conserveroient un éternel printemps,
Chez la faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons & des plaisirs constants;

Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Prothée,
Il est un temple élevé par l'erreur,
Où la brillante & volage faveur,
Semant au loin l'espoir & les mensonges,
D'un air distrait fait le fort des mortels,
Son foible trône & sur l'aile des songes,
Les vents légers soutiennent ses autels.
Là, rarement la raison, la justice

Ont amené les mortels vertueux;
L'opinion, la mode & le caprice
Ouvrent le temple, & nomment les heureux,
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Diète daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison;
Au même instant l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux;
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Défiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à leur gloire soumis;
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la faveur inconstante
Tournant ailleurs son effor incertain;
Dans des déserts, loin de l'isle charmante,
Les aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue,
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours.

Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifice
A la faveur, à l'estime, au renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux:
Moi que le ciel fit naître moins sensible

A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien ;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein & façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien :
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone,
Au sein fécond des vergers renaissants,
Ne doivent point un tribut à l'automne,
Tout leur destin est de plaire au printemps.

 Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment ;
Ne pense pas que de la Poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant :
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces moments, mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière,
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigne ses mystères
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon, où la Farre & Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,

Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfans de leurs plaisirs;
Et sans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth, descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là si je puis reconnoître leur trace,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant,
Qui les rendit les Poètes des Grâces;
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les pénibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur;
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs & dans ma liberté,
Trouvant sans cesse, auprès de ce que j'aime,
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles;
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit, d'une main toujours prompte,
La Parque file, & dans l'ennui du temps

Ensevelit une foule d'instants ,
Dont le plaisir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours ,
Et badinons seulement sur la lyre ,
Quand la beauté dans un tendre délire
Ordonnera des chansons aux amours.

Mais quelque rang que le sort me réserve ,
Soit que je suive ou Thalie , ou Minerve ,
Ecoute , Muse , & connois à quel prix
Je souffrirai quelquefois que ta verve
Vienne allier la rime à mes Ecrits.

Pour te guider vers la double colline ,
De ces sentiers prévien-tu les hasards ?
L'illusion fascinant tes regards ,
Peut t'égarer sur la route voisine ,
Et t'entraîner dans de honteux écarts.
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges ,
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;
Nul monstre affreux n'infestoit les passages ,
C'étoit l'Olympe & le temple des Sages ;
Là sur la lyre , ou les pipeaux légers ,
De Philomele égalant les ramages ,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des Dieux & les mœurs des bergers.
Connoissant peu la basse jalousie ,
De la licence ennemis généreux ,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux ,
Aucun poison à la pure ambrosie ;
Et les zéphyr de ces brillants côteaux ,
Accoutumés aux doux sons des guitares ,
Par des accords infames ou barbares ,
N'avoient jamais réveillé les échos.

Quand évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'obscénité, la noire calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révéres,
Vinrent tenter des accents ignorés.

Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfirent :
Bientôt Phébus outré de ces revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers,
Que la vertu, reine de l'harmonie,
A la décence, aux grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin delà leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur ;
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en main reçurent les rimeurs,
Proscrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainsi jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil frelon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé ;
C'est-là qu'encor cent obscurs satyriques,
Cent artisans de fadaïses lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits,

Vont sans témoins forger ces folles rimes ,
Ces vers grossiers , ces monstres anonymes ,
Tout ce fratras de libelles pervers
Dont le Batave infeste l'univers.

Oh , du génie usage trop funeste !
Pourquoi faut-il que ce don précieux ,
Que l'art charmant , le langage céleste
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les Conquérants , les Belles & les Dieux ,
Chez une foule au Parnasse étrangere
Sois si souvent le jargon de Mégere ,
L'organe impur des plus lâches noirceurs ,
L'ame du crime , & la honte des mœurs !
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore ,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs ,
Au même instant fassent souvent éclore
Les suc's mortels & les poisons vengeurs !

Muse , je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la licence obscène ;
Faites à chanter sans rougir de tes sons ,
Tu n'iras point chez cette infâme Reine
Prostituer tes naïves chansons :
Mais de tout temps un peu trop prompte à rire ,
Ton goût peut-être en quelques noirs accès ,
T'attacheroit au char de la satire ;
Ah ! loin de toi ces cyniques excès !
Quelles douceurs en suivent les succès ,
Si , quand l'ouvrage a le sceau de l'estime ,
L'Auteur flétri , fugitif , détesté ,
Devient l'horreur de la société :

Je veux qu'épris d'un nom plus légitime ,
Que non content de se voir estimé

Par son génie, un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai citoyen.

En vain guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis;
Ce n'est point là que ma raison l'admire;
Et Despréaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Collétets, des Cotins, des Pradons,
Mânes plaintifs qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce Censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.

Un autre écueil, Muse, te reste encore,
En évitant cet antre ténébreux,
Où nourrissant le feu qui la dévore
L'âpre Satyre épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride

Où la louange au ton foible & timide ;
 Aux yeux baissés, aux douxereux souris,
 Vient, chaque jour, sous le titre insipide
 D'Odes aux Grands, de bouquets aux Iris,
 A l'univers préparer des ennuis.
 Le Dieu du goût, au vrai toujours fidele,
 N'exclut pas moins de sa cour immortelle
 Le complaisant, le vil adulateur
 Que l'envieux & le noir imposteur.

Pars, ç'en est fait, que ce fil secourable
 Te conduisant au lyrique séjour,
 Sauve tes pas du dédale effroyable
 Où mille Auteurs s'égarent sans retour.
 Dans ces vallons, si la troupe invisible
 Des froids Censeurs, de Zoïles secrets
 Lance sur toi ses inutiles traits,
 D'un cours égal poursuis ton vol paisible,
 Par les fredons d'un Rimeur désolé
 Que ton repos ne puisse être troublé,
 Et sans jamais t'avilir à répondre,
 Laisse au mépris le soin de les confondre :
 Rendre à leurs cris des sons injurieux,
 C'est se flétrir & ramper avec eux.

A cette loi pour demeurer fidelle,
 Devant tes yeux conserve ce modele :
 Il est un Sage, un favori des Cieux,
 Dont à l'envi tous les arts, tous les Dieux
 Ont couronné la brillante jeunesse,
 Et qui vainqueur du fuseau rigoureux,
 Possede encor dans sa mâle vieillesse
 L'art d'être aimable, & le don d'être heureux :
 Long-temps la haine & la farouche envie,

En s'obstinant à poursuivre ses pas ,
Crurent troubler le calme de sa vie ,
Et l'attirer dans des honteux combats :
Mais conservant sa douce indifférence ,
Et retranché dans un noble silence ,
De ses rivaux il trompa les projets ,
Pouvant les vaincre il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux , lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage ,
Laisant les airs , à leurs sons glapissants ,
Le rossignol interrompt ses accents ;
Et pour reprendre une chanson légère ,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une Dryade , ou de quelque Bergere ,
Réveille enfin sa tendresse & son chant.

Prends le burin & grave ces maximes :
Muse , à ce prix je suis encor tes loix ;
A ce prix seul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes ,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives ,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vrai tombeau ,
Que pour Phébus il n'est plus de Mecene ;
Et qu'éloigné du trône de la Seine ,
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui , je le fais , de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horison ;
Mais s'il languit sous ses voiles funèbres ,
Allons au vrai : quelle en est la raison ?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramenera sur l'empire des Vers

Ces jours brillans nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand ne suivant que des Muses impies,
Prenant la rage & le ton des harpies,
Mille rimeurs honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux;
Ces noirs transports sont-ils la poésie?
Hé quoi, doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie,
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits?
N'accusons point les astres de la France;
Pour ranimer leurs rayons éclatants,
Qu'au mont sacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talents,
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres,
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le sommeil & les ombres
Où sont plongés les arts évanouis
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône,
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix,
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse & de la volupté,
Nymphé badine, ou bergère sensible,
Viens quelquefois avec la liberté
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever des suffrages
Que pour charmer ma sage oisiveté.

ÉPITRE

ÉPITRE AU P. BOUGEANT,

J É S U I T E.

DE la paisible solitude
 Où, loin de toute servitude,
 La liberté file mes jours,
 Ramené par un goût futile
 Sur les délires de la ville,
 Si j'en voulois suivre le cours,
 Et savoir l'histoire nouvelle
 Du domaine & des favoris
 De la brillante bagatelle,
 La divinité de Paris,
 Le dédale des aventures,
 Les affiches & les brochures,
 Les colifichets des Auteurs,
 Et la gazette des coulisses,
 Avec le roman des Actrices,
 Et les querelles des rimeurs,
 Je n'adresserois cette Epître
 Qu'à l'un de ces oisifs errants,
 Qui, chaque soir, sur leur pupitre
 Rapportent tous les vers courants,
 Et qui dans le changeant empire
 Des amours & de la satire,
 Acteurs, spectateurs tour-à-tour,
 Possèdent toujours à merveille
 L'historiette de la veille
 Avec l'étiquette du jour.

Je pourrois décorer ces rimes

De quelqu'un de ces noms sublimes

Devant qui l'humble adulateur

De ces muses pufillanimes

Vient étaler la pesanteur ;

Si je savois louer en face ,

Et dans un éloge imposteur ,

Au ton rampant de la fadeur

Faire descendre l'art d'Horace

Mais du vrai seul trop partisan ,

Mon Apollon peu courtisan ,

Préfère l'entretien d'un sage ,

Et le simple nom d'un ami ,

Aux titres ainsi qu'au suffrage

D'un grand dans la pompe endormi

Pour les protecteurs que j'honore ,

Que seroient mes foibles accents ?

Ainsi que les Dieux qu'on adore ,

Ils sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte ,

Et sans intérêt & sans feinte ,

J'appelle en ces bois enchantés ,

Moins révérend qu'aimable Père :

Vous dont l'Esprit , le caractère

Et les airs ne sont point montés

Sur le ton sottement austère

De cent tristes paternités ,

Qui , manquant du talent de plaire ,

Et de toute légèreté ,

Pour dissimuler la misère

D'un esprit sans aménité ,

D'une sagesse minaudière ,

Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tannière
Que sous la lugubre bannière
De la grave formalité :
Vous dis-je , ce Pere vanté,
Vous , ce Philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asyle,
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant & favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuse
Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non , aux lieux d'où je vous écris ,
Je ne me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous , comme les Saumaïses ,
Immolant aux doctes fadaïses
L'esprit & la félicité,
Partager , avec privilege
Des Patriarches du college,
L'ennuyeuse immortalité ?
Non l'esprit des aimables sages

N'est point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio :
Quoi ! sur votre philosophie ,
Que les rayons de l'enjouement
Faisoient briller d'un feu charmant ,
La profane mélancolie
Auroit-elle , malgré les jeux ,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de sa misanthropie ,
Fuiriez-vous ce peu d'agréments
Qui nous fait supporter la vie ,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentiments ,
Les doux transports de l'harmonie
Et les jeux de la poésie ,
Enfin tous les enchantements
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bizarrerie ,
Anachorete cazanier ,
Pour aller encore effuyer
L'éternité du vin de Brie ,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï , d'Arbois & de Pomar ?
Non , vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux ,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le sage & l'heureux ,
Pour vous condamner au silence
Loin de ces biens & de ces jeux

Dont la tranquille jouissance ,
Proscrite chez le peuple sot ,
Distingue le mortel qui pense
De l'automate & du cagot ;
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux ,
Dans une ame philosophique ,
Verser le poison léthargique ,
Ce n'eût point été dans ces lieux ,
Dans un temple de l'alégresse ,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère ,
Pourquoi reprocher au hasard
De ce prompt & triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui, vous seriez encore à nous
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle ,
Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici ;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aîle ,
Qu'on n'entend plus les chalumeaux ,
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien ;
Et sans doute il n'en seroit rien.
Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrins réflexions ,

N'est point né pour les gros ouvrages
 Souvent publics incognito ;
 Le Dieu du goût & du génie
 A rarement eu la manie
 Des honneurs de l'in-folio :
 Quoi ! sur votre philosophie,
 Que les rayons de l'enjouement
 Faisoient briller d'un feu charmant,
 La profane mélancolie
 Auroit-elle, malgré les jeux,
 Porté ses nuages affreux,
 Martyr de sa misanthropie,
 Fuiriez-vous ce peu d'agréments
 Qui nous fait supporter la vie,
 Les entretiens où tout se plie
 Au naturel des sentiments,
 Les doux transports de l'harmonie
 Et les jeux de la poésie,
 Enfin tous les enchantements
 De la meilleure compagnie
 Et par quelle bizarrerie,
 Anachorete cazanier,
 Pour aller encore essuyer
 L'éternité du vin de Brie,
 Auriez-vous quitté le nectar
 D'Aï, d'Arbois & de Pomarose,
 Non, vous tenez de la nature
 Un jugement trop lumineux,
 Vous avez trop cette tournure
 Qui fait & le sage & l'heureux,
 Pour vous condamner au silence
 Loin de ces biens & de ces jeux

Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense
De l'automate & du cagot;
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux,
Dans une ame philosophique,
Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'alégresse,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère,
Pourquoi reprocher au hasard
De ce prompt & triste départ
La cause trop involontaire?
Oui, vous seriez encore à nous
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici,
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile,
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien;
Et sans doute il n'en feroit rien.
Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions:
Sans chagrins réflexions,

Les amours songeroient à plaire,
Mirtyle toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergere,
Et les ruisseaux apparemment,
Entre les fleurs & la fougere,
N'en iroient pas plus lentement,
Mais sans ces fadeurs de l'Idylle,
Je vous dirai fort simplement,
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu d'automne plus charmant,
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris;
Des guirlandes de la jeunesse
Les ris couronnent la sagesse,
La sagesse enchaîne les ris;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.
Tour-à-tour d'une main facile
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas :
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage,

Où sans projet , sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage ,
Sages ou fous à l'unisson ,
Joignent la flûte à la trompette ,
Le brodequin à la houlette ,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange & la satire ,
Tout s'écrit ici , tout nous plaît ,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet ,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine ,
Jusqu'au folâtre Triplet.

Que l'insipide symétrie
Regle la ville qu'elle ennuie ;
Que les temps y soient concertés ,
Et les plaisirs mêmes comptés ,
La mode , la cérémonie ,
Et l'ordre & la monotonie
Ne sont point les Dieux des hameaux ;
Au poids de la triste satire ,
On n'y pèse point tous les mots ,
Et si l'on doit blâmer ou rire ;
Tout ce qui plaît vient à propos ,
Tout y fait des plaisirs nouveaux ;
Le hasard , l'instant les décide ,
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît , qui s'envole soudain ,
Et sans prévoir le lendemain !
Dans ce silence solitaire ,
Sous l'empire de l'agrément ,
Nous ne doutons aucunement

Que déjà le noir sagittaire ,
 Couronné des tristes frimats ,
 Vient bannir Flore désolée ,
 Et qu'avec Pomone exilée ,
 L'astre du jour fuit nos climats.
 Oui , malgré ces métamorphoses ,
 Nos bois semblent encor naissants ,
 Zéphyr n'a point quitté nos champs ,
 Nos jardins ont encor des roses ,
 Où regnent les amusements ;
 Il est toujours des fleurs écloses ,
 Et les plaisirs font le printemps.

Echappé de votre hermitage ,
 Et sur ce fortuné rivage ,
 Porté par les songes légers ,
 Voyez la nouvelle parure
 Dont s'embellissent ces vergers ;
 Eleve ici de la nature ,
 L'art lui prêtant ses soins brillants ,
 Y forme un Temple de verdure
 A la Déesse des talents.
 Sortez du sein des violettes ,
 Croissez , feuillages fortunés ,
 Couronnez ces belles retraites ,
 Ces détours , ces routes secrètes
 Aux plus doux accords destinés !
 Ma muse pour vous attendrie
 D'une charmante rêverie ,
 Subit déjà l'aimable loi ;

(*) Bosquet de Minerve récemment ajouté aux Jardins de C***
 dessinés par le célèbre le Nôtre.

Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scene des campagnes
Prend une ame, & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout est mort, tout est solitaire,
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les zéphyr ne font que du bruit:
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille; tout pense, tout vit;
Ces ondes tendres & plaintives
Ce sont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un Berger,
Ces fougères sont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des Belles transformées;
Ces papillons sont des amours.

Mais pourquoi ma raison oisive,
D'une Muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive
Des objets au sage étrangers;
Sans fixer sa vue attentive
Sur l'exemple de ces Bergers?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs
Il reste encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs,
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,

Sans adorer de vains fantômes ;
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et si , malgré leur douceur pure ,
Ces biens pour toujours sont perdus ,
Voyons-en du moins la figure ,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'est plus.

Oui , chez ces bergers , sous ces hêtres
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires , les maîtres
De la douce félicité :
J'ai vu dans les fêtes champêtres ,
J'ai vu la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes ,
Y répandre un air de gaieté ,
De douceur , & de vérité
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.

Parmi le faste & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours ,
Thémire , dans ses plus beaux jours ,
Avec de l'esprit & des graces ,
S'ennuie au milieu des amours
Ici j'ai vu la tendre Lise ,
A peine en son quinzième été ,
Sans autre espoir que la franchise ,
Sans parure que la beauté ,
Plus heureuse , plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette ;
Et parmi les plus simples jeux ,

Portant le plaisir dans ses yeux,
Ecrit des mains de la nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette fastueuse,
Qui par un sourire emprunté
Dans l'ennui veut paroître heureuse,
Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise,
Ce goût d'un bonheur innocent,
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lyse,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs aïeux!
O toi! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus;
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs?

Non, chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, regne sur les âges;
Echappé toujours aux ravages
D'Eole, du fer & des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages;
Au chêne, au cedre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux;
Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit toujours enchanté,
Pénètre au sein de la nature
Et s'y plonge avec volupté,
Hélas ! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le plaisir vole, le temps fuit;
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit.
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,
Les bienféances inflexibles,

Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable
Sujet de gêne & de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié.

Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville & de la Cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses élèves malheureux.

Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déjà je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie,
Malgré moi-même un peu connu;
Déjà j'entends les périodes
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,

Vont s'imaginer que je dois
 Le tribut de ma solitude
 A l'oïfiveté de leur voix.
 Hé bien, me dit l'un, dont l'Idylle
 Enchanter l'esprit douxereux,
 » Sans doute élève de Virgile,
 » Sur des pipeaux harmonieux,
 » De Lcidas & d'Amarile
 » Vous aurez soupiré les feux;
 » Vous aurez chanté les beaux yeux;
 » Les premiers soupirs de Silvie;
 » Et des bouquets de la prairie
 » Vous aurez orné ses cheveux;
 » Qu'apportez-vous? Point de mystère;
 (Me vient dire avec un souris
 Quelque suivant de beaux esprits,
 Insecte & tyran du parterre)
 » L'ouvrage est-il pour Thomassin;
 » Pour Péliissier ou pour Gossin?
 Je suis, j'échappe à la poursuite
 De ces Colporteurs trop communs;
 Suis-je plus heureux dans ma fuite
 D'autres lieux, d'autres importuns.
 » Enfin, dit-on, de votre absence
 » Revenez-vous un peu changé,
 » Du sommeil de la négligence
 » Votre esprit enfin dégagé
 » Immolera-t-il l'indolence
 » Au succès d'un travail rangé;
 Ainsi déclame sans justesse
 Contre les droits de la paresse
 Un froid Censeur qui ne sent pas

Que , sans cet air de douce aisance ,
Mes vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats ,
Des meilleurs paresseux de France ,
Les seuls juges dont je fais cas.

Par l'étude , par l'art suprême
Sur un froid pupitre amaigris ,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi , dans cette gêne extrême ,
Je verrois mourir mes esprits ;
On n'est jamais bien que soi-même ,
Et me voilà tel que je suis.
Imprimés , affichés sans cesse ,
Et s'entre-choquant dans la presse ,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles
Et d'opuscules puériles
Auxquels sans doute ils survivront
A cette abondance cruelle
Je veux toujours en vérité
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme ,
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus ,
Que ce myrthe tendre & docile ,
Qui croissant sous l'œil de Vénus ,
N'a pas une feuille inutile ,
S'épanouit négligemment ,
Et se couronne lentement.
Il est vrai qu'en quittant la ville

J'avois promis que plus tranquille,
 Et dans moi-même enseveli,
 Je saurois, disciple d'Horace,
 Unir les Nymphes du Parnasse
 Aux Bergeres de Tivoli;
 J'avois promis, mais tu t'abuses,
 Si tu comptes sur nos discours,
 Cher ami, les serments des Muses
 Ressemblent à ceux des Amours.
 Dans la tranquillité profonde
 Du Philosophe & du Berger,
 Trois mois j'ai vécu sans songer
 Qu'Apollon fût encore au monde,
 Et je t'avoue ingénument
 Que très-peu fait à voir l'Aurore
 Que j'apperçois dans ce moment,
 Je ne la verrois point éclore
 Dans ce champêtre éloignement,
 Si des volontés que j'adore,
 Pour me faire rimer encore,
 Ne valaient mieux que mon serment.

Toi, dont la sagesse riante
 Souffre & seconde nos chansons,
 Ami, sur ta lyre brillante
 Prépare-nous les plus doux sons;
 Dès qu'entraînés par l'habitude
 Au séjour de la multitude,
 Nous aurons quitté ce canton,
 Chez une élève d'Uranie,
 Entre les fleurs & l'ambrosie,
 Entre Démocrite & Platon,
 De ta vertu toujours unie.

Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie
Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons;
Cette anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du sentiment,
Ne sera point assurément,
De ces fêtes sombres & graves
Où périt la vivacité,
Où les agréments sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide & timide,
Qui toise impitoyablement
Et la pensée & le langage,
Et qui sur le pas de l'usage,
Rampe géométriquement:
Loin du mystère & de la gêne,
Pensant tout haut & sans effort,
Admettant la raison sans peine
Et la saillie avec transport;
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût,
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout;
Et puisqu'il faut d'un ton stoïque
Egayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique
Et l'éloge du fort rustique,
Reverra mon cœur enchanté;

Dans ses caprices agréables
Et dans son brillant le plus faux,
Paris à des charmes semblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts,
Mais quoi! tandis que ma pensée,
Plus légère que le zéphyr,
Folâtre à la fois & sensée,
Vole sur l'aile du plaisir,
Dieux! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes Vers
Sur un char funebre portée,
Des Grâces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable,
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du sentiment,
Et l'Oracle de l'agrément.
O toi, mon guide & mon modele,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui malgré la mort cruelle
Respire encore dans mon cœur,

* L'Evêque de Luçon.

Illustre Ariste , ombre immortelle ,
Ah ! si du séjour de nos Dieux ,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres satisfaites
Des Sévignés , des la Fayette ,
Des Vendômes & des Chaulieus ,
Tu daignes , sensible à nos rimes ,
Abaisser des regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux ;
Et si de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour ,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance ,
Pardonne au légitime effroi ,
Au sombre ennui qui fond sur moi ,
Si dans les fastes de mémoire
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi :
Moi qui voudrois en traits de flamme ,
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse & ton souvenir ,
Comme ils resteront dans mon ame ,
Gravés jusqu'au dernier soupir ,
J'irois dans le temple des Grâces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté ,
L'amour , le charme de notre âge ,
Ou , pour en dire davantage ,
L'éloge de l'humanité ;
Mais , à travers ces voiles sombres ,
Quand je te cherche dans les ombres ,

Dans le silence du tombeau,
 Puis-je soutenir le pinceau ?
 Que les beaux arts, que le Portique,
 Que tout l'empire poétique,
 Où souvent tu dictas des loix,
 Avec la Seine inconsolable,
 Pleurent une seconde fois
 La perte trop irréparable
 D'Aristippe, d'Anacréon,
 D'Atricus & de Fénelon ;
 Pour moi, de ma douleur profonde
 Trop pénétré pour la chanter,
 N'admirant plus rien en ce monde
 Où je ne puis plus t'écouter,
 Sur l'urne qui contient ta cendre,
 Et que je viens baigner de pleurs,
 Chaque printemps je veux répandre
 Le tribut des premières fleurs,
 Et puisqu'enfin je perds le maître
 Qui du vrai beau m'eût fait connoître
 Les mystères les plus secrets,
 Je vais à tes sombres cyprés
 Suspendre ma Lyre, & peut-être
 Pour ne la reprendre jamais.



ÉPITRE A MA SŒUR SUR MA CONVALESCENCE.

TOI que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui portant encor dans ton âme attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserve l'horreur,
Renaîs, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minervé, ma tendre Sœur,
Mais quoi ! suis-je encor fait pour nommer l'alégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi, qui depuis deux mois de mortelle tristesse
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas ?
Par les songes du sombre empire
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci,
Pourra-t-il retrouver, sous ces épais nuages,
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci ?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs,
Dans de mâles & sages rimes,

Dans le silence du tombeau,
 Puis-je soutenir le pinceau ?
 Que les beaux arts, que le Portique,
 Que tout l'empire poétique,
 Où souvent tu dictas des loix,
 Avec la Seine inconsolable,
 Pleurent une seconde fois
 La perte trop irréparable
 D'Aristippe, d'Anacréon,
 D'Atricus & de Fénelon ;
 Pour moi, de ma douleur profonde
 Trop pénétré pour la chanter,
 N'admirant plus rien en ce monde
 Où je ne puis plus t'écouter,
 Sur l'urne qui contient ta cendre,
 Et que je viens baigner de pleurs,
 Chaque printemps je veux répandre
 Le tribut des premières fleurs,
 Et puisqu'enfin je perds le maître
 Qui du vrai beau m'eût fait connoître
 Les mystères les plus secrets,
 Je vais à tes sombres cyprès
 Suspendre ma Lyre, & peut-être
 Pour ne la reprendre jamais.



ÉPITRE A MA SŒUR
SUR MA CONVALESCENCE.

TOI que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui portant encor dans ton âme attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserve l'horreur,
Renaiss, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi ! suis-je encor fait pour nommer l'alégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi, qui depuis deux mois de mortelle tristesse
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas ?
Par les songes du sombre empire
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci,
Pourra-t-il retrouver, sous ces épais nuages,
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci ?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs,
Dans de mâles & sages rimes,

Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici plus que jamais j'en trouverois le ton.
Je sors de ces instants de force & de lumière
Où l'éclatante vérité,
Telle que le Soleil au bout de sa carrière
Donne à ses derniers feux la plus vive clarté,
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie
S'élançant de ses tristes fers
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet Univers.
Eclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide
Osant rallumer le flambeau,
Juger & nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur & du sort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux

Dont le Ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidele amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs tour-à-tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie,
Et t'entretenir des tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprés.
Qu'attends-tu, cependant ? Tu veux que ma mémoire
Retournant sur des jours d'alarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire ?
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête ?
C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés & semés sur la terre,
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissants,
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps ;
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment ;

J'ai souffert plus de maux au bord du monument

Que n'en apporte la mort même ;

La douleur est un siècle , & la mort un moment ;

Frappé d'une main foudroyante ,

Et frappé dans le sein des arts & des amours ,

De la santé la plus brillante

Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours ,

Ainsi d'un ruisseau pur la Naïade éplorée ,

Dans une froide nuit par le fougueux Borée

De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.

Dans cette langueur meurtrière

Comptant les pas du temps trop lent aux malheureux ,

Quarante fois de la lumière

J'ai vu disparaître les feux ,

Quarante fois dans sa carrière

J'ai vu rentrer l'astre des Cieux :

Et dans un si long intervalle

La Parque d'une main fatale

Arrachant de mes yeux les paisibles pavots ,

Pour moi ne fila point une heure de repos :

Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée ,

Chaque jour ma force emportée ,

Renaissoit chaque jour pour des tourments nouveaux ;

Dans la fable de Prométhée

Tu vois l'histoire de mes maux.

Après l'effroi qui suit l'attente du supplice ,

Voilé des plus noires couleurs ,

Parut enfin ce jour de malheureux auspice ,

Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;

Couché sur un bûcher , & l'autel & le trône

D'Esculape & de Tisiphone ,

Courbé sous le pouvoir de leurs Prêtres cruels ,

J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels;
Mon ame s'avança vers les rivages sombres;
Mais quel rayon lancé du sein des Immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglants autels!

Je crus sortir du noir abyme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré;
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime!

Que frappe un bras mal assuré;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du Sacrificateur.

Il est une jeune Déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus:
Les Amours, Bacchus & Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrthes & de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue,
Rampe l'inutile statue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.

Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse & tranquille SANTÉ,
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit la plus vive clarté;
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte & d'amères douleurs
Dans une précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abregent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,

Loin des cités & de l'ennui,
Tout nous appelle aux champs, le printemps va renaître;
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse & du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie;
Et de philomele attendrie
Recevoir le premier soupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame trop long-temps flétrie
Va de nouveau s'épanouir,
Et loin de toute rêverie
Voltiger avec le zéphir.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse & ces fougères
Qui seront dans les plus beaux jours
Le trône des tendres Bergeres
Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon ame,
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme,
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,

A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens;
A ses regards impatients
Le cahos fuit, tout naît, la lumière commence;
Tout brille des feux du printemps,
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois;
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude;
L'amour s'endort sans volupté;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude
Le sentiment n'est plus flatté :
Dans les fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit sans force & sans clarté
Ne trouve que la létargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse & l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort & végète tour-à-tour.
Lysis depuis long-temps plongé dans les ténèbres,
Entre Hypocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits,
Observez-les tous deux dans une même fête,
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;

Tout glisse sur ses sens , nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émouffé.

Tout charmera Lysis ; cette Nymphe est plus belle ,
Cette Syrene a mieux chanté ,

D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle ,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle ,
Cette brune charmante est la Divinité.

Cléon est un Sultan , qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment , des ardeurs , des transports :
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs : infructueux efforts !

Mahomet est au rang des morts.

Lysis dans ses ardeurs nouvelles

Est un voyageur de retour ;

Eloigné des jeux & des belles ,

Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour ,

Il touche le rivage ; à l'instant tout l'invite ,

Et pour Lysis dans ce beau jour

La première Philis des hameaux d'alentour

Est la Sultane favorite ,

Et le miracle de l'amour.

ÉPITRE A M. ORRY,

CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOUVEL an , compliments nouveaux ,

Eternelle cérémonie ,

Inépuisables madrigaux ,

Vers dont on endort son héros ,

Courses à la Cour qu'on ennuie ;

Faut-il qu'un sage s'affocie
A la profession des fots ?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant & sincere
Pour un Ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris ;
Et si sur l'avis détestable
D'un vieil empyrique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fievre effroyable
Que je n'aurois point eu sans lui.
Or, dans les chimères qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
Je m'en souviens, j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,
Par Hypocrate empoisonné,
J'étois où gissent nos ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe
Qui pour passer à l'autre-bord
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire :
Car que fait-on quand on est mort ?
Je rappellois ma vie entiere,

Et ne reprochois rien au fort;
Non, si par la métempfycofe,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des cieux,
Et que le choix suivit mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux;
Par un Ministre digne d'eux,
Sans projet, sans inquiétude,
Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour & quittant
Et le monde & la solitude,
Entre les plaisirs & l'étude,
Je vivois obscur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage,
D'un loisir qui fut votre ouvrage,
Confirmez la tranquillité;
Ainsi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon ame,
Me suivra jusqu'au sombre bord.



V E R S
S U R L A T R A G É D I E
D' A L Z I R E.

Q UELQUES ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agréments nouveaux.
Aux regles, me dit-on, la piece est peu fidelle;
Si mon esprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût par-tout divers marche sans regle sûre :
Le sentiment ne va point au hasard :
On s'attendrit sans imposture ;
Le suffrage de la nature
L'emporte sur celui de l'art.
En dépit du Zoïle & du censeur austere,
Je compterai toujours sur un plaisir certain,
Lorsqu'on réunira la Muse de Voltaire
Et les grâces de la Goffin.



V E R S
SUR LES TABLEAUX

Exposés à l'Académie Royale de Peinture. ()*

SI Pon croit les plaintes chagrines
De quelques frondeurs décriés,
Et les satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillants,
Tout meurt sous des Dieux indolents,
Et dévoués à l'opulence,
Nos jours ramencent l'ignorance
Sur la ruine des talents.
Mais quelle lumière nouvelle
Dissipe le sommeil des arts!
De la Divinité d'Apelle
Le temple s'ouvre à mes regards!
Naïsez, sortez de vos ténèbres,
Eleves de cet art charmant,
Qui de la nuit du monument
Sauve les spectacles célèbres,
Et fixe la légèreté
De la fugitive beauté;
De vos maîtres, que dans ce temple
La patrie honore & contemple,

(*) Au mois de Septembre 1773.

Distinguez,

Distinguez, saisissez les traits;
 Et par le talent & l'exemple,
 Elevés aux mêmes succès,
 D'une gloire contemporaine
 Méritez les fruits les plus doux;
 C'est la seule gloire certaine,
 Et l'avenir n'est rien pour nous.
 Si dans cette illustre carrière,
 La peinture sur ses autels,
 De Rigault ni de Largillière
 N'offre point les traits immortels,
 A juste titre elle a pu croire
 Que c'étoit assez pour sa gloire,
 Assez pour enseigner ses loix,
 D'offrir les Coypels, les de Troys,
 Et de conduire sur ses traces
 Vanlo, le fils de la gaieté,
 Le Peintre de la volupté,
 Et Nattier, l'élève des grâces,
 Et le Peintre de la beauté.
 Quel présage pour Polymnie!
 La gloire des Dieux du pinceau,
 A la Reine de l'harmonie
 Annonce un triomphe nouveau;
 Après les exploits de Bellone,
 Sous le regne du dernier Mars,
 La même main guidoit au trône
 Les Racines & les Mignards:
 Vous donc, & l'ame & le Mécène
 Des progrès d'un art fortuné,
 Ouvrez des Muses de la Seine
 Le sanctuaire abandonné;

Des amas de la poésie
Qu'on y dépose les travaux,
Et que, sans basse jalousie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambrosie;
Par de réciproques secours,
Augmentant leur clarté féconde,
Les astres éclairent le monde
Sans se combattre dans leurs cours.
Crébillon, des Royaumes sombres (a)
Nous peindra les plaintives ombres,
Et les célèbres malheureux:
Voltaire du tendre Elisée (b)
Peindra les mânes généreux;
Et descendu de l'Empirée,
Roussseau viendra peindre les Dieux: (c)
Quelques favoris de Thalie
Sauront avec légèreté
Crayonner l'erreur, la folie, (d)
L'histoire de l'humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergère
Seront les jeux de mes crayons,
Ou si Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ses rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Ministre à qui la patrie,
Dans ses combats & ses succès,

(a) La Tragédie.

(b) Le Poëm. Ep.

(c) L'Ode.

(d) La Comédie.

Dut l'abondance, l'industrie,
 Et l'éclat des jours de la paix,
 Et qui, protecteur du génie,
 Va dans le silence de Mars,
 Rendre les beaux arts à la vie,
 Et rendre Colbert aux beaux arts.

Ut pictura Poësis erit. Horat.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

DES RÉCREUX jours dont fut ornée
 La jeunesse de l'univers,
 Par quelle triste destinée
 N'êtes-vous plus que dans nos vers
 Votre douceur charmante & pure
 Cause nos regrets superflus,
 Telle qu'une tendre peinture
 D'un aimable objet qui n'est plus.
 La terre aussi riche que belle,
 Unissoit dans ces heureux temps
 Les fruits d'une automne éternelle
 Aux fleurs d'un éternel printemps.
 Tout l'univers étoit champêtre,
 Tous les hommes étoient bergers,
 Les noms de suzer & de maître
 Leur étoient encore étrangers.
 Sous cette juste indépendance,
 Compagne de l'égalité,

Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris,
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits,

Dieux moins connus par le tonnerre

Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années
Vices, crimes tumultueux :

Les passions n'étoient point nées,

Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison,
Aux lumières de la nature
Les Bergers honnoient leur raison.

Sur leur république champêtre
Régnoit l'ordre : image des Cieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages;
Ni de Capitales fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin,
Des arts enjoués & paisibles,
La culture fit tout leur soin.

La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs ;

A leur noble & libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la cense
N'avoit point ravi les métaux;
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les Pasteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous, dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort, qui pour nous a des ailes,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une amante étoit la conquête,
L'amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les crimes, les pâles alarmes
Ne marcheroient point devant ses pas,

Il n'étoit point suivi des larmes,
Ni du dégoût, ni du trépas.

La Bergere aimable & fidelle
Ne se piquoit point de savoir;
Elle ne savoit qu'être belle
Et suivre la loi du devoir.

La fougere étoit sa toilette,
Son miroir le crystal des eaux,
La jonquille & la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis,
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas,
Et sur la foi d'un chien volage
Elle ne l'abandonnoit pas.

O ! regne heureux de la nature
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours,
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous regné toujours !

Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce fort si doux,
Un peuple vil de misérables
Vit Pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimere,
Ce charmant siecle a-t-il été ?
D'un Auteur, témoin oculaire,
En fait-on la réalité ?

J'ouvre les fastes : sur cet âge
Par-tout je trouve des regrets ;

Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier Berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos Aïeux;
En tout temps l'homme fût coupable,
En tout temps il fut malheureux.

O D E

A U R O I,

S U R L A G U E R R E.*

AINSI les Héros de Solime
Respectoient le sang des humains,
Ainsi, pour défarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains;
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la victoire

(*) En 1733.

Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les ailes de la gloire
Reposoient sur leurs pavillons;
Tels sont les exploits & les fêtes
Que l'Aurore de tes conquêtes,
GRAND ROI, présage à tes beaux jours,
Des Princes, l'honneur de son temple,
Le Ciel, te voit suivre l'exemple,
Il te doit les mêmes secours.

Combattre & vaincre sans justice,
De tous les Rois être ennemi,
C'est être Héros par caprice,
C'est n'être Héros qu'à demi,
Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui de leurs sujets Rois barbares,
Méprisent les cris douloureux:
Loin cette gloire trop funebre,
Qui, pour les jeux d'un fou célèbre,
Fait un peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu,
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu;
Instruite que tu dois tes armes
Au fort du monde, à ses alarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse
A cette héroïque rendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes Sujets,
Tu faisois écrire tes fastes

Par la main seule de la paix;
Mais le Souverain des armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent ses autels;
Prends la foudre, & montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées, (*)
Sur un reste de cœurs ingrats?
En vain l'envie, au pas oblique,
D'une suprême république
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De secourir sa liberté.

Tu ne parois dans la carrière
Que pour dissiper ses complots,
Et lever l'injuste barrière
Qui ferme un trône à son Héros;
Secondé par d'heureux ministres,
Tu brises ces trames sinistres;
Qu'il regne ce Roi vertueux!
Sa gloire étoit moins bien fondée,
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux,

Tel qu'après l'éclipse légère
De son Empire étincelant,
Du sein de l'ombre passagère

(*) La Pologne.

L'astre du jour fort plus brillant ;
Tel vers les régions de l'Ourse
STANISLAS, reprenant sa course,
Eclate enfin dans tout son jour :
Nos cœurs s'envolent à sa suite,
Et jusqu'aux chars errants du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suede en vain désire, (*)
Si quelque soin touche les morts,
Ombre que la Vistule admire,
Que ne reviens-tu sur ses bords ?
Ton aspect domptant la furie,
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitants ;
Mais tandis que je te rappelle,
STANISLAS dans l'ombre éternelle
A précipité ces Titans,

Il regne, agile Renommée,
J'entends ta triomphante voix ;
La rébellion désarmée
Tombe & se range sous ses loix ;
Que la brigade s'anéantisse !
Dissipe, céleste justice,
Un fantôme de royauté :
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre époux ;
Les Cieux t'appellent sur ses traces :

(*) Charles XII.

Va partager des jours plus doux ;
Ton goût, tes vertus révérees,
Tes graces paroient nos contrées :
Tu vas emporter nos regrets :
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France,
Te retrace dans ses attraits.

Ainsi des Rois ton nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien
En défendant leur diadème,
Tu releves l'éclat du tien :
Où sont ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables :
Qu'ils paroissent à nos regards.
Mais quoi ! leurs cohortes craintives
Ont déjà déserté leurs rives,
Et tu regnes sur leurs ramparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi
Qui fût imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi ?
France, si long-temps assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats :
Et compte encor sur leurs murailles
Tes triomphes par tes batailles,
Et tes héros par tes soldats.

Mânes François, mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons :
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent, héritiers fideles,

Dans ces altières citadelles,
Où la gloire porta vos loix;
Au sein des palmes de nos pères
De leurs fils les destins prospères
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisait,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Armanza.

Tributaire encor de la Seine
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux;
De l'Eridan l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, victorieux,
Il fut Héros, il l'est encore;
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achile dans un Nestor;
Sûr de remettre l'aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mène à la suite
Les amours devenus guerriers,
Et les ris, en casque de roses,
Dans son second printemps écloses,
Portent sa foudre & ses lauriers.

A sa belliqueuse allégresse
Les vieux vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés.
Sur leurs chars, en chiffres durables
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN;

Déjà, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amants des Vers, ô que de fêtes,
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux ;
Reprenons ces nobles guitares
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour les Héros de l'univers ;
Fleurissez, guirlandes arides ;
Toujours les siecles des Alcides

Furent les siecles des beaux vers.

GRAND ROI, sur ce brillant modele,

Disipe le sommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidele,
Par lui revivent les Césars ;
Connoît-on ces Rois insensibles
Dont les trônes inaccessibles

Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles :
La mort plongeait leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées,
C'est le sort des Héros parfaits ;
Ils assureront tes trophées
En éternisant tes bienfaits :
De tes victoires personnelles
Puissent leurs lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphir, sur ses ailes fleuries,

Ramenera les Alcions.

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés :
Déjà par leurs faits magnanimes
Les tiens ont été secondés :
Les Grâces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune Héros (*) de leur Cour ;
Le Rhin l'eût pris , à son audace ,
Pour le Conquérant de la Thrace ,
S'il n'avoit les yeux de l'amour.

(*) S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.

O D E II.

S U R

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet asyle solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur :
Aux ris, aux jeux quand tout conspire,
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets ;
Plus sensible que Philomele,
Je viens soupiner avec elle
Dans le silence des forêts,
En vain sur cette aimable rive

La jeune Flore est de retour,
En vain Cérès long-temps captive
Ouvre son sein au Dieu du jour ;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chère patrie
Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette
J'ai déjà vu quatre printemps,
Une inquiétude secrète
En a marqué tous les instants ?
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement ;
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment.

Mais que dis-je ? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux ;
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramène
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance

Et ne le quitte qu'à regret :
 Les cavernes hyperborées ,
 Les plus odieuses contrées
 Savent plaire à leurs habitants ;
 Sur nos délicieux rivages
 Transplantez ces peuples sauvages ,
 Vous les y verrez moins contents.

Sans ce penchant qui nous domine
 Par un invisible ressort ,
 Le laboureur en sa chaumine
 Vivroit-il content de son sort ?
 Hélas ! au foyer de ses peres ,
 Triste héritier de leurs miseres ,
 Que pourroit-il trouver d'attraits ,
 Si la naissance & l'habitude
 Ne lui rendoient sa solitude
 Plus charmante que les palais ?

Souvent la fortune , un caprice ,
 Ou l'amour de la nouveauté
 Entraîne au loin notre avarice ,
 Ou notre curiosité ;
 Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre ,
 Il est toujours une autre terre
 D'où le Ciel nous paroît plus beau ;
 Loin que sa tendresse varie ,
 Cette estime de la Patrie
 Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui , dans sa course déplorée
 S'il succombe au dernier sommeil ,
 Sans revoir la douce contrée
 Où brilla son premier soleil ,
 Là son dernier soupir s'adresse ,

Là son expirante tendresse
 Veut que ses os soient ramenés :
 D'une région étrangère
 La terre seroit moins légère
 A ses mânes abandonnés.

Ainsi par le jaloux Auguste
 Banni de ton climat natal,
 Ovide, quand la Parque injuste
 T'alloit frapper du trait fatal,
 Craignant que ton ombre exilée,
 Aux ombres des Scythes mêlée,
 N'errât sur des bords inhumains,
 Tu priois que ta cendre libre,
 Rapportée aux rives du Tibre,
 Fût jointe aux cendres des Romains. (*)

Heureux qui des mers Atlantiques
 Au toît paternel revenu,
 Consacre à ses Dieux domestiques
 Un repos enfin obtenu;
 Plus heureux le mortel sensible
 Qui reste citoyen paisible,
 Où la nature l'a placé,
 Jusqu'à ce que sa dernière heure
 Ouvre la dernière demeure
 Où ses aïeux l'ont devancé.

Ceux qu'un destin fixe & tranquille
 Retient sous leurs propres lambris,
 Possèdent ce bonheur facile
 Sans en bien connoître le prix;
 Peut-être même fatiguée

(*) Trif. L. 3, E.

D'être aux mêmes lieux reléguée ,
 Leur ame ignore ces douceurs :
 Il ne faudroit qu'un an d'absence
 Pour leur apprendre la puissance
 Que la patrie a sur les cœurs ,
 Pour fixer le volage Ulyffe ,
 Jouet de Neptune irrité ,
 En vain Calypso plus propice
 Lui promet l'immortalité :
 Peu touché d'une isle charmante ,
 A Pluton , malgré son amante ,
 De ses jours il soumit le fil ,
 Aimant mieux , dans sa cour déserte ,
 Descendre au tombeau de Laerte ,
 Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître
 L'amour généreux & puissant
 Dont le séjour qui nous voit naître
 S'attache notre cœur naissant ?
 Ce noble amour dans la disgrâce
 Nous arme d'une utile audace
 Contre le sort & les dangers :
 A ta fuite il prêta ses ailes ,
 Toi qui (*), par des routes nouvelles ,
 Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet amour , source de merveilles ,
 Ame des vertus & des arts ,
 Soutiennent l'Homere dans les veilles ,
 Et l'Achille dans les hasards ;
 Il a produit ces faits sublimes ,

(*) Dédale.

Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus ,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décite intrépide ,
Et le dévouement d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoïques errants ,
Qui méconnoissant la patrie ,
Firent gloire d'en vivre absents ?
Du nom de citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel ;
L'erreur adora ces faux sages ,
La raison juste en ses hommages ,
N'encensa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame ,
Je ne connois point pour vertu
Un goût par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu :
S'il faut s'immoler la nature ,
Je t'abhorre , sagesse dure ,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur.
Insensé le mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage ,
Ose cesser d'avoir un cœur.

Bords de la Somme , aimables plaines
Dont m'éloigne un destin jaloux ,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je , exempt de contrainte ,
Echapper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor ,

Et jouir enfin fans alarmes
D'un séjour où régner les charmes
Et les vertus de l'âge d'or.

O D E III.

A MONSIEUR

LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

Q UITTE ces bois, Muse bergere,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y feras point étrangere,
Tes Sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquéran's :
Il est encor l'amour des Sages,
Mais il n'est plus l'amour des Grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asyle,
Un Parnasse à tes favoris.

De tes beautés arbitre juste ;
Un Héros chérit tes lauriers !
Tel Pellion, aux yeux d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des Chantres vantés d'Aufonie,
Mécène fut le Protecteur ;
Mais de leur sublime harmonie,
Il ne fut point l'imitateur.

L'Ami des chantres de la Seine
 Unit dans un éclat égal,
 Au plaisir d'être leur Mecene
 Le talent d'être leur rival.

Tu fais, Muse, de quelle grace
 Sa lyre anime une chanson ;
 On croit entendre encore Horace,
 Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
 Du Grec l'atticisme charmant ;
 Comme eux il offre la sagesse
 Sous les attraits de l'enjouement.

Oseras-tu de ta musette
 Lui répéter les simples airs ?
 Ose, ta candeur, ta houlette
 Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre,
 Le Tage autrefois l'admira ;
 A des succès d'un plus grand lustre
 Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
 Tu verras partir ton Héros :
 Si tu peux, sans être importune,
 Ose lui parler en ces mots :

Digne Fils d'un aimable Pere,
 Héritier de ses agréments,
 Imitateur d'un sage Frere, (*)
 Héritier de ses sentimens.

Chargé des droits de la Couronne,

(*) M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.

Allez montrer dans cet emploi
Que, sans être né sur le Trône,
On peut penser & vivre en Roi.

Quand votre esprit tranquille & libre
Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,
Je vois quels seront vos plaisirs.

Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours sensible aux tendres arts,
Vous ramènerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus;
C'est encor Rome magnifique,
Mais Rome savante n'est plus.

De tant de sublimes génies
Il ne reste chez leurs Neveux
Que les champs où leurs symphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.

Vous chérirrez cette contrée,
Et les précieux monuments
Où leur mémoire consacrée
Survit à la fuite des temps.

Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprenant l'antique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Tércence nouveau.

Vous aimerez ces doux asyles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries

De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez les traces,
Et sur ce rivage charmant,
Vous vous direz, ici les Grâces
De Glycere inspiroient l'Amant.

Là, du Luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux sons,
Ici, Propérce, ici Tibulle
Soupiroient des tendres chansons.

Aux tombeaux de ces morts célèbres
Vénus répand encor des pleurs,
L'amour sur leurs urnes funebres,
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne fait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau
Qui sauva des nuits de la Parque
Les conquérants du saint tombeau.

Muses, Amour, séchez vos larmes;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos disciples regrettés.

Tivoli, Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramène sa cour.

De n'entendre plus vos Orphées,

Dieu de ces bords consolez-vous :
 Un favori des doctes Fées
 Dans lui seul vous les rendra rous.

O D E IV.
 A M. L'ARCHEVÊQUE
 D E T O U R S.

LOIN de moi, Dêités frivoles
 Que la Fable invoque en ses vers ;
 Muses, Phébus, vaines idoles,
 Ne profanez point mes concerts ;
 Vérité, consacrez mes rimes ;
 Sur tes Autels, seuls légitimes,
 On verra fumer mon encens :
 Fille du Ciel, Vérité sainte,
 Descends de la céleste enceinte,
 Pese à ton poids mes purs accents.

Les vertus & non pas la mitre
 Font la grandeur des vrais Prélats ;
 C'est peu d'en porter le beau titre
 Si les mœurs ne l'annoncent pas ;
 Si la fastueuse indolence,
 Fille de l'oisive opulence,
 Occupe ces trônes sacrés
 Où l'humble foi, mère du zèle,
 Plaça dans un temps plus fidele
 Des Pontifes plus révéérés.

A cet auguste caractère
 Un grand cœur répond autrement,

Il n'est le chef du Sanctuaire
 Que pour en être l'ornement;
 Pour éclairer la multitude,
 Il puise dans l'active étude
 Des immortelles vérités,
 Cet esprit, ces traits, de lumière
 Dont sur une contrée entière
 Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent dans l'Eglise antique,
 Digne du Pontife immortel,
 Ces Pasteurs d'un zèle héroïque
 Dont la cendre vit sur l'Autel;
 Assidus habitants des Temples
 Ils y brilloient par leurs exemples
 Plus que par un faste odieux,
 Et leur humilité profonde
 Leur assuroit l'encens du monde
 Et les premiers trônes des Cieux.

O qui te rendra ces oracles,
 Eglise, immuable Sion!
 Ne verras-tu plus leurs miracles,
 Sur ta fidelle Nation?
 Comme une Veuve infortunée,
 A tes malheurs abandonnée,
 Languiras-tu sans défenseur?
 Mais à tort j'en forme le doute;
 Ils vivent, l'enfer les redoute
 Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame
 RASTIGNAC t'offre tous les traits;
 Rempli du même esprit de flamme,
 Il tient les mêmes intérêts;

Peuple , spectateur de sa gloire ,
Parle , retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux ;
Où dans une noble fatigue ;
De soi-même on le voit prodigué ,
En Pere , en Apôtre , en Héros.

Tout vit heureux sous son empire ;
L'équité prononce ses loix ;
Sur son front la douceur respire ,
La bonté parle par sa voix ;
Du pauvre il prévient la misère ,
Dans lui l'orphelin trouve un pere ;
L'innocence y trouve un appui ;
Il protege l'humble mérite ,
Et la vertu , souvent proscrire ,
Triomphe toujours devant lui.

Il fait la rendre aimable à l'homme ,
Et la parer d'attraits vainqueurs ;
Quand il veut , nouveau Chrysostome ,
Instruire & réformer les cœurs ,
Son éloquence fructueuse ,
Par sa force majestueuse ,
Maîtrise , entraîne les esprits ;
Promenant les grâces dociles
Sur les terres les plus stériles ,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmants ;
Il aime que l'appas des rimes
Embellisse les sentiments :
Le beau seul à droit de lui plaire ;
Censeur délicat & sincère ,

Il en décide toujours bien ;
 Je croirai mes foibles ouvrages
 Sûrs des plus critiques suffrages,
 S'ils peuvent enlever le sien.

O D E V.

SUR LA CANONISATION

Des Saints Stanislas Kostka, & Louis de Gonzague.

QUEL Dieu, quelle nouvelle aurore
 Nous ouvre les portes du jour !
 Un plus beau soleil vient d'éclorre
 Et dévoile un brillant séjour :
 Que vois-je ? ce n'est plus la terre :
 Dans les régions du tonnerre
 Je porte mes regards surpris :
 Un Temple brille au sein des nues :
 Là, sur des aîles inconnues,
 J'éleve mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le trône ?
 Les Anges, saisis de respect,
 De la splendeur qui l'environne
 Ne peuvent soutenir l'aspect :
 Mais quoi ! vers ce trône terrible,
 A tout mortel inaccessible,
 Dans un char plus brillant que l'or,
 Par une route de lumière,
 Quittant la terrestre carrière,

Deux Mortels vont prendre l'essor.

Volez, vertus, & sur vos ailes

Enlevez leur char radieux,

Jusqu'aux demeures immortelles

Portez ces jeunes demi-Dieux;

Ils vont, la main de la victoire

Les conduit au rang que la gloire

Au Ciel dès long-temps leur marqua;

Frappé de cent voix unanimes,

L'air porte au loin les noms sublimes

Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur les harpes majestueuses,

A l'envi les célestes Chœurs

Chantent les flammes vertueuses

Qui consumeront ces beaux cœurs;

Leur jeunesse sanctifiée,

La fortune sacrifiée,

Les sceptres foulés sous leurs pas:

Plus Héros que ceux de leur race,

A l'héroïsme de la grâce

Ils consacreront leurs combats.

Tout le Ciel ému d'âlégresse,

Chante ses nouveaux habitants;

La Religion s'intéresse

A leurs triomphes éclatants;

La vérité leur dresse un trône,

La candeur forme leur couronne

De myrthes saints toujours fleuris,

Et dans cette fête charmante,

Chaque vertu retrouve & vante

Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elisée?

Des plaisirs sans vivacité,
 Dont la douceur bientôt usée
 Ne laissoit qu'une oisiveté ;
 Vains songes de la poésie !
 Le ciel offre à l'ame choisie
 Un bonheur plus vif, plus constant,
 Dans des délices éternelles,
 Qui conservent, toujours nouvelles,
 Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
 Les plus délicieux transports,
 Les cœurs, dans le sein de Dieu même.
 Mais, quel bras suspend mes accords ?
 Une secrète violence
 Force ici ma lyre au silence,
 Tous mes efforts sont superflus ;
 Sous des voiles impénétrables
 Dieu cache les dons adorables
 Qui font le bonheur des Elus.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
 Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
 Abrégea vos tendres années
 Pour hâter vos sacrés plaisirs ;
 Jaloux d'une plus belle vie,
 La fleur de vos jours est ravie,
 Sans vous coûter de vains regrets :
 Vous tombez dans la nuit profonde,
 Trop tôt pour l'ornement du monde,
 Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles
 Transmis des portes du trépas,
 Touchez, changez par vos miracles

Ceux qui n'en reconnoissent pas :
Que Dieu , par des loix glorieuses ,
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux ,
Et que vos cendres illustrées ,
De la Foi , morte en nos contrées ,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquérants , Héros profanes ,
Pendant vos jours , Dieux adorés ,
Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos sépulcres sont ignorés :
Par le noir abyme engloutie ,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort ;
Tandis que de leur sépulture
Les Saints régissent la nature ,
Et brisent les traits de la mort.

Tout change , des divins cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux ;
Le Ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux :
Tout a disparu comme un songe ;
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis :
Rome a parlé , tout doit l'en croire ,
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples , dans des fêtes constantes
Renouvellez un si beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes ,
Chantres saints du céleste amour ,
Répétez les chants de louanges ,

Que l'unanime voix des Anges
 Consacre aux nouveaux immortels;
 Et que sous ces voûtes sacrées
 De fleurs leurs images parées
 Prennent place sur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
 Formez un nuage d'encens,
 Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
 Vos hommages reconnoissants;
 A leur héroïque courage
 L'univers a vu que votre âge,
 Capable d'illustres travaux,
 Peut aux enfers livrer la guerre,
 Être l'exemple de la terre,
 Et donner au Ciel des Héros.

O D E V I. A UNE DAME

*Sur la mort de sa fille, Religieuse à A. * * **

UNE douleur obstinée
 Change en nuits vos plus beaux jours;
 Près d'un tombeau prosternée,
 Voulez-vous pleurer toujours
 Le chagrin qui vous dévore,
 Chaque jour, avant l'Aurore,
 Réveille vos soins amers;
 La nuit vient, & trouve encore
 Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un temps
Plaindre une fille chérie,
Moissonnée en son printemps;
Dans ces premières alarmes
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs.
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs:
Hélas un chagrin si tendre
Sera-t-il sù de ta cendre,
Ombre encor chère à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amère
N'attendrit pas le destin,
Malgré les cris d'une Mère,
La mort retient son butin;
Avide de funérailles,
Ce Monstre né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles
Et nous creuse des tombeaux.

La mort, dans sa vaste course,
Voit des parents éplorés
Gémir, (trop foible ressource!)
Sur des enfants expirés:
Sourde à leur plainte importune,

Elle

Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers pâle Ministre,
L'affreux ennui, fier Vautour,
Les poursuit d'un vol sinistre,
Et les dévore à leur tour ;
De leur tragique tristesse
N'imites point la foiblesse ;
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume
Comme ces sombres esprits,
Qui traînent dans l'amertume
La chaîne de leurs ennemis ?
C'est à tort que le Portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir :
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La tourterelle gémit ;
Mais se faisant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermir
Semblable à la tourterelle,
En vain la douleur fidelle
Veut conserver son dégoût,
Le temps triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.
D'Iphigénie immolée

Je vois le bûcher fumant,
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie.
Le temps effuya ses pleurs:
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le temps doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter.
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime,
Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur:
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle,
J'y songeai dès son berceau,
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non, stoïques exemples,
Vous êtes d'un vain secours;
Ce n'est que dans tes saints temples
Grand Dieu, qu'est notre recours!
Pour guérir ce coup funeste
Il faut une main céleste;

N'espérez rien des mortels,
Un consolateur vous reste,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au sanctuaire,
Soumise aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mère,
Chrétienne dans ses regrets :
Adorez-y dans vos peines
Les volontés souveraines
Du dispensateur des jours.
Il rompt nos plus tendres chaînes
Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une première mort :
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins ;
Pour Dieu seul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel (*) alloit marcher,
Déjà pour le sacrifice
L'amour saint dresse un bûcher :
L'encens, les fleurs, tout s'appête,
Bientôt ta jeune conquête....
Mais, quels cris ! Qu'entends-je ? hélas !
J'allois chanter une fête,

(*) Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer.

Il faut pleurer un trépas :
 Ainsi périt une rose
 Que frappe un souffle mortel ;
 On la cueille à peine éclosée
 Pour en parer un Autel :
 Depuis l'aube matinale
 La douce odeur qu'elle exhale
 Parfume un temple enchanté ;
 Le jour fuit , la nuit fatale
 Ensevelit sa beauté.

Ciel ! nous plaignons sa jeunesse
 Dont tes loix tranchent le cours ;
 Mais aux yeux de ta sagesse
 Elle avoit assez de jours ;
 Ce n'est point par la durée
 Que doit être mesurée
 La course de ses Elus ;
 La mort n'est prématurée
 Que pour qui meurt sans vertus.
 Vous donc , l'objet de mes vœux
 Ne pleurez point son bonheur
 Par ces solides maximes
 Raffermissiez votre cœur :
 Que l'arbitre des années
 Dieu qui voit nos destinées
 Eclaire & s'évanouir
 Joigne à vos ans les journées
 Dont elle auroit dû jouir.



(*) Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prodigea les

larmes & l'extremité.

O D E V I I.

SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE furie au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin ?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein :
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haines en silence
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop long-temps tu fus épargnée,
Sur toi de ma muse indignée
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux, même en fouillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naïssons-nous injustes & traîtres ?
L'homme est ingrat dès le berceau ;
Jeune, fait-il aimer ses maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau ;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,

Il rapporte tout à lui-même ;
Présumptueux dans tout état,
Vieux enfin , rendez-lui service,
Selon lui , c'est une justice,
Il vit superbe , il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude

Des vices qu'on aime & qu'on fuit ,

Pourquoi garder l'ingratitude ,

Vice sans douceur & sans fruit ?

Reconnoissance officieuse ,

Pour garder ta loi précieuse ,

En coûte-t-il tant à nos cœurs ?

Es-tu de ces vertus sévères ,

Qui par des règles trop austères

Tyrannissent leurs Sectateurs ;

Sans doute il est une autre cause

De ce lâche oubli des bienfaits :

L'amour-propre en secret s'oppose

A de reconnoissants effets ;

Par un ambitieux délire

Croyant lui-même se suffire ,

Voulant ne rien devoir qu'à lui ,

Il craint dans la reconnoissance

Un témoin de son impuissance

Et du besoin qu'il eût d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante ,

Pour vous ouvrir la pitié ,

L'ingrat à vos yeux se présente

Sous le manteau de l'amitié :

Il rampe , adulateur servile ,

Vous pensez , à ses vœux facile ,

Que vous allez faire un ami ,

Triste retour d'un noble zèle,
 Vous n'avez fait qu'un infidèle,
 Peut-être même un ennemi.

Déjà son œil fuit votre approche,
 Votre présence est un bourreau;
 Pour s'affranchir de ce reproche,
 Il voudrait voir votre tombeau.
 Monstre des bois, race farouche,
 On peut vous gagner, on vous touche,
 Vous sentez le bien qu'on vous fait,
 Seul, des monstres le plus sauvage,
 L'ingrat trouve un sujet de rage
 Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimère,
 Un fantôme que je combats ?
 Fût-il jamais un caractère
 Marqué par des crimes si bas ?
 O ! Ciel ! que n'est-ce une imposture !
 A la honte de la nature,
 Je vois que je n'ai rien outré,
 Je connois des cœurs que j'abhorre,
 Dont la noirceur surpasse encore
 Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
 Faudra-t-il, mortels bienfaisants,
 Que vos mains désormais stériles
 Ne répandent plus leurs présents ?
 Non, leur dureté la plus noire
 N'enlève rien à votre gloire,
 Il vaut mieux d'un soin généreux
 Servir une foule coupable,
 Que manquer un seul misérable

Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples
Dans vos dons déintéressés,
Aucun n'est exclu de leurs temples,
Leurs bienfaits sur tous sont versés :
Le Soleil qui dans sa carrière
Prête au vertueux sa lumière,
Luit aussi pour le scélérat :
Le Ciel cesseroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluait l'homme ingrat.

Juste Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?
Que l'ingrat n'est-il ta victime
Ainsi qu'il le fut autrefois !
Que ne reprends-tu dans notre âge
De ton antique Aréopage
L'équitable sévérité !
L'ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit loin de la Patrie,
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vantai-je, Athenes,
Quand la justice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta république en rompt les droits ?
Que de proscriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triste sort ;
La méconnoissance & l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit fuyant la Ville,

Thémistocle aux Athéniens ;
 » Tel qu'un palmier qui sert d'asyle,
 » J'en fers à mes Concitoyens ;
 » Pendant le tonnerre & l'orage,
 » Sous mon impénétrable ombrage,
 » La peur des foudres les conduit ;
 » L'orage cesse, on m'abandonne,
 » Et long-temps avant mon automne,
 » La foule ingrate abat mon fruit."

D'un cœur né droit, noble & sensible,
 Rien n'enflamme tant le courroux
 Que l'ingratitude inflexible
 D'un traître qui se doit à nous ;
 Sous vingt poignards (sin trop fatale!)
 Le triomphateur de Pharsale
 Voit ses jours vainqueurs abattus ;
 Mais de tant de coups le plus rude
 Fut celui que l'ingratitude
 Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames fordides,
 Que mes sons puissent vous fléchir !
 Ou si de vos retours perfides
 L'homme ne peut vous affranchir,
 Que les animaux soient vos maîtres :
 O honte ! ces stupides êtres
 Savent-ils mieux l'art d'être humain :
 Oui, que Sénèque (*) vous apprenne
 Ce qu'il admira dans l'arene
 De l'amphithéâtre romain.
 Un lion s'élance, on l'anime

(*) Lib. II. Benef. Cap. XIX.

Contre un esclave condamné,
 Mais à l'aspect de sa victime
 Il recule, il tombe étonné;
 Sa cruauté se change en joie:
 On lance sur la même proie
 D'autres lions plus en courroux:
 Le premier d'un cœur indomptable,
 Se range au parti du coupable,
 Et seul le défend contre tous.
 Autrefois, du rivage More
 Cet esclave avoit fui les fers;
 Trouvant ce lion jeune encore
 Abandonné dans les déserts,
 Il avoit nourri sa jeunesse;
 L'animal ému de tendresse,
 Reconnoît son cher bienfaiteur;
 Un instinct de reconnoissance
 Arme, couronne sa défense,
 Il sauve son libérateur.

O D E V I I I .

A U R O I S T A N I S L A S .

FRIVOLE ivresse, vain délire,
 Remplirez-vous toujours nos chants?
 Sans vos écarts l'aimable lyre
 N'a-t-elle point d'accords touchants?
 Fuyez, mais vous, guidez mes traces,
 Sœurs des amours, naïves Grâces,
 Que le goût marche sur vos pas;

N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre,
Mêlez des fleurs à ses lauriers,
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers;
Mars effraieroit vos voix timides:
Laissez ces vertus intrépides
Aux accents du Dieu de Claros:
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces & sensibles
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractère
D'un Prince formé de vos mains:
STANISLAS.... ce nom doit vous plaire,
Rappelez ses premiers destins;
Je vous vois, brillantes Déeses,
Comblér son cœur de vos largesses:
Il saura gagner tous les cœurs,
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale,
Pourquoi n'en-a-t-il point les droits?
Il possède une ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois!
Grâces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages

Des plus nobles peuples du Nord;

Mais déjà l'alégresse éclate;

Il paroît, il est couronné;

Il charme l'austère Sarmate

Au pied du trône prosterné,

Pour munir d'un brillant auspice

Ce choix dicté par la justice,

La victoire y mêle la voix

D'un jeune arbitre de Couronnes, (*)

Moins jaloux d'occuper des trônes,

Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes

Tout l'univers porte les yeux;

Unis par leurs exploits sublimes

Un temps les voit victorieux

Mais quelle soudaine disgrâce!

Charles tombe, son nom s'efface

Son pouvoir est évanoui.

O Conquêtes! ô sort fragile!

Il avoit vécu comme Achille,

Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces!

Quand la Suede pleure son Roi,

Pologne, le plus doux des Princes

Cesse aussi de régner sur toi.

Il t'en reste encore l'espérance.

Sois son asyle, heureuse France,

Séjour des Rois dans leurs malheurs,

S'il perd des Sujets trop volages,

Tu lui remplaces leurs hommages.

(*) Charles XII.

Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une couronne héritée,
Souvent un Roi vit fans splendeur;
Une couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellone ensuite, ou les Trames
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur d'un malheur illustre
Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste fortune,
N'enleve rien à la vertu:
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'est point abattu:
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens & répare ton crime;
Le Ciel t'en ouvre les chemins:
De son héroïque, famille,
Dans le sein d'une auguste fille,
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au sang des Héros Bourbons.
Cette source illustre & féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux;
Et les Souverains de la France
Compteront avec complaisance
STANISLAS entre leurs aïeux,
Nymphes, dont les flots tributaires

Aiment à couler sous ses loix,
 Redis aux Nymphes étrangères
 Son nom, ses grâces, ses exploits;
 Conserve sur tes vertes rives
 Ces beautés champêtres & vives
 Par qui ses yeux sont réjouis;
 Sans doute le fier Boristhène
 Envie à ton onde hautaine
 L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces Vers, & pour les lire,
 GRAND ROI, reprends cette douceur
 Qui me permit de les écrire
 Quand j'en demandai la faveur.
 Rien n'est flatté dans ma peinture,
 Du fade encens, de l'imposture
 Ton goût fut encore ennemi;
 Ma voix n'est dans ce chant lyrique
 Que l'écho de la voix publique,
 Et n'a répété qu'à demi.

O D E I X.

SUR LA CONVALESCENCE

DU ROI.

COMPAGNE des Bourbons, brillante renommée,
 Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
 Souffre dans ce beau jour qu'à la France charmée
 Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis , tu m'ouvres la barrière,
Ta lumière immortelle a pénétré mes sens ,
Et des Cieux avec toi je franchis la carrière

Sur les aîles des vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre ,
Des Alpes à l'Escaut , & du Rhin aux deux mers ,
Je vois ces champs heureux , cet empire célèbre ,

L'honneur de l'univers.

Tu parles : je les vois ces fidèles Provinces
S'attendrir , s'embellir à ton brillant récit ;
Par-tout du plus grand Roi , du plus chéri des Princes

L'heureux nom retentit.

» Qu'il regne ! que tout cède à la présence auguste
» D'un Roi forcé de vaincre & d'instruire les temps
» Qu'il auroit pu passer du trône d'un roi juste

» Au Char des Conquérants.

» Moins sensible au renom que lui fait la Victoire ,
» Qu'au repos des humains , au bien de ses Sujets ,
» Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire

» D'arbitre de la Paix.

» Qu'il vive ! que son regne & célèbre & paisible ,
» Passe l'âge & l'éclat des regnes les plus beaux ,
» Ainsi que sa sagesse & son cœur né sensible

» Surpasse les Héros ! »

A ces vœux redoublés que cent concerts secondent
Le vaste sein des airs répond de toutes parts ,
Et du fond des forêts les cavernes répondent

A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes !
Les Arts , Peuple brillant , servent tous tes desirs ,
Ta vaillance commande au destin des conquêtes

Et ton goût aux plaisirs.

O Ciel quel changement ! Nymphes immortelles, arrêtez !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu ?
Tes rayons sont éteints, tout cède à la tempête ;

Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaissantes
Quel silence profond fait succéder l'horreur ?
Il cesse : le tumulte & des voix gémissantes

Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la patrie ?
Le cri de la douleur s'élève dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaisseau que les vents en furie

Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténèbres ;
Quel spectacle ! quel deuil ! Citoyens & Guerriers,
Tout gémit, tout frissonne, & des ombres funèbres

Entourent nos lauriers.

Quel sombre égarement ! où court ce peuple en larmes !
Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ! ô douleur ! je frémis.
Quel tombeau ! Je succombe aux plus vives alarmes :

Il est près de LOUIS.

Ciel ! peux-tu l'ordonner ? Eh ! quels sont donc les crimes
D'un peuple humain, fidèle aux vertus comme aux loix,
Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes,

Qui t'adresse sa voix ?

Occupé de LOUIS plus que du diadème,
L'état n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un père expirant, qu'on pleure pour lui-même.

Du plus profond des cœurs.

De l'Empire des Lys tutélaire génie,
Viens, suspens tes lauriers, fruit d'un temps plus serein,
Un siècle de succès nous est moins que la vieillesse

Du plus cher souverain.

Tu vieillais sur les jours , quand son ardeur guerrière ,
Sur les foudres de Mars l'exposoit en soldat ;
Sauve ces mêmes jours , le trésor , la lumière
Et l'ame de l'Etat.

O bonheur ! quelle aurore a dissipé les ombres ;
L'espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succede aux voiles les plus sombres :
LOUIS nous est rendu.

Respirez , renaissiez , Provinces alarmées ,
Couronnez-vous de fleurs , signalez vos transports ;
Employez vos clairons , triomphantes Armées ,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France ,
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix ;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui fait parler des Rois.

S'il falloit , ô Destin , cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé ,
Quel peuple fut jamais plus tendre , plus fidele ,
Quel Roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austere puissance ,
Les maîtres des humains , au sommet des grandeurs ,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés , suivis de la contrainte ,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté !
L'esclavage autour d'eux établissant la feinte ,
Chassa la vérité.

Ainsi toujours glacés , toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé ,
Ils meurent sans aimer , & sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussière,
 Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets,
 Le flambeau de la mort est la seule lumière

Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand Roi, d'un plus heureux partage,
 L'instant qui juge tout & qui ne flatte rien,
 A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
 De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
 Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
 Pour un Roi qui connoît le charme & la tendresse
 Des sentiments du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le Maître,
 Que par-tout le Héros alloit être admiré,
 Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
 Que l'homme est adoré.

O D E X.

S U R L A

M É D I O C R I T É.

SOUVERAINE de mes pensées,
 Tes loix sont-elles effacées ?
 Toi qui seule régnois sur les premiers mortels ;
 Dans cette race misérable,
 Sur cette terre déplorable,
 Heureuse liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?
 De mille erreurs vils tributaires,
 Les cœurs, esclaves volontaires,

Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens ;

Là je vois des chaînes dorées,

Là d'indignes, là de sacrées,

Par-tout je vois des fers & des tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre,

Qui, gardant un juste équilibre,

Vive maître de soi, sans asservir ses jours ?

S'il en est, montre moi ce sage,

Lui seul obtiendra mon hommage

Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces, Nymphé ingénue :

Dans une contrée inconnue,

Sur des ailes de feu je me sens enlevé,

Quel Ciel pur ! quel paisible Empire !

Chante toi-même, prends ma lyre,

Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,

Où la fortune impérieuse

Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux ;

Il est un port sûr & tranquille

Qui maintient dans un doux asyle

Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages,

D'où l'œil, spectateur des naufrages,

S'applaudit en secret de sa sécurité,

Dans un temple simple & rustique

De la nature ouvrage antique,

Ce climat voit régner la médiocrité.

Là, conduite par la sagesse,

Tu te fixas, humble Déesse,

Loin des palais bruyants du fastueux Plutus ;

Là, sous tes loix & sous ton culte,

Tu rassemblas , loin du tumulte ,
Le vrai , les plaisirs purs , les sinceres vertus.
Séduit par d'aveugles idoles
Du bonheur fantômes frivoles ,
Le vulgaire & les grands ne te suivirent pas ;
Tu n'eus pour sujets que ces sages ,
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.
Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poètes
Dont la voix n'eut jamais formé de sons brillants ,
Si le fracas de la fortune ,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence , ou caché leurs talents.
Mais en vain tu fuyois la gloire ;
La renommée & la victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des Héros ,
Mieux formés par tes loix stoïques
Aux vertus , aux faits héroïques ,
Que parmi la mollesse & l'orgueil des faisceaux.
Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabriques & les Camilles ,
Et ces sages Vainqueurs , Philosophes guerriers ,
Qui , du char de la Dictature ,
Descendant à l'agriculture ,
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.
Trop heureux , Dêité paisible ,
Le mortel sagement sensible ,
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs :
Par sa douce mélancolie ,
Sauvé de l'humaine folie ,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignoroit point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des vallons.
Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horison:
Quelques bruits que la foule en seme,
Il est satisfait de lui-même
S'il a su mériter l'aveu de la raison.
Il rit du fort, quand les conquêtes
Promenent de têtes en têtes
Les couronnes du Nord ou celles du midi:
Rien n'altère sa paix profonde,
Et les derniers instants du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.
Amitié charmante, immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidèle
Peu d'amis, mais constants, vertueux comme lui;
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.
Ami des frugales demeures,
Sommeil pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris;
Ecartant ces songes funebres
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.
C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme

N'accepte qu'à regret le Sceptre de Sidon :
 Plus libre dans un fort champêtre ,
 Et plus heureux qu'il ne fut l'être
 Sur le trône éclatant des Aïeux de Didon.
 C'est par ces vertus pacifiques ,
 Par ces plaisirs philosophiques
 Que tu fais , cher R*** , remplir d'utiles jours ,
 Dans ce Tivoli solitaire ,
 Où le Cher de son onde claire
 Vient à l'aimable Loire associer le cours.
 Fidele à ce sage système ;
 Là , dans l'étude de toi-même ,
 Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
 Dans le brillant fracas du monde ,
 Ton nom , ta probité profonde
 T'eût donné plus d'éclat , mais moins de vrais plaisirs.

O D E X I,

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE,

S USPENDS tes flots , heureuse Loire ,
 Dans ces vallons délicieux ;
 Quels bords t'offriront plus de gloire ,
 Et des côteaux plus gracieux ?
 Pactole , Méandre , Pénée ,
 Jamais votre onde fortunée
 Ne coula sous de si beaux Cieux.

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE. 215

Ingénieuses rêveries,
Songes rians, sages loisirs,
Venez sous ces ombres chéries,
Vous suffirez à mes desirs;
Plaisirs brillants, troublez les villes,
Plaisirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence?
Ces lieux charmants sont-ils déserts?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts?
Sur ces gazons & sous ces hêtres,
D'une troupe d'amants champêtres
Que n'entends-je les libres airs?

Quel son me frappe? Une voix tendre
Sort de ces bocages secrets;
On soupire : pour mieux entendre
Entrons sous ces ombrages frais;
J'y vois une Nymphé affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et sa couronne est un cyprès.

Seuls confidents de sa retraite,
Les amours consolent ses maux;
L'un lui présente la houlette,
L'autre assemble des chalumeaux;
Foible secours! rien ne la touche,
Des pleurs coulent; sa belle bouche
M'en apprend la cause en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes,
Je vais quitter ces beaux vergers;
Aux champs François perdant mes charmes
Je suis sur des bords étrangers:

Tu n'entends point dans ces prairies
 Les chants vantés des bergeries,
 C'est qu'il n'est plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie,
 Asservissant mes libres sons,
 Eut de la moderne (*) Aufonie
 Banni mes premières chansons:
 De ces plaines dégénérées,
 France, je viens dans tes contrées,
 J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor (**) sût calmer ma peine
 Par ses airs naïfs & touchants;
 Galantes Nymphes de Touraine,
 Il charmoit vos aimables champs:
 Mourant il laisse sa musette
 Au jeune amant de Timarete (***)
 Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Elysée
 Posséda Racan & Ségrais,
 Lorsque leur flûte fut brisée,
 L'Idylle perdit ses attraits:
 A peine la Muse fleurie
 D'un nouveau Berger de Neustrie (****)
 En sauva-t-elle quelques traits.
 Bientôt Flore vit disparaître

(*) On reproche les Concetti, les pensées trop recherchées aux Bergers italiens, du Guarini, du Bonarelli, du Cavalier Marin, &c.

(**) Asteur des Bergeries de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.

(***) Bergere des Idylles de M. de Ségrais, né à Caen.

(****) M. de F***.

Cette heureuse naïveté,
 Qui de mon empire champêtre
 Faisoit la première beauté:
 N'entendant plus aucun Tityre,
 N'ayant rien d'aimable à redire,
 L'écho se tut épouvanté.

La Bergère, outrant sa parure,
 N'eut plus que de faux agréments,
 Le Berger, quittrant la nature,
 N'eût plus que de faux sentiments,
 Et ce qu'on appelle l'églogue
 Ne fut plus qu'un froid dialogue
 D'acteurs dérobés aux romans.

Leur voix contrainte & doucereuse
 Mit les Driades aux abois,
 Leur guitare trop langoureuse
 Endormit les oïseaux des bois;
 Les amours en prirent la fuite,
 Et vinrent pleurer à ma suite
 La perte des premiers hautbois.

Tendres Muses de cet empire
 O ! si sortant de chez les morts,
 Virgile pour qui je soupire,
 Ranimoit sa voix sur vos bords;
 S'il quittoit sa langue étrangère
 Parlant la vôtre pour vous plaire,
 Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déesse agile
 Fuit à travers des bois naissants....
 Viens donc, parois, heureux Virgile,
 De vingt siècles reçois l'encens :
 Chez les Nymphes de ce rivage,

Berger François, gagne un suffrage
Qui manque encor à tes accents.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta muse aura son air charmant,
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît sous tout habillement,
Tout lui sied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grâce
Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrfis de Mantoue
Réformer ceux de ce séjour:
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue;
Guidé par toi, l'enfant Amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes
Comme il parle aux Nymphes de Cour.

Affranchis l'Eglogue captive,
Tire-là des chaînes de l'art;
Qu'elle soit tendre, mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Que dans les routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse Bergere
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais sur une toile légère,
Sans des coloris indiscrets,
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau

Tout y doit peindre, au paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau :
L'œil est choqué s'il voit reluire
Les palais, l'or & le porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des fillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés :
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que des ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste & violence
Une Sirene au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette scène toute inculte,
Mais par-là plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux ;
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient être Berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laisseront parler la vérité ;
A la suite de l'innocence,
Là voltige la liberté,
Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure

Sous l'habit de la volupté,
Où, la vertu vit solitaire
Chez les Bergers ses favoris ;
Fuyant le faste & l'air austère ,
Elle y badine avec les ris :
Farouche vertu du Portique,
De ton mérite sophistique
Pourrions-nous être encore épris,
Aux vrais biens , par un doux mensonge
L'églogue rend ainsi les cœurs :
La raison fait que c'est un songe ;
Mais elle en saisit les douceurs :
Elle a besoin de ces fantômes ,
Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs.



A V E R T I S S E M E N T
S U R L E S
E G L O G U E S
D E V I R G I L E.

Nec verbum verbo curabis reddere. Hor.

CET Ouvrage est moins une exacte Traduction qu'une imitation hardie des Eglogues de Virgile ; l'exatitute classique & littéraire ne sert qu'à rabaisser l'essor poétique ; l'Auteur a cru devoir en secouer le joug , intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traductions de différents Poètes , Traducteurs craintifs & scrupuleux , qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au Public qu'ils savoient expliquer mot pour mot leur Auteur : mérite de Pédant ou d'Écolier. Pour trop vouloir conserver l'air Lutin à leur original , ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Françoisse devoit lui prêter ; ils ont pris beaucoup de peine : il en falloit moins pour mieux faire ; le vrai goût demande qu'on marche à côté de son Auteur sans le suivre en rampant , & sans baisser humblement tous ses pas ; on doit le naturaliser dans nos mœurs , oublier ses tours , ses expressions , son style étranger au nôtre ; ne lui laisser enfin que ses pensées , & les exprimer comme il l'auroit dû faire lui-même , s'il avoit parlé notre langue. Le caractère libre de la Poésie Françoisse ne se plie point volontiers à la précision du Vers latin ; ainsi on s'est mis au large ; sans s'enchaîner aux termes , on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses ; on a quelquefois resserré , quelquefois étendu les pensées du Poète , selon le besoin des

Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu , cher Mélibée , appui de ma foiblesse ,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
Oui , je mets ce Héros au rang des immortels ,
Le sang de mes agneaux rougira ses autels ;
Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives ,
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives ,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts ,
Si dans un doux repos je chante encore des airs ,
Berger , c'est un bienfait de ce Dieu secourable ,
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MELIBÉE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux ,
Que je suis étonné de trouver un heureux !
Je suis , traînant à peine en cet exil funeste
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste :
Cette triste brebis , l'espoir de mon troupeau ,
Dans la fuite a perdu son languissant agneau ;
Déjà dans ma douleur j'ai brisé ma musette ;
Pourquoi te tiens-je encor , inutile houlette ?
Hélas ! souvent le Ciel irrité contre nous ,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux ;
Trois fois , il m'en souvient , dans la forêt prochaine ,
Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne ,
De sinistres oiseaux , par de lugubres chants ,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs :
Mais pourquoi rappeler ces douloureux présages...
Berger , quel est ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient sa Cour ,

Sa présence embellit un plus noble séjour :
Rome est ce lieu charmant : autrefois , je l'avoue ,
Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantoue :
Quelle étoit mon erreur ! sur ces bords enchantés
Le Tibre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant sur le reste des villes
Que le plus haut cypres sur les buissons stériles.

MELIBÉE.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La liberté , Berger , s'y montrait à mes vœux ,
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices :
Mantoue à mes desirs refusoit ce bonheur ,
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi , ces fréquents sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de génisses.
Vainement j'implorois l'heureuse liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tibre :
J'étois alors esclave , il parla , je fus libre.

MELIBÉE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant ,
Tout s'affligéoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces sombres jours , la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée ,
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour ,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour ,
Les échos des vallons , les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépérissent dans le plus beau verger ,

Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TIT Y R E.

Si je n'avois quitté ma triste solitude,
Je souffrirois encor la même servitude.
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours,
Et ses Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours.
Là, j'ai vu ce Héros que chanté ma tendresse,
Il est dans le printemps d'une belle jeunesse;
Allez, Bergers, dit-il, conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses autels recevront mon encens.

M E L I B É E.

Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos misères
Vous finirez vos jours aux foyers de vos Pères,
Vos troupeaux respectés du barbare vainqueur
Demeureront ici sous leur premier Pasteur,
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres sauvages;
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des saules & du thim,
Nos champs abandonnés vont rester inutiles,
Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles;
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris,
Les amoureux soupirs des rossignols fideles,
Les doux gémissements des tendres tourterelles,
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'amour saura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage :
Le cerf d'un vol hardi traversera les airs,
Les habitans des eaux fuiront dans les déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une âme ingrate.

MELIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux !
Nos Pasteurs pleurent tous une même disgrâce,
Nous fuyons, dispersés ; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats
Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimats ;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déserts voisins de la zone Torride :
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours ;
Quoi je ne verrai plus ces campagnes si chères,
Ni ce rustique toit hérité de mes peres !
O Mantoue ! ô du moins, si ces riches sillons
Doivent m'être rendus après quelques moissons !
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes ;
D'avidés étrangers, des soldats inhumains
Désoleront ce champ cultivé de mes mains ;
Etoit-ce donc, grands Dieux ! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne ?
Ç'en est fait ; pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chers à mon cœur & si beaux à mes yeux.
O Guerre ! ô triste effet des discordes civiles !

Champs on vous sacrifie à l'intérêt des villes :
 Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
 Mon exil te prépare un sort bien rigoureux;
 Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
 Je ne te verrai plus bondir sur la verdure :
 Suivez-moi foible reste, infortunés moutons,
 Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
 D'attendre le retour de la première aurore.
 Regagnons le hameau : Berger, suivez mes pas,
 Thestile nous apprête un champêtre repas.
 Le jour fuit; hâtons-nous; du sommet des colines
 L'ombre descend déjà dans ces plaines voisines,
 Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
 Et le char de la nuit s'élève sur les airs.

ÉGLOGUE II.

IRIS.

L'ASTRE brûlant du jour sur nos paisibles rives
 Répandoit du midi les ardeurs les plus vives,
 Quand Coridon (*) errant dans l'horreur des forêts,
 Aux déserts attendris confia ces regrets.

Il adoroit Iris : d'une plaine étrangère
 Il vouloit dans son champ attirer la Bergère :

(*) Coridon se plaint de l'insensibilité d'Iris, Bergère d'un hameau étranger; il veut inutilement l'attirer dans ses Campagnes.

Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres,
Solitaire il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est-là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants,
Il soupiroit un jour ces douloureux accents.

Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cause;
Il est l'heure du jour où tout ici repose:
Le Moissonneur tranquille, à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,
Sylvie & son berger goûtent le frais de l'ombre:
Privé de ces loisirs, & bravant la chaleur,
Je promène en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissements l'écho paroît sensible;
Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.

Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux!
Leurs grâces, il est vrai, n'égalent point vos charmes;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.
Ah! ne comptez point tant sur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs;
La beauté n'est qu'un lys, l'aurore l'a vu naître;
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuse (*) enrichit de ses eaux;

(*) Fontaine de Sicile.

En lait délicieux mes brébis sont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes :
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtins souvent le prix des champêtres concerts,
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,
Mon air ne cede rien aux grâces de Mirtyle.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits,
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asyles;
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos;
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan fait charmer l'Arcadie : (*)
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le Dieu des Bergers & de leurs bergeries:
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau:
Cette bouche charmante & des Grâces chérie
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie:
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous:
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux:

(*) Belle contrée du Péloponèse, consacrée autrefois aux Déités champêtres, & dont les habitants, tous Pasteurs, passaient pour les Maîtres de la Poésie Bucolique.

Tyrſis, prêt d'expirer ſur ce triſte rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tyrſis
Une belle houlette & des agneaux choiſis ;
Je vous deſtine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je ſauvai l'autre jour du fein d'une fontaine.
Laure en fera jalouſe ; elle aimoit ces chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons ſont trop beaux,
Tout ſ'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore ſur votre route aſſemble ſes compagnes,
D'une moisſon de fleurs les chemins ſont ſemés,
De l'encens du printemps les airs ſont parfumés,
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit ſa corbeille ;
Sa main fait aſſortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la roſe au jeune & tendre lys.
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarile ils feroient les délices :
Ces fruits ſont colorés d'un éclat viſ & doux,
Ils ſeront plus charmants quand ils ſeront à vous :
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Eſt le ſymbole heureux d'une chaîne fidelle ;
Je vous cultive auſſi des lauriers toujours verts,
J'en conſacre ſouvent au Dieu des tendres vers.

Mais que diſ-je, inſenſé ! formé par la triſteſſe,
Quel nuage obſcurcit les jours de ma jeuneſſe ?
J'étois libre autrefois & mon paſſible cœur
N'avoit jamais connu cette ſombre langueur ;
Content de mon troupeau, je vivois ſans envie,
Et mon bonheur étoit auſſi pur que ma vie ;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours,
Ainſi l'Aquilon trouble un ruiſſeau dans ſon cours.

Ingrate ! estimez mieux nos demeures champêtres ;
 Souvent des Dieux Bergers ont chanté sous nos hêtres ;
 Les Déeses souvent ont touché nos pipeaux ;
 Diane d'un Pasteur a gardé les troupeaux ;
 Que la fiere Pallas aime le bruit des Villes ;
 Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.

Tout suit de son penchant l'impérieux attrait ;
 Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret ;
 Le loup cherche sa proie autour des bergeries ;
 Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries ;
 Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
 Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
 Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !
 Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse :
 Ta voix se perd au loin dans les antres des bois ;
 A de moins tristes airs consacre ton hautbois ;
 Tandis que tu languis dans ces noires retraites ,
 Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
 De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur ;
 Donne d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur ;
 Revenez, chers moutons, quittez ces lieux sauvages,
 Vous irez désormais sur de plus beaux rivages ;
 Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris
 Allons près de Climené oublier les mépris,



É G L O G U E III.

PALÉMON,
COMBAT PASTORAL. (*)

PALÉMON, MENALQUE, DAMETE,

MENALQUE.

APPRENEZ-MOI, Damete ; à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux ?

D A M E T E.

J'en suis le conducteur, Lycas en est le maître,
Je les garde pour lui dans ce valon champêtre.

M E N A L Q U E.

O bercail malheureux, depuis que nuit & jour
Lycas près de Climene est conduit par l'Amour,
Oubliant ses moutons & ne songeant qu'à plaire;
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa bergère :
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux,
Tandis que libre encor, Lycas n'aimoit que vous;
Ce Pasteur mercenaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

(*) Deux Bergers chantent tour-à-tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre : Palémon est le Juge de ce combat.

D A M E T E.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
 On vous connoît , Ménalque , on fait certain secret ;
 Rappelez-vous ce jour des fêtes d'Amathonre.
 D'un plus ample détail je vous sauve la honte :
 Vous m'entendez : alors les Déeses des eaux
 Rentrèrent en riant au fond de leurs roseaux.

M É N A L Q U E.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
 Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle ?

D A M E T E.

Quel Berger ne fait point que , sous ces vieux ormeaux,
 Ménalque d'Eurilas brisa les chalumeaux ?
 Rival de ce pasteur , jaloux de sa victoire,
 Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire :
 Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur
 Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

M É N A L Q U E.

Qu'entends-je ! sur quel ton me parleroit un maître ?
 Si ce Pâtre à tel point ose se méconnoître ?
 Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
 Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

D A M E T E.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
 Oui j'ai pris ce chevreau , j'en conviendrai sans craindre,
 Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral
 Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

M É N A L Q U E.

Vous , vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre,
 Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître ?

Lui dont l'aigre pipeau, portant par tout l'ennui,
Ne fait que déchirer des airs faits par autrui.

D A M E T E.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte,
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de vers & de chansons;
Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre genisse :
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

M E N A L Q U E.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau :
S'il manquoit un mouton : j'essuierois la colere
D'une marâtre injuste & d'un pere sévere ;
L'une compte à midi ; l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour :
Mais je puis hasarder deux beaux vases de hêtre :
On voit ramper autour une vigne champêtre,
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits :
Du célèbre Canon (*) l'un ranime les traits,
L'autre peint ce mortel (**) dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mesuré le monde :
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat,
J'en ferai volontiers le gage du combat.

D A M E T E.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage,
Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage :
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors,

(*) Géometre fameux de l'île de Samos.

(**) Archimede de Syracuse.

Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il règle la victoire,
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je saurai me défendre & balancer le prix :
Ma muse en ces combats ne fut jamais craintive ;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes rivaux : la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon,
Le printemps de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure ;
Philomele reprend ses airs doux & plaintifs,
L'amant des fleurs succède aux Aquilons captifs :
Tout charme ici les yeux ; chaque instant voit éclore
Dans ces prés émaillés de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix,
Ces combats sont chéris de la Muse des bois.

DAMETE.

Muses ! donnez au maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il est tout, il remplit les Cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muses, chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore,
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

D A M E T E.

Quand je suis dans un bois tranquille,
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me réveille, & d'une course agile,
Elle fuit dans un antre & s'y cache à demi.

M E N A L Q U E.

Philis près de ma bergerie
Vient chaque jour cueillir des fleurs
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

D A M E T E.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fidèles,
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

M E N A L Q U E.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

D A M E T E.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere !
Zéphirs, qui l'écoutez dans ces moments si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergere,
Des plaisirs si charmants rendroient le Ciel jaloux.

M E N A L Q U E.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans les routes des bois,
Souvent Endimion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

D A M È T E.

Je célèbre bientôt le jour de ma naissance :
 Venez , belle Glycère , honorer ce beau jour ,
 Vous ferez l'ornement des concerts , de la danse ,
 Votre chant & vos pas sont conduits par l'amour.

M E N A L Q U E.

Cloris seule a mon cœur , seule elle a tous les charmes
 Ciel ! qu'elle m'enchantâ dans nos derniers adieux !
 Ses yeux avec les miens répandirent des larmes :
 Ah ! quand pourrai-je , Amour , revoir de si beaux yeux !

D A M È T E..

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycère ,
 Qu'un timide mouton craint la fureur des loups ,
 Qu'un laboureur , veillant sur une moisson chère ,
 Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

M E N A L Q U E.

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
 Au lever de l'aurore est pour un jeune agneau ,
 Et ce qu'est à la terre aride & languissante
 Une féconde pluie , ou le cours d'un ruisseau.

D A M È T E.

Puisque Pollion (*) veut bien être
 Le protecteur de mes chansons ,
 Muses , sur le hautbois champêtre
 Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

M E N A L Q U E.

Pollion lui-même avec grâce

(*) Il étoit alors Consul , l'an 713 de Rome.

Ecrit des vers d'un goût nouveau; s'en il aime
Savantes Nymphes du Parnasse, s'en il aime
A ce Héros savant offrez un fier taureau.

D A M E T E.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même
Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

M E N A L Q U E.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les vers,
Qu'il asservisse au joug le renard indocile,
Qu'il préfère aux zéphyr les vents des noirs hivers.

D A M E T E.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un serpent est caché sous ces belles couleurs.

M E N A L Q U E.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons,
Allez, un verd naissant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazoins.

D A M E T E.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printemps de mon âge,
Tout languit dans nos champs sous les fers de l'Amour.

M E N A L Q U E.

L'Amour ne me suit point, j'ignore ses alarmes;

Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissants :
 Mais un sombre enchanteur par ses funestes charmes
 Fait périr sans pitié mes agneaux innocents.

D A M È T È.

Dans ce douteux débat la palme vous est due,
 Si vous savez m'expliquer en quels lieux (*)
 L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue
 De ce vaste horizon qui termine les Cieux.

M E N A L Q U E.

Au prix de vos chansons je souscris sans murmure,
 Et sur Cloris je vous cède mes droits,
 Si vous savez me dire en quel lieu la nature
 Sur des naissantes fleurs, (**) grave le nom des Rois.

P A L É M O N.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
 L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire,
 Et tout Berger qui peut égaler vos beaux sons,
 Mérite, comme vous, la palme des chansons.
 Renouvellez souvent, en cadences égales,
 Le paisible combat de vos Muses rivales;
 Et quand vous formerez ces gracieux récits,
 Que toujours entre vous le prix reste indécis.

(*) Le fond d'un puits.

(**) La Jacinthe, fleur sur laquelle on s'imaginoit lire les deux premières lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, Roi de Salamine : Ajax, selon la fable, fut métamorphosé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu des armes d'Achille.

É G L O G U E I V.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,
FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.

ÉGLOGUE HÉROÏQUE. (*)

MUSES, pour ce beau jour, cessez d'être bergeres,
Olez porter vos voix au-dessus des fougères,
Un Consul (**) à vos yeux s'intéresse aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux ! où suis-je enlevé ! Quels superbes spectacles !
Un Dieu par mes accents va rendre ses oracles.

Je vois éclore enfin ce nouvel univers
Qu'a chanté la Sibylle en prophétiques vers ;
Je vois un nouveau peuple orner cette contrée ;
Du sein des Cieux Thémis descend avec Astrée ;
Saturne sur nos champs revient régner encor,
Et ramène aux mortels les jours de l'âge d'or.

Il est né ce Héros pour qui les destinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années :
Tendre Divinité, compagne des Amours,

(*) Ce ne sont point des Bergers qui parlent dans cette Pièce, c'est le Poète lui-même, à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un sujet si pompeux, & qui paroît plutôt du ressort de l'Ode : si Virgile eût été du sentiment de ces Censeurs, nous y eussions perdu une de ses plus belles Eglogues.

(**) Pollion,

Lucine , à son enfance accordez vos secours ;
Descendez sur ces bords ; Apollon votre frere
Des grâces & des arts y tient le sanctuaire.

Illustre Pollion , ton brillant Consulat
Va des siècles dorés voir renaître l'éclat ;
Les vertus de retour , par d'aimables prodiges ,
Des antiques forfaits effacent les vestiges ;
Jupiter nous promet un heureux avenir ,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour dans cet enfant d'immortelle origine
Revivront les Héros de sa race divine ;
Sur l'univers paisible (*) il régnera comme eux ;
Il tiendra même rang dans le conseil des Dieux.
Aimable Marcellus , la Reine de la terre
Vient déjà vous offrir l'acanthé & le lierre ;
Elle pare son front des plus vives couleurs ,
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie ;
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie ,
Les bois ne portent plus de funestes poisons ,
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.
C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde ,
Les fruits seront plus beaux , la moisson plus féconde ,
Lorsque vous apprendrez de vos aïeux vainqueurs
L'héroïsme guerrier & la loi des grands cœurs :
Chaque Naiade alors versera de son urne
Des flots de pur nectar , comme aux jours de Saturne :

(*) Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un fils de Pollion , dont plusieurs interpretes soutiennent que Virgile chante ici la naissance ? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'héritier présomptif de l'Empire , au jeune Marcellus , neveu d'Auguste & adopté par cet Empereur qui n'avoit point de fils.

Une riche vendange , après d'amples moissons ,
 Offrira des raisins jusques sur les buissons.
 C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées
 S'accroîtront par degrés & suivront vos années.
 Pendant ces premiers temps d'un plus bel univers,
 Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers ;
 Nos campagnes encor se verront labourées,
 Nos villes de remparts resteront entourées ;
 Peut-être un autre Argo sous un autre Typhis,
 Portera des guerriers sur les champs de Thérís.
 Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
 Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie. (*)
 Mais ces restes légers de nos malheurs passés
 Disparoîtront enfin pour toujours effacés,
 Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre
 La Parque filera votre cinquième lustre ,
 Et quand , passant des jeux aux soins de votre rang ,
 Vous marcherez égal aux Dieux de votre sang.
 Rien ne manquera plus au bonheur de la terre :
 La paix au fond du Styx replongera la guerre ;
 Féconde également pour tous ses citoyens ,
 La terre en tous climats produira tous les biens.
 A travers les périls des vagues incertaines ,
 Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines ;
 Sans exiger nos soins , les côtes , les guérets

(*) Les quatre Vers précédents sont allégoriques. Par eux Vir-
 gile indique les préparatifs de la flotte qu'équipaient les Trium-
 virs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, fils du
 grand Pompée, qui fut défait dans un combat naval. Syracuse fut
 cette seconde Troie ; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces
 applications sont pleines de beautés ; nous en devons la découverte
 au savant Pere Catrou.

Fixeront en tout temps & Bacchus & Cérès ;
 Les arts laborieux deviendront inutiles ,
 Les moutons , en passant sur nos rives fertiles ,
 Brilleront revêtus des plus riches couleurs ;
 Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs ;
 L'industriel travail de la simple nature ,
 Sans le secours de l'art , produira leur parure.

Ils seront ces beaux jours. Du temple des Destins
 Une voix me transmet ces augures certains.
 Déjà , pour accomplir ces fortunes présages ,
 Les trois fatales sœurs , souveraines des âges ,
 Ont adouci leurs loix , & Clotho prend encor
 Le fuseau qui servit à filer l'âge d'or.
 Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carrière ,
 Sans attendre le temps , franchissez la barrière ;
 Partez , suivez la gloire , enfant chéri des Cieux ,
 Du beau sang de Vénus (*) rejetton précieux ,
 Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible ,
 Le Ciel est plus riant , Neptune est plus paisible ;
 L'univers assure d'un siècle de bonheur ,
 Applaudit au berceau de son Restaurateur.

O jours ! ô temps heureux ! ô si les destinées
 Etendoient jusques-là le fil de mes journées !
 Auguste Marcellus , à chanter vos exploits
 Je voudrois consacrer les restes de ma voix :
 Pour ces pompeux sujets ma Muse rajeunie
 Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie ;
 Pan même , à mes accords s'il comparoit ses sons ,
 Pan même s'avoueroit vaincu par mes chansons.

(*) La Fable Romaine faisoit descendre la famille des Césars de Vénus par Enée , fils de cette Déesse.

Commencez, heureux fils d'une mere charmante,
Commencez de répondre à sa plus douce attente,
Par de justes retours comblez ses tendres vœux,
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.
Pour vous l'amour élève une jeune Déesse (*)
Dont il vous offrira la main & la tendresse;
Vivez, & que vos ans égaux à nos desirs
Soient remplis & filés par la main des plaisirs.

(*) Julie, fille d'Auguste. Marcellus épousa cette Princesse. Les Prédications de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'espoir & les délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixieme Livre de l'Enéide finit par une plainte très-tendre sur la mort prématurée de ce jeune Héros.

ÉGLÉQUE V.

DAPHNIS. (*)

MENALQUE, MOPSUS.

MENALQUE.

PROFITONS, cher Mopsus, des moments précieux,
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux;
Je chante, vous jouez du hautbois avec grâce,
Essayons un concert digne des bois de Thrace.

(*) La mort d'un frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, & représenté sous le nom de Daphnis, fait le sujet de ce Poëme. Mopsus, élève du Poëte, pleure Daphnis : Virgile, sous le nom de Menalque, en fait l'apothéose.

M O P S U S.

Je suis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous,
 Vos accents ont pour moi les charmes les plus doux;
 Des Zéphirs du couchant les folâtres haleines
 Balancent de ces bois les ombres incertaines;
 Chantons sous ce feuillage, ou, si vous l'aimez mieux,
 Dans cette grotte où regne un frais délicieux:
 Une vigne sauvage en décore l'entrée,
 A Faune de tout temps elle fut consacrée:
 J'y conduirai vos pas; là vos nobles chansons
 M'offriront un plaisir & d'utiles leçons;
 Si mes vers sont moins beaux, pardonnez à ma Muse
 Ce défaut d'agrément que ma jeunesse excuse.

M E N A L Q U E.

Non, je fais qu'Amyntas ose seul dans nos bois
 Vous disputer le prix du chant & du hautbois.

M O P S U S.

N'en soyez pas surpris : dans son orgueil extrême,
 Ce Berger défieroit le Dieu des vers lui-même.

M E N A L Q U E.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux,
 En notre absence Egon gardera nos troupeaux;
 Chantez Codrus (*) mourant pour sauver sa patrie,
 Chantez du tendre Alcon (**) la pieuse industrie,
 Quand il perça d'un trait, heureusement lancé,
 Le serpent qui tenoit son fils entrelacé :

(*) Dernier Roi d'Athènes.

(**) Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Eriethée que Minerve éleva elle-même à la campagne, & qu'elle donna ensuite aux Athéniens pour leur Roi.

Ou plaignez dans vos chants cette amante (*) célèbre,
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

M O P S U S.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants :
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchants,
J'ai fait de nouveaux vers ; ils vous plairont peut-être.
Ils sont déjà gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté , que mon rival jaloux
Vous montre aussi ses vers : qu'il chante , & jugez-nous.

M E N A L Q U E.

Des vôtres & des siens je fais la différence :
Près de vous Amyntas , malgré son arrogance ,
Est comme un saule obscur près d'un brillant rosier ,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

M O P S U S.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire ,
Je la dois à vos soins , j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter ;
La douleur fit les vers que je vais répéter.
Je les ai consacrés au berger plein de charmes
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

M E N A L Q U E.

L'agneau négligera le citise fleuri ,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger si chéri.

(*) Philis , fille de Licurgue , Roi de Thrace. Son Amant Démophoon , fils de Thésée , fut rappelé à Athenes par des raisons d'Etat ; son absence fut longue : Philis le crut infidèle , elle se donna la mort

M O P S U S.

Daphnis n'est plus ! en vain nos muses le regrettent :

Les pleurs sont superflus :

Je le demande aux bois , & les bois me répètent ,

Il n'est plus ! il n'est plus !

Destins trop rigoureux , inexorable Parque ,

Quels injustes arrêts

Précipitent si-tôt dans la fatale barque

Ce Berger plein d'attraits ?

Je vois ses yeux éteints : sa mere inconsolable

Les arrose de pleurs ,

Et ses cris vont apprendre au Ciel impitoyable

Ses ameres douleurs.

Infortuné Daphnis ! l'avidè Proserpine

T'enleve avant le temps :

Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine

Dans son premier printemps.

O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la nature

Nous vîmes en ces bois !

Le Soleil sans clarté , la terre sans verdure ,

Et les oiseaux sans voix.

Les ruisseaux , effrayés du bruit de nos alarmes ,

Murmuroient des sanglots :

L'horreur d'un triste bord & les flots de nos larmes

Précipitoient leurs flots.

On entendit gémir les jeunes Oréades

A cet instant fatal ,

Et de leurs belles eaux les sensibles Naiades

Troublèrent le crystal.

Aux longs gémissements des Nymphes fugitives ,

Les échos attendris

Renvoyèrent , du fond des cavernes plaintives ,

De lamentables cris.
 Alors aucun Pasteur ne mena dans la plaine
 Ses troupeaux languissants,
 Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
 Des douloureux accents.
 Il n'est plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte,
 Plus de fêtes pour nous,
 Palès (*) ne chérit plus cette rive déserte;
 Elle fuit en courroux.
 Nos prés sont déflouris, de plantes infertiles
 Nos fillons sont remplis,
 Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles
 A la place des lys.
 Nous devons les attraites de toute la contrée
 A tes attraites chéris :
 Telle aux raisins brillants dont elle est colorée,
 La vigne doit son prix.
 Daphnis dans nos cantons accrédita l'Orgie
 Et le Tyrse divin,
 Il chanta le premier, en vers pleins d'énergie,
 Le puissant Dieu du vin.
 Il étoit les amours & la gloire première
 Des bois & des hameaux :
 Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumière,
 Que l'objet de nos maux !
 Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
 Cessons de nous plonger,
 Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
 Aux mânes du Berger.
 Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
 Et vos habits de fleurs,

(*) Déesse champêtre.

Paroissez , apportez de funebres offrandes
 Sous de noires couleurs.
 Marchez sans chalumeaux , renversez vos houlettes,
 Couvrez-les de cyprés ,
 Sur ses autels jonchés de pâles violettes
 Consacrez vos regrets.
 Elevez le tombeau du Berger que je chante,
 Près de ces antres verds ,
 Et pour éterniser sa mémoire touchante ,
 Inscrivez-y ces vers.

*Sous ce froid monument le beau Daphnis repose ;
 Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose :
 Il étoit le pasteur d'un aimable troupeau ,
 Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
 Bergeres , qui passez dans ce bocage sombre ,
 Donnez des larmes à son ombre ,
 Donnez des fleurs à son tombeau.*

M É N A L Q U E.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
 Doit ses traits ingénus aux mains de la nature ;
 Je goûte à vous entendre une égale douceur
 A celle que ressent l'aride voyageur ,
 Quand , pour se rafraîchir , il trouve une onde claire,
 Et pour se délasser une ombre solitaire.
 Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour,
 Il m'aimoit , je lui dois ce fidele retour ;
 Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres,
 Daphnis déifié (*) regne au séjour des astres ,

(*) L'apothéose seroit un peu outrée si le Poète n'en faisoit un Dieu champêtre : Virgile a suivi l'exemple des Poètes Grecs , qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.

Ses grâces , ses vertus , triomphent de la mort ;
S'il meurt pour nous , il vit pour un plus noble fort.
Du sombre deuil tristes compagnes ,
Plaintes , fuyez de nos campagnes :
Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois ;
Du beau Daphnis chantez la gloire ,
Il n'a point passé l'onde noire ,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois ,
Il peut , porté sur les étoiles ,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des célestes flambeaux ;
Sous ses pieds il voit les nuages ,
Les tonnerres & les orages ,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.
Revenez , Jeux , Plaisirs , Naiades ,
Flore , Cérès , Amours , Dryades ,
Que tout au Dieu Daphnis applaudisse en ces lieux :
Qu'il soit chanté sur la musette ;
Qu'une foule d'échos répète :
Daphnis n'est plus mortel , il est au rang des Dieux.
Déjà sous son naissant empire ,
A notre bonheur tout conspire ,
Tout éprouve déjà les faveurs de Daphnis :
Le loup devenu moins avide ,
L'agneau devenu moins timide ,
Dans les mêmes vallons bondissent réunis.
Si nos hameaux ont su te plaire ,
Sois , Daphnis , leur Dieu tutélaire :
Ne porte pas tes soins sur des bords étrangers ,
Procure nous des jours tranquilles ,
De belles nuits , des champs fertiles ,
Sois le Dieu des troupeaux & le Roi des Bergers ;

Tu recevras sur ce rivage
 Les mêmes dons, le même hommage
 Que reçoivent de nous les premiers Immortels :
 Suivi d'une fidelle troupe,
 J'irai verser à pleine coupe
 Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
 Dans les festins, dans l'alégresse,
 Echauffé d'une douce ivresse,
 Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux ;
 Les Bergers unis aux Bergeres
 Formeront des danses légères,
 Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
 Tant que l'abeille au sein de Flore
 Ravira les pleurs de l'aurore,
 Autant, ô jeune Dieu ! tes fêtes dureront :
 On égalera tes louanges
 A celles du Dieu des vendanges,
 Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

M O P S U S.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
 Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure :
 J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
 Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs ;
 Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
 Aux vers dont votre Muse a charmé mon oreille :
 Quel don peut égaler tant d'égards complaisants ?

M E N A L Q U E.

Mon amitié, Berger, prévient vos présents :
 Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
 Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile ;

Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les Fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

M O P S U S.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette,
Agréez de ma main cette belle houlette :
Sur son airain brillant nos chiffres sont tracés ;
J'y vais joindre un feston de myrtes enlacés :
Antigènes s'attend que je l'en ferai maître ;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.

É G L O G U E VI.

S I L E N E. (*)

P R E M I E R imitateur du Berger (**) dont la Muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir je répète en ce bois

(*) Silene instruit deux Bergers ; il leur chante l'origine & la formation de l'univers, né du concours fortuit des atomes, selon le système d'Epicure. Il leur raconte ensuite différents traits de l'histoire des siècles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matière de ce Poème est trop élevée pour l'Eglogue ; d'autres justifient le Poète, & pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la poésie bucolique, quand il est présenté aux yeux sous un voile pastoral ; je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, sur-tout pour le SILENE. Cette pièce ne renferme rien qui ne soit à la portée des Bergers, qu'on doit supposer cultivés, polis, & d'une imagination exercée aux idées Poétiques, tendres & riantes.

(**) Théocrite

Les airs que les amours jouoient sur son hautbois.
 Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace ;
 J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse :
 Apollon ; (*) peu facile à ces hardis projets ,
 M'ordonna de traiter de plus simples sujets :
 Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
 Des chants accoutumés aux soupirs des musettes ;
 Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords ,
 Muses , ne m'inspirez que d'aimables accords.
 Que d'autres , ô Varus ! (**) plus chers aux Doctes Fées ,
 Au temple de mémoire érigent vos trophées ;
 Ma voix trop foible encor pour chanter les Héros
 Apprendra seulement votre nom aux échos.
 Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures ,
 Vainquant la nuit des temps , passe aux races futures ,
 On lira que Varus & ses brillants honneurs
 Etoient même connus au séjour des Pasteurs.

Dans un antre champêtre orné par la nature ,
 Sous des pampres fleuris , sur un lit de verdure ,
 Silene , de Morphée éprouvant la douceur ,
 A des songes rians abandonnoit son cœur :

On voyoit près de lui sa couronne & son verre
 Renversés sur un tyrsa entouré de lierre ;
 Un doux jus , bu la veille aux fêtes de Bacchus ,
 Tenoit encore ses sens assoupis & vaincus ,

(*) Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre pastoral..... Ce Prince aimoit à se voir désigné sous le nom & les attributs du Dieu de la poésie.

(**) Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au temps que Virgile écrivoit ce poëme. Il fut ensuite célèbre par ses malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne , & qu'Arminius défit dans la forêt de Tentberg.

Quand deux jeunes Bergers, Sylvanire & Mnafile,
Troublèrent à dessein la paix de cet asyle.
Depuis long-temps Silène, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux :
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite ;
Mais leurs efforts enfin empêchèrent sa fuite.
La jeune Eglé survient & se joint aux Pasteurs
Pour former au Vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silène se réveille ;
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille ;
Vous l'emportez, dit-il, & je suis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des temps je vous chante les fastes,
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes.
Commençons cependant, contentons vos desirs :
Pour vous, je vous réserve, Eglé, d'autres plaisirs ;
Rompez, jeunes Pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma Muse docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter ;
Ses liens sont brisés, il commence à chanter.

Aux sublimes accents de l'immortel Silène,
Les vents au loin chassés ne troubloient point la plaine ;
Les ruisseaux s'arrêtoient & n'osoient s'agiter ;
Les échos admiroient & n'osoient répéter ;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danses,
Suivoient d'un pas léger ses brillantes cadences ;
Le rivage d'Amphrize & les bois d'Hélicon
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon ;
Le sombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice :
Mais la voix du Vieillard, chère au Dieu des raisins,
Charma bien plus encor les rivages voisins.

Les airs que les amours jouoient sur son hautbois.
 Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace ;
 J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse :
 Apollon ; (*) peu facile à ces hardis projets ,
 M'ordonna de traiter de plus simples sujets :
 Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
 Des chants accoutumés aux soupîrs des musettes ;
 Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords ,
 Muses , ne m'inspirez que d'aimables accords.
 Que d'autres , ô Varus ! (**) plus chers aux Doctes Fées ,
 Au temple de mémoire érigent vos trophées ;
 Ma voix trop foible encor pour chanter les Héros
 Apprendra seulement votre nom aux échos.
 Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures ,
 Vainquant la nuit des temps , passe aux races futures ,
 On lira que Varus & ses brillants honneurs
 Etoient même connus au séjour des Pasteurs.
 Dans un antre champêtre orné par la nature ,
 Sous des pampres fleuris , sur un lit de verdure ,
 Silene , de Morphée éprouvant la douceur ,
 A des songes rians abandonnoit son cœur :
 On voyoit près de lui sa couronne & son verre
 Renversés sur un tyrsa entouré de lierre ;
 Un doux jus , bu la veille aux fêtes de Bacchus ,
 Tenoit encore ses sens assoupis & vaincus ,

(*) Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre pastoral..... Ce Prince aimoit à se voir désigné sous le nom & les attributs du Dieu de la poésie.

(**) Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au temps que Virgile écrivoit ce poëme. Il fut ensuite célèbre par ses malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne , & qu'Arminius défit dans la forêt de Tentberg.

Quand deux jeunes Bergers, Sylvanire & Mnafile,
Troublerent à dessein la paix de cet asyle.
Depuis long-temps Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux :
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite ;
Mais leurs efforts enfin empêcherent sa fuite.
La jeune Eglé survient & se joint aux Pasteurs
Pour former au Vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene se réveille ;
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille ;
Vous l'emportez, dit-il, & je suis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des temps je vous chante les fastes,
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes.
Commençons cependant, contentons vos desirs :
Pour vous, je vous réserve, Eglé, d'autres plaisirs ;
Rompez, jeunes Pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma Muse docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter ;
Ses liens sont brisés, il commence à chanter.

Aux sublimes accents de l'immortel Silene,
Les vents au loin chassés ne troubloient point la plaine ;
Les ruisseaux s'arrêtoient & n'osoient s'agiter ;
Les échos admiroient & n'osoient répéter ;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danses,
Suivoient d'un pas léger ses brillantes cadences ;
Le rivage d'Amphrize & les bois d'Hélicon
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon ;
Le sombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice :
Mais la voix du Vieillard, chère au Dieu des raisins,
Charma bien plus encor les rivages voisins.

Il décrivit d'abord la naissance du monde.
Rien n'existoit encor; une masse inféconde
Formoit un vaste amas d'atomes confondus,
Dans les déserts du vuide au hasard répandus.
Ce néant eut sa fin : l'univers reçut l'être,
Des atomes unis le concours fit tout naître;
Il fit les éléments, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les lieux, tous les corps.
Les plaines de Cybelle & les champs de Nérée,
Occupèrent leurs rangs sous la sphere éthérée,
Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ses pâles légions.
Quel spectacle pompeux ! Du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement quand la naissante aurore
Pour la première fois, ouvrant un ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux fermés, l'empire du Soleil !
Bientôt ce Dieu fécond, ame de la nature,
Du monde obscur sans lui, fit briller la structure,
Et donna de son char élevé sur les airs,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à son aspect, riche & fertilisée,
Des plus précieux dons se vit favorisée :
Elle enfanta les fleurs, les premières moissons,
La vigne, les vergers, les bois & les buissons :
Un peuple d'animaux erra dans les montagnes,
Les troupeaux, moins craintifs, peuplerent les campagnes,
L'air eut ses citoyens, l'onde ses habitants,
Ainsi, poursuit Silene, on vit naître le temps.
Les humains vertueux, sous le sceptre de Rhée,
Virent du siècle d'or la trop courte durée;
Les coupables enfants de ces premiers mortels
Altérèrent les mœurs, foulèrent les autels;

La vertu fugitive, aux jours de Prométhée,
Reprit son vol aux Cieux, d'une aile ensanglantée,
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vengé,
La mer fut le tombeau du monde submergé,
L'époux seul de Pyrra dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du monde;
De la terre en silence il peupla les déserts
Sur les vastes débris du premier univers.

Ainsi chante Silene. Ainsi sa main retrace
Le tableau des malheurs de la première race;
Par Mnémosime instruit des faits de tous les temps,
Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.

Il plaint le jeune Hylas, long-temps pleuré d'Alcide:
Une Nymphé l'entraîne en sa grotte liquide:
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour;
Hylas ne répond plus, sa perte est sans retour.

L'éloquent Demi-Dieu chante ensuite & déteste
Du monstre des Crétois la naissance funeste;
Il chante cette Reine épouse de Minos,
Heureuse, si jamais on n'eût vu de troupeaux;
Des Filles (*) de Prétus les fureurs sont connues,
Leurs vains gémissements insultèrent les nues;
Mais leur désir ardent, leurs stupides fureurs
N'ont jamais de la Crete égalé les horreurs.
O honte! ô crime affreux! Quels feux brûlent tes veines,
Folle Pasiphaé, qu'attends-tu dans ces plaines?
Le taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs;

(*) Lyippe, Ipponoé & Cyrianeffe, filles de Prétus & de Sténobée, se vanterent d'être plus belles que Junon. La déesse, jalouse & irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en vaches.

Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs ;
 Et toujours insensible à tes flammes brutales ,
 Dans quelque pâturage il te fait des rivaux.
 Chastes Nymphes d'Ida, sortez de vos forêts ,
 Que ce taureau fatal expire sous vos traits ;
 S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine ,
 Volez , suivez les pas jusqu'aux murs de Gortine ,
 Sacrifiez ce monstre , & vengez en ce jour
 Les loix de la nature & l'honneur de l'amour.

Pour égayer ses vers , l'ingénieux Silène
 Peint le triomphe heureux du galant Hyppomène
 Il décrit les fruits d'or , dont l'éclat enchanteur
 Sur soumettre Atalante à ce jeune vainqueur.

Des sœurs de Phaéton il chante la tendresse :
 Il chante aussi Gallus , (*) des rives du Permesse
 Conduit par une Muse à la Cour d'Apollon ,
 Et reçu par ce Dieu dans le sacré Vallon.
 A le combler d'honneurs tout se plaît , tout conspire ;
 Linus , ce beau Berger , inventeur de la lyre ,
 Sous un habit de fleurs , le front ceint d'un laurier ,
 Au-devant de Gallus s'avance le premier :
 Agréer , lui dit-il , cette flûte champêtre ,
 Le Pasteur Hésiodé en fut le premier maître :
 Avec elle il chanta les immortelles Sœurs ,
 Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs :
 Attirés par ses sons , du sommet des montagnes ,
 Les Cedres descendoient au milieu des campagnes ,
 Pour charmer , comme lui , ce séjour adoré ;
 Héritez , cher Gallus , ce hautbois révére ,
 Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire , (*)

(*) Cornelius Gallus , Poète , ami de Virgile.

Ils en seront plus chers aux filles de mémoire.

Silene chante aussi ce parricide amour
Qui ravit à Nifus la couronne & le jour.
Il peint cette Sylla dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissants, & les tristes vaisseaux
D'Ulysse poursuivi par le tyran des eaux.

Du barbare Térée il décrit la disgrâce,
Il décrit les honneurs & le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau:
Pour fuir ces lieux sanglants, Philomele vengée
Prend un nouvel effor, en rossignol changée,
Et le funeste Auteur de tant de noirs forfaits
S'envole & traîne au loin d'inutiles regrets.

Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre;
Du souverain des Vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas (*) arrêté sur ses bords,
Instruisit les échos à redire la plainte
Que Phébus adressoit à l'ombre d'Hyacinthe.
Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
Du maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les pasteurs de l'aimable Silene.

(*) Fleuve voisin de Lacédémone.

ÉGLOGUE VII.

MELIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORIDON, TYRSIS.

MELIBÉE.

Sous de vrais alifiers Daphnis étois assis
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis,
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la scène :
Je cherchois mon béliet égaré dans ces champs :
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents ;
» Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
» Un béliet vagabond, que vous cherchez sans doute,
» Soyez moins inquiet, il suivra les troupeaux
» Que le soir va conduire aux sources de ces eaux ;
» Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,
» Le plaisir d'un concert & la fraîcheur des ondes.
» Ce beau fleuve, (*) en baignant ce bocage secret,
» Coule plus lentement & s'éloigne à regret ;

(*) Le Mincio, rivière du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.

» A nos yeux enchantés son crystal représente
 » D'un ciel riant & par la peinture flottante :
 » Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs,
 » Joint au chant des oiseaux des sons doux & flatteurs."

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre ?
 D'autres soins m'appelloient, mais il fallut me rendre :
 Déjà l'heure approchoit de fermer mon bercail,
 En faveur des Bergers, je remis mon travail.
 Soumis aux doctes loix des Muses pastorales,
 Tour-à-tour ils formoient des cadences égales ;
 Dans ses chansons, Tyrsis parut trop plein d'aigreur ;
 Le chant de Coridon avoit plus de douceur.

CORIDON.

Vous qui formez Codrus, (*) Déités d'Hypocrène,
 Formez aussi mon goût aux plus aimables vers,
 Je suspends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
 S'il ne m'est point donné d'égaliser les beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame & la vie,
 D'un lierre immortel, Muse parez mon front :
 Que le pâle Codrus en expire d'envie,
 Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORIDON.

Déesse des chasseurs agréez mon hommage,
 D'un cerf sur votre autel j'ai suspendu le bois ;
 D'un porphyre brillant j'ornerai votre image,
 Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

* (*) Poète illustre, ami contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conservés.

T Y R S I S.

Tous les ans d'un lait pur une coupe t'est due,
 Priape, c'est assez pour un Dieu tel que toi;
 Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
 Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

C O R I D O N.

Charmante Galatée, aimable Néréide,
 Toi, dont le plus beau cygne envieroit la blancheur,
 Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
 Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

T Y R S I S.

Nymphes que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
 Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes présents :
 Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne, (*)
 Si les jours, loin de toi, ne me semblent des ans.

C O R I D O N.

Le printemps est fini : les troupeaux, aux lieux sombres,
 Déjà cherchent à fuir les premières chaleurs ;
 Hétes, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres,
 Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

T Y R S I S.

Quand l'hiver revenu nous chasse des bruyères,
 Mon foyer me défend du souffle des Autans ;
 Je les crains aussi peu qu'un loup craint des Bergeres,
 Et j'attends que Progné m'annonce le printemps.

C O R I D O N.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes,

(*) L'île de Sardaigne portoit une herbe fort singulière. Ceux qui en avoient mangé, mouroient en riant malgré eux. C'est de là qu'on appelle un ris forcé, *ris Sardonicus*.

Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui;
 Mais si ce beau Berger sortoit de nos montagnes,
 Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

T Y R S I S.

Tout languit dans nos champs, quand Philis est absente,
 L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil,
 Dès que Phylis revient, la terre est plus riante,
 Le Soleil reparoit dans un char plus vermeil.

C O R I D O N.

L'ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu d'Aut-
 tomne,
 Le laurier à Phébus, & le myrthe à Cypris;
 Mais le verd coudrier pare mieux ma couronne:
 Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

T Y R S I S.

L'arbre (*) chéri d'Alcide orne bien un rivage,
 Le chêne une forêt, le tilleul un jardin;
 Mais la jeune Philis les orne davantage,
 Quand elle y vient cueillir les présents du matin.

M E L I B É E.

Des deux Bergers rivaux, telle fut la dispute,
 Ils joignirent aux vers les accords de la flûte:
 En vain le fier Tyrfis jugea son chant vainqueur,
 Coridon enleva mon suffrage & mon cœur.

(*) Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux Enfers.

ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON, ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, Dieu des Bergers, toi qui règle leurs sons,
De Damon & d'Atis redis-moi les chansons;
Quels airs formoient leur voix, lorsque pour les entendre,
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre;
Les Tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer.

Soutiens mes foibles chants, ô toi (*) que la victoire
Ramene à nos desirs sur l'aile de la gloire,
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux temps
Où je saurai chanter les exploits éclatants?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déjà j'ose essayer l'héroïque trompette:
Sous tes yeux autrefois ma Muse, jeune encor,
Vers le double coteau prit son premier essor;
Elle osa de ses chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir sous tes brillants auspices:
Mais avant que sa voix, sur de plus nobles airs, (**)

(*) Octavien César; il venoit de la bataille de Philippes, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus & de Cassius, meurtriers de Jules-César.

(**) Il annonce l'Enéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle, que porte le texte.

Du chantre d'Ilion imitant les beaux vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuse Italie,
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides Pasteurs,
Unisse à tes lauriers un lierre & des fleurs.

La nuit disparoissoit, l'amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente abeille arrivoit sur le thyn,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin.
Quand le triste Damon, penché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit, mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t-il les beaux jours ? Il n'en est plus pour lui.

D A M O N.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumière,
Du Soleil renaissant trop lente avant-courrière,
Etoile que chérit la mere des Amours,
Brille aux Cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours !
Victime des rigneurs d'une amante infidelle,
Pour la dernière fois je viens me plaindre d'elle :
Ciel, je m'en plains à toi ! Souffrez-vous, immortels,
Qu'on trahisse un amour juré sur vos Autels ?

Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie

Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux :
Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa Bergere,
Il tira des soupirs de leur tige légère ;
Du Ménal à l'instant les fideles échos
Répéterent les sons des premiers chalumeaux.

Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,

Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Le croirai-je, grands Dieux ! Quoi pour d'autres amours
 Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
 Trop, crédules amants, fiez-vous aux Bergeres !
 Idolâtres encor ces beautés mensongères !
 Daphné chérit Mopsus. Quelle étrange union !
 Ainsi que la brebis s'unisse au vieux lion,
 Que les chiens de Diane & les biches craintives
 Viennent bondir ensemble & boire aux mêmes rives,
 Après l'affreux hymen qui cause mon trépas,
 Ces monstrueux accords ne me surprendront pas :
 Prépare, heureux rival, cette charmante fête,
 Aux autels de Vénus va mener ta conquête,
 Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
 L'instant du sacrifice, & l'heure de l'Amour.

Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,

Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Quel caprice ! quel choix ! pour cet indigne époux,

Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux ?

Le Ciel protège-t-il les Bergeres perfides ?

Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides ?

Ah ! si les Dieux cruels autorisent ton choix,

Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.

Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,

Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs,

Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs,

Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance

Nous goûtions les douceurs d'une même innocence :

Ta naissante beauté savoit déjà charmer,

Mon cœur déjà sensible apprenoit à t'aimer :

Je n'avois pas douze ans, aux beaux jours de l'Automne,

Je t'ouvrais nos vergers pleins des dons de Pomone,

Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux :
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes :
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes !
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir ;
Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ;

Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,

Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois mal connu,
Hélas ! je te croyois un enfant ingénu ;
Mais, cruel, tu n'es point, non, j'en crois mes disgrâces,
Ni le fils de Vénus, ni le frère des Grâces,
Paphos ne t'a point vu naître au printemps nouveau ;
Le Ripée ou l'Arhos t'ont servi de berceau ;
Dans le sein d'Alecton, monstre, tu pris naissance,
Une horrible lionne allaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.

Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,

Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une mere à ses fils a pu ravir le jour :
Méconnois-tu ton sang dans ces cheres victimes,
Implacable Médée ? Amour, voilà tes crimes :
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main,

Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,

Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus !
Que tout change ; non, rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'hiver, que les hiboux funebres
Chantent mieux que le cygne, & craignent les ténèbres.

Que dans nos bois Arcas chante comme Amphyon,
 Que sa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
 Muse, c'est trop gémir, cesse une vaine plainte;
 Mon cœur déjà flétri sent sa mortelle atteinte;
 Croissez, belles forêts; adieu, charmants déserts;
 Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers:
 Muse, apprends-le à Daphné; pars, vole à la cruelle:
 Que mon dernier soupir soit porté sur ton aîle.

Quels airs chantoit Atis? Euterpe, apprenez-nous
 Les fiers enchantements d'une amante en courroux:
 Atis, d'un bois voisin, avoit vu le mystère,
 Il répéta ces vers (*) qu'avoit dit la Bergere.

A T I S.

Commençons, chère Isis, présente aux Immortels
 Cette coupe sacrée, & dresse trois autels;
 Aux secrets de mon art unis ton assistance;
 Fixons du beau Daphnis la volage inconstance;
 Brûle sur ce bûcher la vervaine & l'encens,
 Ma voix va proférer de suprêmes accents.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
 Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*
 Tout subit de mon art l'inévitable loi,
 Vainqueur de la nature, il la remplit d'effroi;
 A mon gré le Ciel tonne, & la terre tremblante
 Voit descendre le char de la Lune sanglante;
 Circé retint, par l'art des magiques accords,
 Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.

(*) Cette Pièce a beaucoup l'air de la seconde Idylle de Théocrite, où Siméthée abandonnée aussi de son amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à-peu-près que la Magicienne de Virgile.

Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,

Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse .

Isis, sois attentive au mystere secret ,
De Daphnis fugitif place ici le portrait ;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes ,
J'y suspends en festons trois rangs de violettes ;
Je le porte trois fois autour de ces autels ,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels .

Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,

Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse .

Forme trois nœuds , Isis , & chante en les formant ,
» Que Vénus soit propice à ce lien charmant . »

Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,

Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse .

L'argille s'endurcit à ce feu de lauriers ,
La cire s'attendrit près de mêmes brafiers ;
Ainsi , que pour moi seule attendri , doux , sincere ,
Daphnis soit endurci pour toute autre Bergere .
Cieux , enfers , unissez vos secours à mes vœux ;
Et toi , puissant Amour , porte-lui tous tes feux .

Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,

Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse .

Non , non ; perdons l'ingrat . Qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer , sans me donner d'amour ;
Qu'il souffre , sans me voir sensible à son supplice ,
Ce que souffre un taureau que fuit une génisse ,
Quand , las de la poursuivre , il tombe au bord des eaux ,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux .
J'en jure ces autels , s'il résiste à mes charmes ,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes .

Pourquoi garder ces dons autrefois si chéris ?
Il n'a plus de tendresse , il en faisoit le prix :

De la foi des amants trompeurs & foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages?
Brûlez, disparaissez, chers & tristes présents,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garants.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*

Un savant enchanteur, aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux:
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrents les Déités superbes:
Par leurs secours vainqueurs, l'amante de Jason
Conquit à son Héros la brillante toison.

Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même:
Dans l'horreur de la nuit, autour des monuments,
Il erre, il soumet tout à ses enchantements.

Des portes du trépas, & des royaumes sombres,
Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les ombres,
Vers leurs sources j'ai vu les fleuves remontés,
Et dans d'autres guérêts les épis transplantés.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*

Le cruel ne vient point! Que servent mes accents?
Un Dieu plus fort rend-il mes efforts impuissants?
Tentons un dernier charme: Isis, prends cette cendre,
Dans le ruisseau voisin nous devons la répandre;
Répands-la loin de toi, sans y porter les yeux:
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*

Que vois-je! Dieux du Styx, seriez-vous moins cruels,
Quel présage brillant embellit ces autels?

La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :
 Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout quand on aime :
 Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour,
 Le chien de mon Berger m'annonce son retour.
 Aux charmes infernaux d'un magique mystère
 Fais succéder, Amour, les charmes de Cythere.

EGLOGUE IX.

M Œ R I S. (*)

LYCIDAS, M Œ R I S.

LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la ville ? (**)

M Œ R I S.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'asyle.
 Ciel ! à tant de malheurs si j'étais réservé,
 A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?
 * Fuis, me dit un cruel, fuis, cherche une autre terre :

(*) Cette Eglogue nous rappelle la première. Le père de Virgile ne put long-temps jouir en repos du bienfait de César, ni du privilège dont il est parlé dans le TITYRE. Il fut chassé de sa terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici son infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile son fils, parti pour Rome, est allé porter sa plainte à ses protecteurs sur cette nouvelle violence.

(**) Mantoue.

» Ton champ devient le mien par les loix de la guerre. »
 Berger, tel est mon sort; vous voyez ces chevreaux :
 Malgré moi je les porte à l'Auteur de mes maux;
 Mais plaîse aux Dieux Pasteurs, Souverains des prairies,
 Que ce présent forcé nuise à ses bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux vers
 Par votre fils Ménalque (*) au Dieu de Rome offerts,
 On vous laissoit un champ depuis cette colline
 Jusqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

M Œ R I S.

Il est vrai; mais tout change, & nos vers sont perdus,
 Les paisibles hautbois ne sont plus entendus;
 Le son tumultueux des bruyantes trompettes
 Rend les Muses des bois craintives & muettes;
 Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour
 Comme fuit la colombe à l'aspect du vautour.
 Pour moi, si, profitant des présages célestes,
 Je n'avois pas prévu des malheurs plus funestes,
 J'aurois déjà subi la plus cruelle mort,
 Et l'aimable Ménalque eût eu le même sort.

LYCIDAS.

O Dieu! Mais cher Mœris, cet étranger féroce
 L'eût-il assez été pour ce forfait atroce?
 Ménalque, cher Pasteur, délices de nos champs,
 Ah! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants:
 Qui loueroit comme toi les Nymphes bocagères,
 Les amours des Bergers, les attrails des Bergeres!

(*) Virgile.

Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives?

Mais insensiblement mon troupeau reste au loin;
Jusques à mon retour, Tityre, ayez-en soin:
Quand vous le conduirez au bord de la rivière,
Evitez du béliet la corne meurtrière.

M Æ R I S.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus,
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus. (*)
*Je veux t'offrir des vers que Phébus même avoue,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
O déplorable ville ! ô champs abandonnés !
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés ?
Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone:
Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Crémone. (**).*

L Y C I D A S.

De votre docte fils j'aime toujours les vers,
De grâce apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs;
Ainsi, du plus doux miel que vos ruches soient pleines,
Que toujours vos brebis soient fécondes & saines !
Chantez ; moi-même aussi j'ai fait quelques chansons :

(*) C'est le même dont il est parlé dans la sixième Eglogue.

(**) Après la victoire remportée sur Cassius & Brutus, les Triumvirs distribuerent à leurs soldats les territoires des villes qui avoient suivi le parti des meurtriers de Jules-César : Crémone étoit de ce nombre ; ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux villes voisines, celles même qui n'étoient point coupables ; Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.

Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,
 Nos Bergeres souvent ont vanté ma musette;
 Mais je n'ose me dire ou me croire Poète:
 Je sais que pour prétendre à ce nom glorieux,
 Il faut pouvoir chanter les Césars & les Dieux.
 Timide admirateur des cygnes du Parnasse,
 A les suivre de loin je borne mon audace.

M É R I S.

Des chançons de Ménalque écoutez quelques vers,
 Un Pasteur y rappelle une Nymphe des mers.

*Des grottes d'Amphitrite,
 Climene, entends ma voix,
 Le mois des fleurs t'invite
 A rentrer dans nos bois:*

Sur ses rives fécondes

*Quand Flore est de retour,
 Quel charme sous les ondes
 Fixe encor ton séjour!*

De l'Alcïon tranquille

Zéphir au sein des airs,

Soutient d'une aile agile

Le berceau sur les mers:

Cette jeune fougere

Où paissent mes moutons

A plus droit de te plaire

Que l'autre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles

Tout conspire aux beaux jours,

Des nuits encor plus belles

Conspirent aux amours.

*Des grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix,
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois.*

L Y C I D A S.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'univers :
Je n'en fais que le chant, rappelez-m'en les vers.

M Æ R I S.

*Des astres trop connus n'observons plus les routes.
L'ame du grand César (*) astre plus radieux,
Répand ses feux brillants sur les célestes voûtes,
Et la fécondité sur ces aimables lieux.*

*Sous l'aspect bienfaisant de ce signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux,
Et les arbres plantés sous son fertile auspice
Auront encor des fruits pour nos derniers neveux.*
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la Cour,
Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour :
Ce bel âge n'est plus, tout cede à la vieillesse ;
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse :
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantait de beaux airs ;
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie
N'est plus propre à former de vive mélodie.

(*) Après la mort de Jules-César une Comete parut au Ciel.
Le peuple crédule la prit pour l'ame de César.

Des vers que je savois le souvenir m'a fui,
Au retour de mon fils vous le ferez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre,
Je fais que votre chant est encor vif & tendre;
Le silence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favorisent nos voix;
Reposons-nous ici, chantons sous ce feuillage,
Nous avons déjà fait la moitié du voyage;
Déjà de Bianor (*) j'apperçois le tombeau,
Des Bergers pour l'orner, dépouillent un ormeau.
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amène avec la nuit quelque subit orage,
Cédez-moi ce fardeau, (**) chantez même en marchant,
L'ennui du voyageur se charme par le chant.

M Œ R I S.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la ville
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille;
Il va finir sa course, & son char plus penchant
Semble déjà toucher aux portes du Couchant.

(*) Le Fondateur de Mantoue.

(**) Les chevreaux dont Mœris a parlé.

É G L O G U E X.

G A L L U S. (*)

NYMPHE autrefois propice au pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ,
De ma Muse champêtre il exige des vers ,
Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre ,
Et tels que Lycoris se plaîse à les entendre.
Commencez , consolez de funestes amours ,
Aréthuse , & pour prix de vos heureux secours ,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes ameres
Que vos ondes toujours coulent douces & claires :
Puissez-vous sans mélange au sein des vastes flots ,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.

Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ,
L'amante de Narcisse , oubliant ses malheurs ,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.

Des secrets de Phébus , Nymphes dépositaires ,

(*) Le Poëte , sous des images pastorales , déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythéris , Africe fameuse du Théâtre Romain , qui avoit beaucoup d'esprit & de goût. Elle est ici appelée Lycoris , nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Eglogue , Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie , où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cythéris.

Des vers que je favois le souvenir m'a fuir,
 Au retour de mon fils vous le saurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre,
 Je fais que votre chant est encor vif & tendre;
 Le silence des vents endormis dans ces bois,
 Et le calme des eaux favorisent nos voix;
 Reposons-nous ici, chantons sous ce feuillage,
 Nous avons déjà fait la moitié du voyage;
 Déjà de Bianor (*) j'apperçois le tombeau,
 Des Bergers pour l'orner, dépouillent un ormeau.
 Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
 N'amène avec la nuit quelque subit orage,
 Cédez-moi ce fardeau, (**) chantez même en marchant,
 L'ennui du voyageur se charme par le chant.

MŒRIS.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la ville
 Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille;
 Il va finir sa course, & son char plus penchant
 Semble déjà toucher aux portes du Couchant.

(*) Le Fondateur de Mantoue.

(**) Les chevreaux dont Mœris a parlé.

É G L O G U E X.

G A L L U S. (*)

NYMPHE autrefois propice au pasteur de Sicile,
 A mes derniers accords daignez être facile :
 Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ,
 De ma Muse champêtre il exige des vers ,
 Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre ,
 Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
 Commencez , consolez de funestes amours ,
 Aréthuse , & pour prix de vos heureux secours ,
 Dans les champs d'Amphitrite & des ondes amères
 Que vos ondes toujours coulent douces & claires :
 Puissiez-vous sans mélange au sein des vastes flots ,
 A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.

Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
 Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ,
 L'amante de Narcisse , oubliant ses malheurs ,
 Dans ces antres profonds redira nos douleurs.

Des secrets de Phébus , Nymphes dépositaires ,

(*) Le Poète , sous des images pastorales , déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythérïs , Actrice fameuse du Théâtre Romain , qui avoit beaucoup d'esprit & de goût. Elle est ici appelée Lycoris , nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Eglogue , Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie , où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cythérïs.

Sur quels bords étiez-vous , dans quels bois solitaires ,
Quand l'aimable Gallus , prêt à perdre le jour ,
Dans un triste désert exhaloit son amour ?
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives ,
Vous eussiez reconnu dans le sacré vallon
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon :
Les lauriers languissoient sous leur tiges flétries ,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries ,
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos ,
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.

Seul & de Lycoris pleurant la perfidie ,
Gallus sut émouvoir les rochers d'Arcadie ;
Un troupeau près de lui , languissamment errant ,
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre , ingénieux Poète :
Amphion , Adonis ont porté la houlette ,)
Aux antres de Lycée , (*) attirés par tes pleurs ,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
Par des soins complaisants , cette troupe attristée
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts : Phébus même attendri
Eut peine à consoler son premier favori
Cher Gallus , dit le Dieu , quel fol amour t'enchanté !
Ta Lycoris te fuit ; cette volage amante ,
Fidelle à ton rival , brave en d'autres climats
Les périls de la guerre & l'horreur des frimats.

Avec Faune & Sylvain , Pan , le Dieu des campagnes ,
Pour soulager Gallus , vint du fond des montagnes ;
Quel désespoir , dit-il , berger infortuné !

(*) Montagne de l'Arcadie.

A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné?
 L'Amour n'est point sensible à tes vives alarmes,
 C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes;
 Nos malheurs sont ses yeux, nos peines ses plaisirs,
 L'abeille vit de fleurs, l'Amour vit de soupirs.

De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
 Gallus rompit enfin un lugubre silence,
 D'une voix presque éteinte il dit en soupirant:
 Derniers témoins des maux d'un berger expirant,
 Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres
 Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres;
 Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
 Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
 Hélas! de mon destin que n'ai-je été le maître!
 Sous vos paisibles toits si le Ciel m'eût fait naître
 Je chérerois encor le lieu de mon berceau
 Dans vos champs où l'amour a creusé mon tombeau.
 Occupé parmi vous aux soins des bergeries,
 Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
 De plus fideles cœurs, des plaisirs plus constants,
 Et pour moi Lachésis eût filé plus long-temps.
 J'aurois aimé sans crainte une simple Bergere;
 Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire;
 Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
 Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
 Sur la mousse & les fleurs souvent assis près d'elle,
 J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle;
 Son nom dans tous mes airs auroit été vanté,
 Le mien par elle-même auroit été chanté.

Que n'es-tu Lycoris, sur ses charmans rivages!
 Les ris au vol léger peuplent ces verts bocages,
 Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi.

Et l'Univers entier ne seroit rien pour moi.
 Vains souhaits ! tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre,
 Aux fureurs des combats faut-il que je me livre ;
 Faut-il.... Quel souvenir réveille mon chagrin !
 Près des Alpes, cruelle, aux bords glacés du Rhin,
 Loin du plus tendre amant & loin de ta patrie,
 Des fougueux Aquilons tu braves la furie !
 Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats,
 N'empêchez point les fleurs d'éclorre sous les pas ;
 Et vous, Zéphirs, Amours, suivez-la sur ces rives,
 Des chaînes de l'hiver tirez leurs eaux captives ;
 Que la riante Flore établisse sa cour
 Par-tout où Lycoris fixera son séjour.

Pour moi, traînant par-tout ma triste léthargie,
 Je consacre ma flûte aux sons de l'élégie ;
 Que ne puis-je me fuir ? Dans les antres des ours
 Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.
 Là, cachant (puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie)
 Le reste infructueux d'une mourante vie,
 Mon cœur de son tourment fera son seul emploi ;
 Je chercherai des bois aussi triste que moi ;
 J'aimerai votre horreur, solitaires vallées,
 Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées ;
 Mes larmes grossiront vos torrents fugitifs,
 J'apprendrai des soupirs à vos échos plaintifs ;
 Sur vos jeunes cyprès, du fer de ma houlette,
 J'écrirai les amours que ma muse regrette ;
 Chaque jour vous étoitrez ; infortunés cyprès,
 Et vous traits douloureux, gravés par mes regrets ;
 Mes disgraces vivront sur les arbres tracées,
 Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.

Mais que veux-je ? Pourquoi changer mes jours en nuits !

Fuyons la solitude, empire des ennuis :
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades ;
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts,
Le chevreuil égaré tombera sous mes traits :
J'y cours.... J'entre déjà dans des routes sauvages,
Un cerf part, il s'élance à travers ces feuillages....
J'entends les sons du cor joints aux voix des chasseurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs :
Viens, suis-moi, Lycoris... Ah, Ciel ! que dis-je encore ?
Quel nom m'échappe ? Amour en vain donc je t'abhorre :
Dieu cruel ! n'est-il plus d'asyle sous les cieus
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
Par-tout je te retrouve, aux antres des montagnes,
Sous le drapeau de Mars, dans la paix des campagnes ;
Fuyez, portez ailleurs vos charmes superflus ;
Bergers, chasseurs, guerriers, vous ne me charmez plus,
J'essuierois vos travaux & vos courses pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles :
En vain je voguerois sur l'Hebre impétueux,
Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes feux
Quand, pasteur d'un troupeau de l'ardente Lybie,
Dans ses sables brûlants j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux soufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.
Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne,
Aimons donc, rendons-nous à sa loi souveraine.
Bornons ici nos aïts ; Muses sortons des bois,
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire :
Volez, portez aussi mes vers à Lycoris ;

Ils plairont à Gallus si d'elle ils sont chéris;
 Que par eux cet ami console sa tristesse;
 Qu'il en pese le prix au poids de ma tendresse:
 Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps,
 Tel un tilleul fleurit croît à chaque printemps.

Retournons au bœuil; c'est trop chanter à l'ombre;
 Partez, moutons; déjà la campagne est plus sombre,
 Les heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
 Et la nuit fend les airs sur l'aile du sommeil.

R É P O N S E

AUX ADIEUX

DE M. G....

PERE VER-VER, les Muses se sont fêtes
 De s'être enfin assuré leur conquête;
 De vos liens vous voilà dégagé,
 Le Dieu Phébus souscrit votre congé;
 Les rangs ne sont trop serrés au Parnasse,
 Et vous venez à temps pour avoir place.

Mais des malins la curiosité
 Cherche pourquoi cette Société,
 Qui de talents fut toujours si friande,
 Vous rend à nous pour vers de contrebande;
 Vers dont le tour leur a paru trop gai,
 L'effor trop vil. Oh! oh! seroit-il vrai:
 Eh! depuis quand, sur tel genre d'ouvrage,
 Du Janséniste ont-ils pris l'air sauvage?

Quoi les BOUHOURS furent-ils molestés
Pour s'exercer sur des futilités ?
Leur grand LA RUE, organe évangélique,
Aidoit BARON de sa verve comique ;
Et DU CERCEAU s'en trouva-t-il plus mal
D'avoir MAROT joint à son Diurnal ?

Laissons ce point : avancez de pied ferme
Dans le grand monde ; il voit en vous le germe
Du vrai Rousseau : l'ombre nous faisoit tort,
Et transplanté vous fleurirez d'abord :
Car du beau monde il vous manquoit l'usage,
Ennoblissez un peu le badinage,
Sans plus rimer ni des B, ni des F,
Sans imiter foyez plaisant en chef.

Que vous allez mener joyeuse vie !
Dans ce pays nouveauté fait envie.
Chez les Seigneurs vous ferez faufilé ;
Aux fins soupers vous ferez appelé.
Là quelquefois un rimeur les fait rire,
Quand aux Cloris ils n'ont plus rien à dire.
Employez bien ces amis inconstants,
Plus on leur plaît ; moins on leur plaît long-temps ;
Mais leur crédit, que doit-il vous produire ?
Ils en ont peu pour servir, trop pour nuire.

Espérez-vous les bienfaits de la Cour ?
Ah ! croyez-moi, je connois ce séjour.
Jadis pour nous c'étoit abri commode :
Mais les Auteurs y sont passés de mode ;
Ils sechent tous sur ce maudit terrain ;
On craint V.... On fesse P....
De votre encens vous y portez l'offrande !
C'est temps perdu ; le travail de commande

Ils plairont à Gallus si d'elle ils sont chéris.
 Que par eux cet ami console sa tristesse ;
 Qu'il en pese le prix au poids de ma tendresse :
 Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps,
 Tel un tilleul fleuri croît à chaque printemps.

Retournons au béréail ; c'est trop chanter à l'ombre !
 Partez, moutons ; déjà la campagne est plus sombre,
 Les heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
 Et la nuit fend les airs sur l'aile du sommeil.

R É P O N S E

AUX ADIEUX

DE M. G.....

PERE VER-VERT, les Muses se font fête
 De s'être enfin assuré leur conquête :
 De vos liens vous voilà dégagé,
 Le Dieu Phébus soucrit votre congé :
 Les rangs ne sont trop ferrés au Parnasse,
 Et vous venez à temps pour avoir place.

Mais des malins la curiosité
 Cherche pourquoi cette Société,
 Qui de talents fut toujours si friande,
 Vous rend à nous pour vers de contrebande ;
 Vers dont le tour leur a paru trop gai,
 L'effor trop vif. Oh ! oh ! seroit-il vrai ?
 Eh ! depuis quand, sur tel genre d'ouvrage,
 Du Janséniste ont-ils pris l'air sauvage ?

Quoi les BOUHOURS furent-ils molestés
Pour s'exercer sur des futilités ?
Leur grand TA RUE, organe évangélique,
Aidoit BARON de sa verve comique ;
Et DU CERCEAU s'en trouva-t-il plus mal
D'avoir MAROT joint à son Diurnal ?

Laissons ce point : avancez de pied ferme
Dans le grand monde ; il voit en vous le germe
Du vrai Rousseau : l'ombre nous faisoit tort,
Et transplanté vous fleurirez d'abord :
Car du beau monde il vous manquoit l'usage,
Ennoblissez un peu le badinage,
Sans plus rimer ni des B, ni des F,
Sans imiter foyez plaissant en chef.

Que vous allez mener joyeuse vie !
Dans ce pays nouveauté fait envie.
Chez les Seigneurs vous ferez fauflé ;
Aux fins soupers vous ferez appelé.
Là quelquefois un rimeur les fait rire,
Quand aux Cloris ils n'ont plus rien à dire.
Employez bien ces amis inconstants,
Plus on leur plaît ; moins on leur plaît long-temps ;
Mais leur crédit, que doit-il vous produire ?
Ils en ont peu pour servir, trop pour nuire.

Espérez-vous les bienfaits de la Cour ?
Ah ! croyez-moi, je connois ce séjour.
Jadis pour nous c'étoit abri commode :
Mais les Auteurs y sont passés de mode ;
Ils sechent tous sur ce maudit terrain ;
On craint V.... On siffle P....
De votre encens vous y portez l'offrande !
C'est temps perdu ; le travail de commande

N'est soudoyé que de vains compliments,
Et rien de plus, témoins *les Eléments*,
Dont on a vu l'Auteur de la musique
Pensionné, faire au Rimeur la nique.

Mais direz-vous, chez les vieux Courtisans,
Chez les Prélats, j'aurai des partisans;
De ces oisifs l'accueil est favorable
A qui suspend l'ennui qui les accable.
Oui, mais la Cour ne rit plus à présent,
Et fait la moue à tout Auteur plaissant.
Rabattez donc votre vol sur la ville;
Dans la Finance épiez quelque asyle.
Mais le beau sexe exige des vertus;
Il faut pour plaire être Alcide, ou Plutus.
Le Sexe aussi parfois veut qu'on l'amuse,
Et dans son train il peut perdre une Muse.
Madame Harpin sur vous fixe son choix;
Elle se donne un bel esprit au mois.
Soit goût, soit air, soit pure fantaisie,
Elle vous montre à la troupe choisie,
Vous y voilà, moderne rareté,
Tel que Prévôt, préconisé, fêté.

Mais saurez-vous essuyer l'impudence,
Que la richesse ajoute à l'ignorance,
Et digérer les compliments si crus
Des Financiers rebondis & ventrus,
Satyriser ceux qui choquent Madame,
Et de son chat faire l'épithalame?
Quand au Patron l'on vous présentera,
A votre aspect peut-être il sourira;
Et c'est le tout, car la grosse Recette,
Ou le Contrôle, est pour la Proxénète

Savant dans l'art d'aboucher un tendron.
 Lors dégouté de l'indigne Patron,
 Vous vous cachez dans un étroit repaire,
 Pour subsister, gagiste d'un Libraire :
 Mais priez Dieu qu'il vous tienne en santé,
 Malade, hélas ! où ferez-vous gîte ?
 De Bellegarde, autrefois Loyolite,
 Sachez le fort. Il eut quelque mérite ;
 Auteur fécond, moral, grammairien,
 Prédicateur, critique, historien : (*)
 Hier la Parque a fermé sa paupière,
 Sans lui trouver de quoi payer sa bière.

(*) Mort depuis peu à l'hôpital de S. François de Sales.

É P I T R E A MES DIEUX PÉNATES.

P A R M***.

PROTECTEURS de mon toit rustique,
 C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris ;
 Vous qui sous ce foyer antique
 Bravez le faste de Paris,
 Et la mollesse asiatique
 Des alcoves & des lambris :
 Soyez les seuls dépositaires
 De mes vers sérieux ou fous :
 Que mes ouvrages solitaires,

Se déroband aux yeux vulgaires ,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs ,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums & ses couleurs.
Mais les Nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons ;
L'hiver descendu des montagnes
Souffle de nouveau ses glaçons ,
Et ravage dans nos campagnes
Les prémices de nos moissons.
Revenons dans notre solitude ,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphyr étonné
D'une nouvelle servitude ;
Revenons , & qu'une douce étude
Dérive mon front sérieux.
Vous , mes Pénates , vous mes Dieux ?
Ecartez ce qu'elle a de rude ,
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude ,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin , je vous révois mes Larès ,
Sous ce foyer étincelant
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit libre de ses fers
Se promène avec nonchalance

Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense,
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main sans espoir vous encense;
Mes yeux sur le mérite ouverts,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme science;
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chère indifférence
M'offre ici de plaisirs divers:
Mes Dieux sont les Rois que je sers,
Ma maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance.
O toi, qui dans le sein des mers
Avec l'Amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes mers
Ce tour, cette noble cadence
Et cette molle négligence
Dont tu fais embellir tes airs.
Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas.
Sa main aussi libre que sûre
Néglige les loix du compas,
Et la plus légère parure

Est un voile pour les appas.
Quand la verrai-je sans emblème,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté ?

Inspirez-moi, divins Pénates,
Vous-mêmes guidez mes travaux ;
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos,
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs ;
Que toujours ma Muse fertile
Imite, en variant son style,
Le vol inconstant des zéphyr, s,
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rousseau, vole à mon secours,
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des amours :
Soutiens-moi, prête-moi tes ailes,
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voutes éternelles
Où l'astre qui parcourt les Cieux
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.

Je lis , j'admire tes ouvrages.
L'esprit de l'Etre Créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur;
Mais ne crois pas que , vil flatteur,
Je déshonore mes suffrages,
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez , Dieux domestiques,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques,
Sous les yeux de la vérité
J'adresse au Prince des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime & l'équité.

Roussseau , conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers François,
Ces sons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté;
Et par le concours unanime
D'une heureuse fécondité,
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muse avec rapidité
S'élevant jusques au sublime,
Ola vers l'immortalité,

Que la renommée & l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire

Où Rousseau , la flamme à la main ,
Chasse du Temple de la gloire
Les destructeurs du genre-humain ,
Et sous les yeux de la victoire ,
Ebranle leur trône incertain.

Tels sont les accents de sa lyre.
Mais quel feu , quels nouveaux attraits
Lorsque Bacchus & la Satyre
Dans un vin pétillant & frais
Trempe la pointe de ses traits !
En vain de sa gloire ennemie
La haine répand en tout lieu ,
Que sa Muse enfin avilie
N'est plus cette Muse chérie
De Duffé , la Fare & Chaulieu ;
Malgré les arrêts de l'envie ,
S'il revenoit dans sa patrie ,
Il en seroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatants
Les grâces qui font leur partage
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instant ,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi , célèbre V*** ,
Qu'est devenu ce coloris ;
Ce nombre , ce beau caractère
Qui marquoit tes premiers Ecrits ,
Quand ta plume vive & légère
Peignoit la joie , enfant des ris ,
Le vin saillant dans la fougere ,
Les regards malins de Cypris ,
Et tous les secrets de Cythere ?

Alors de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétrait de ses chaleurs;
Les grâces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs;
Et par une heureuse inconstance,
De ton esprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui se répandoit sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment,
L'ombre descend, le jour s'efface,
Le char du Soleil qui s'enfuit
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit;
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, & dans sa place
Fait succéder l'obscurité.
Que dans ma retraite éclairée
Par la présence & le concours
Des Dieux enfants de Cythérée,
Les plaisirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les Amours!

Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs,
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet asile favorable,
Endorme les soucis rongeurs!

Sur ces demeures solitaires
Veillez, ô mes Dieux tutélaires!
Déjà Morphée au teint vermeil
Abaisse ses ailes légères,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.
Puisse-je, après deux nuits entières,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du Soleil!

Vous, dont la main m'est toujours chère,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycère
Favorise un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

Fin du premier Tome.

